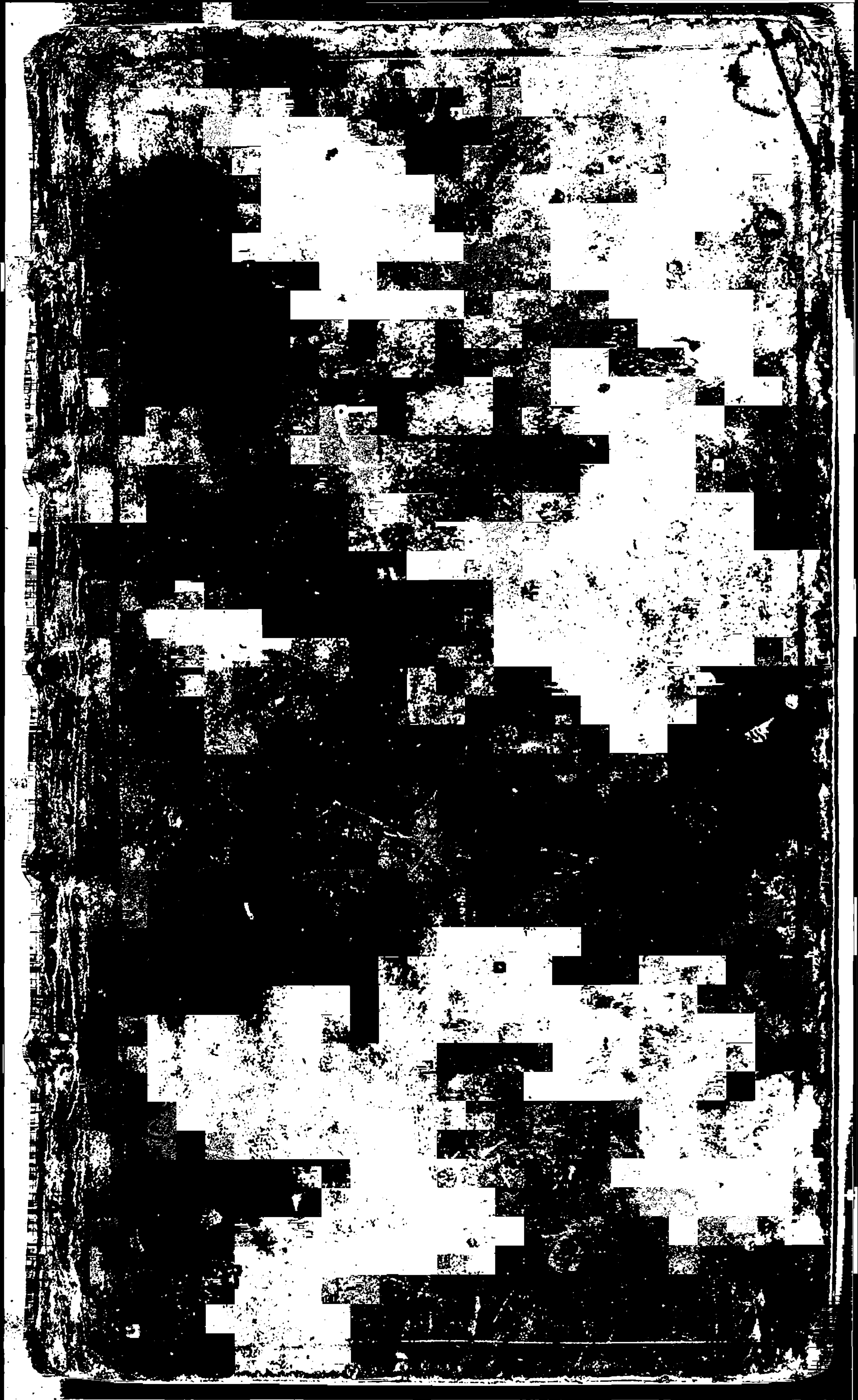




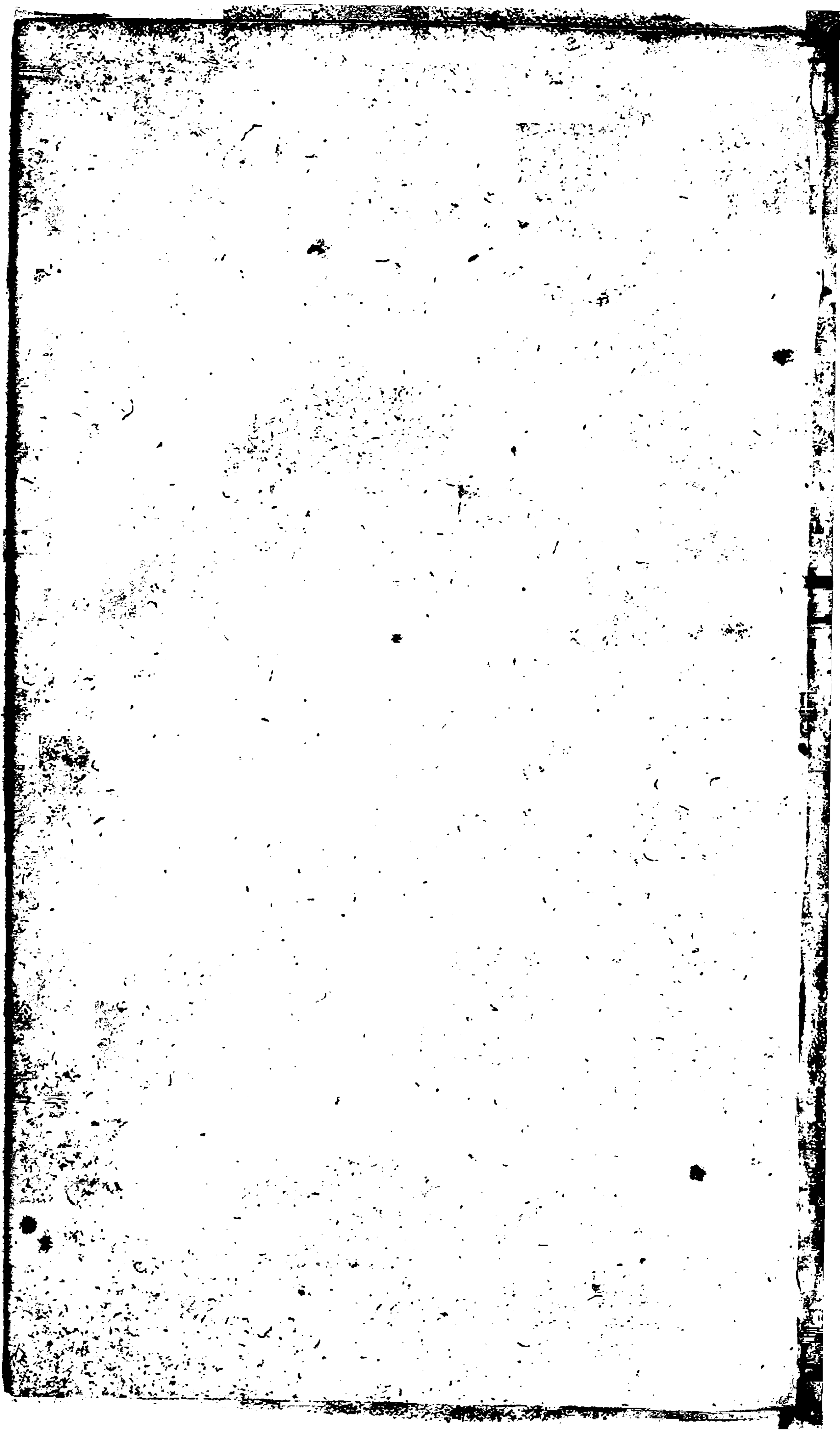


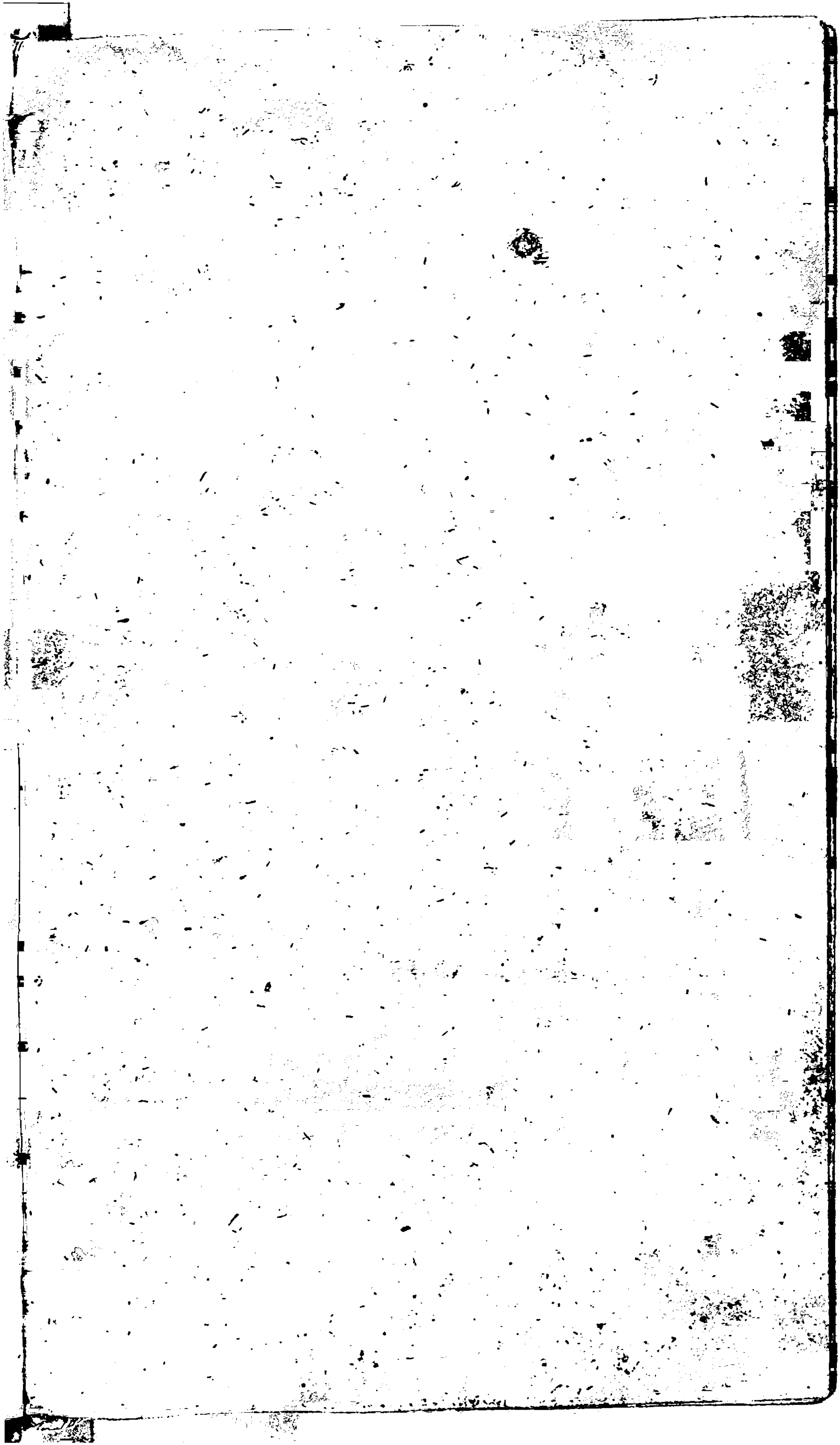


Int. 9° 827.

7109-

H.







A AMSTERDAM
chez DAVID PAUL MARRET.

VOYAGES

D E

FRANÇOIS BERNIER,

Docteur en Medecine de la Faculté de
Montpellier.

Contenant la Description des Etats du

GRAND MOGOL,

De l'Hindoustan, du Royaume de Kachemire, &c.

*Où il est traité des Richesses, des Forces, de la Justice, &
des Causes principales de la decadence des Etats de
l'Asie, & de plusieurs evenemens considerables.*

Et où l'on voit comment l'or & l'argent, après avoir
circulé dans le monde, passent dans l'Hindou-
stan, d'où ils ne reviennent plus.

Le tout enrichi de Cartes, & de Figures.

T O M E S E C O N D.

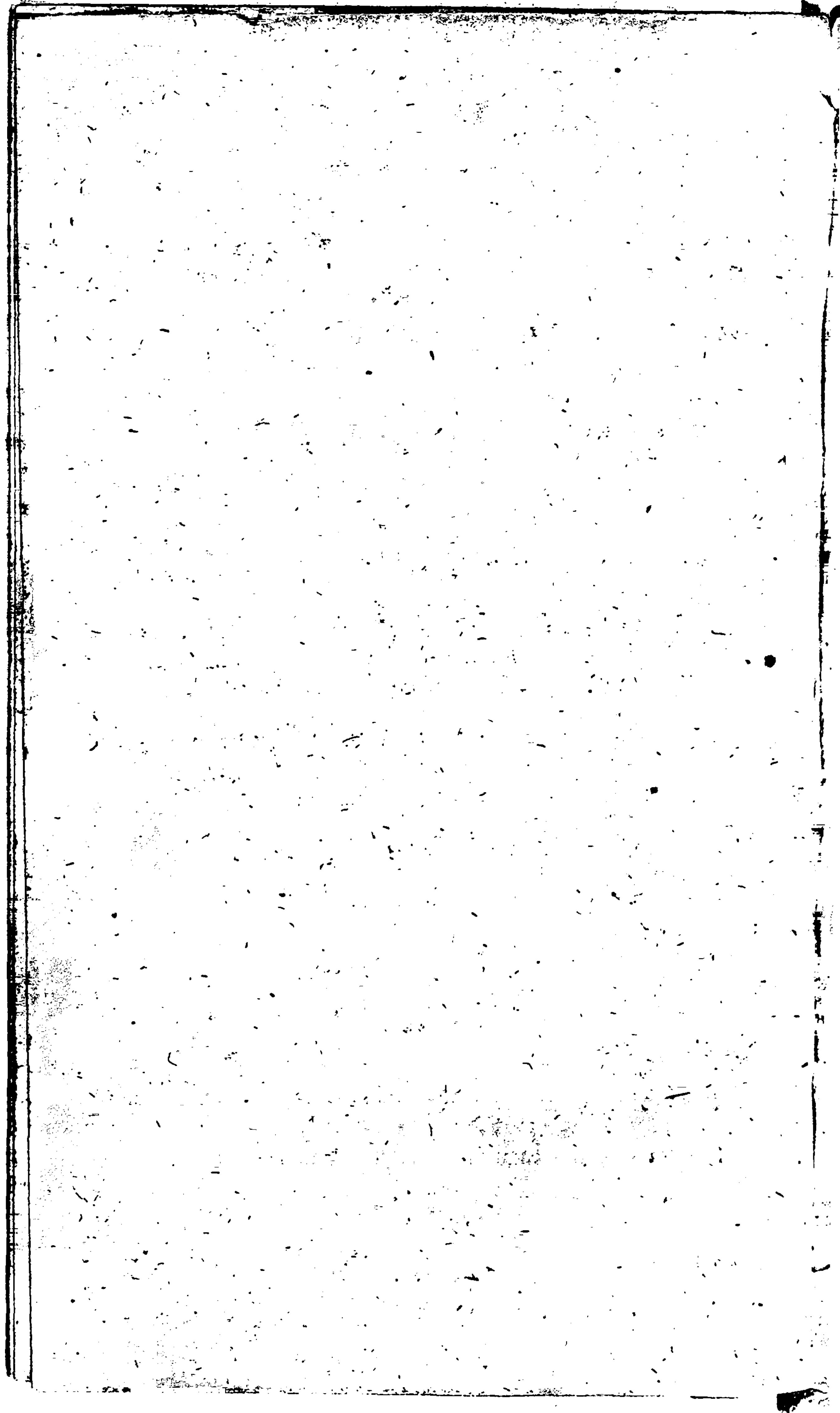


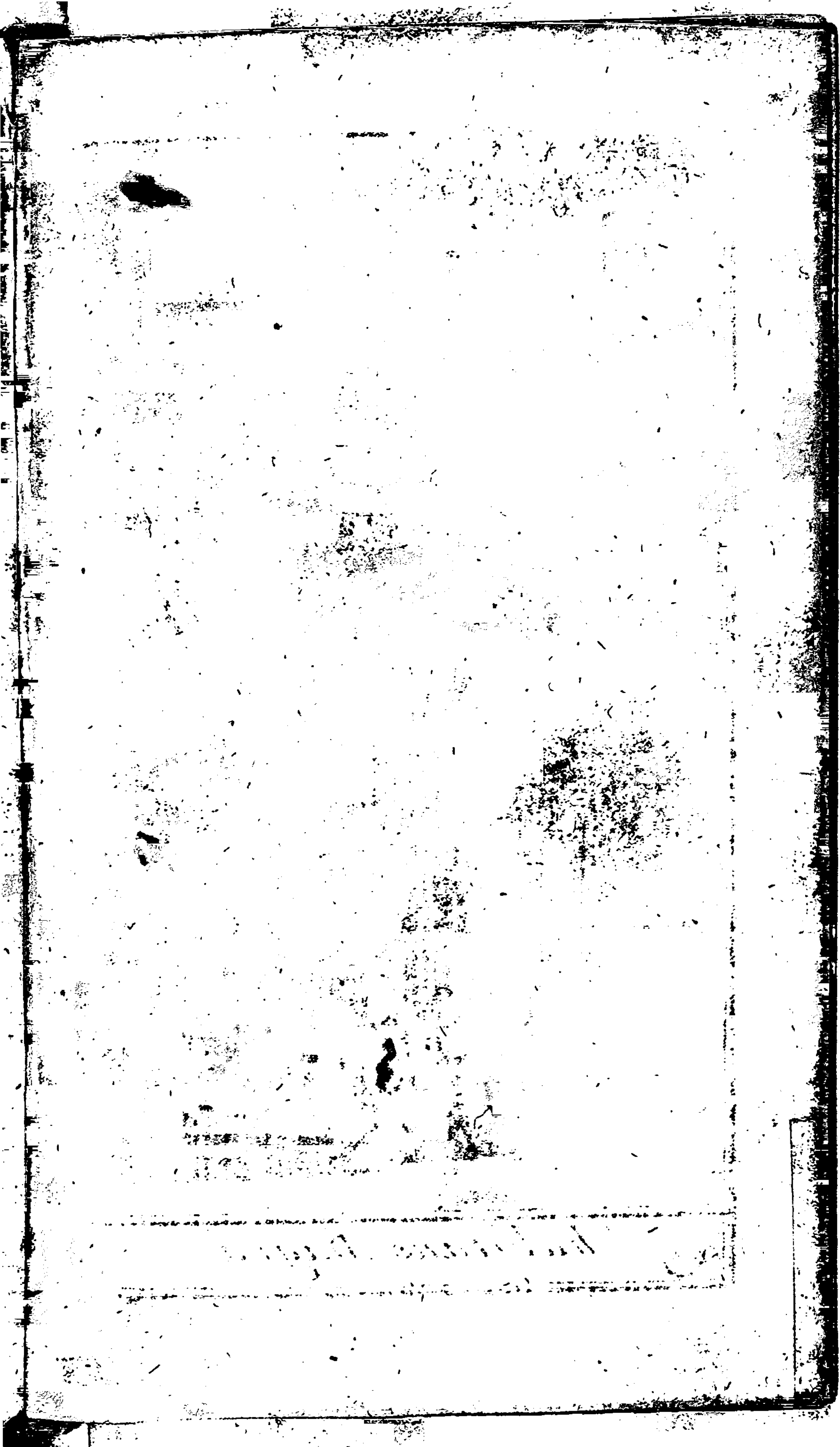
A A M S T E R D A M,

Chez DAVID PAUL MARRET, Marchand
Libraire dans le Beurs-straet, à la Renommée.

M. DCCXXIII

8° H. 1290







BnF
ARS

habitans Dagra



LETTRE

A MONSIEUR

DE LA

MOTHE LE VAYER,

Contenant la Description de Dehli & Agra, Villes Capitales de l'Empire du Grand Mogol, avec quelques particularitez qui font connoître la Cour & le Genie des Mogols & des Indiens.



MONSIEUR,

Je fais qu'une des premieres demandes que vous me ferez, quand je serai de retour en France, sera, si Dehli & Agra sont des Villes aussi belles, aussi

Tome II.

A 3

gran-

Dehli & Agra

grandes, & auffi peuplées que Paris. Pour ce qui est de la beauté, je vous dirai par avance que je me suis quelquefois étonné d'entendre icy de nos Européens mépriser les Villes des Indes, comme n'approchant pas des nôtres au regard des bâtimens; car auffi ne faut-il pas qu'elles leur ressemblient, & si Paris, Londres ou Amsterdam étoient dans l'endroit où est Dehli, il en faudroit jeter par terre la plus grande partie pour les bâtir d'une autre façon. Nos Villes, fans contestation, ont de grandes beautez; mais ce sont des beautez qui leur doivent être particulieres & accommodées à un Climat froid; Dehli de même peut avoir les siennes qui luy soient auffi particulieres, & qui soient accommodées à un Climat très-chaud; car vous saurez que la chaleur oblige icy tout le monde, jusqu'aux grands Seigneurs & au Roy mesme, d'aller sans bas, avec de simples Babouches ou pantoufles dans les pieds, un petit Turban bien fin & bien leger sur la teste, & le reste des vestemens à proportion; qu'il y a des mois d'Esté si excessivement chauds, que dans les chambres on ne sçauroit presque tenir la main sur
la

la muraille, ni la teste sur son couffin ;
& qu'on est obligé plus de six mois du-
rant, de coucher dehors sans couvertu-
re à la porte de sa chambre, comme
fait le menu Peuple dans les ruës, ou
comme font les Marchands & les per-
sonnes de condition, dans quelque cour,
ou jardin bien aërez ; ou bien sur une
terrasse qu'on aura le soir bien arrosée :
jugez de là s'il y avoit icy de ces ruës
S. Jaques ou S. Denis avec leurs maisons
serrées & fermées & à je ne fais combien
d'étages, si elles seroient habitables, &
si la nuit sur tout, qu'il fait souvent de ces
chaleurs sans vent & étoufantes, il seroit
possible d'y dormir ; & qui est celui-là, je
vous prie, qui auroit le courage l'Esté,
quand il revient à cheval de la Ville à de-
my-mort de la chaleur & de la poussiere,
& tout en eau, car c'est ainsi qu'on est
fait, de s'en aller grimper par un degré
qui assez souvent est étroit & obscur, à
un quatrième ou un cinquième estage,
& se tenir dans cét air chaud & étouffé ?
On ne demande alors qu'à se jeter vî-
tement une pinte d'eau fraîche ou de li-
monade dans l'estomac, se dépouïller, se
laver le visage, les mains & les pieds, se
coucher à la fraîcheur tout de son long

sur une estrade, & qu'un ou deux valets vous fassent du vent à tours de bras avec leurs grands Panhas ou éventails. Mais tâchons de vous représenter Dehli tel qu'il est, afin que vous puissiez juger si effectivement on peut dire que c'est une belle Ville.

Il y a environ quarante ans que Chah-Jehan, pere du Grand Mogol Aureng-Zebe regnant à present, pour éterniser sa memoire, fit bâtir une Ville contiguë à l'ancienne Dehli; il la nomma de son nom Chah-Jehan-Abad, & par abreviation Jehan-Abad, qui veut dire Colonie de Chah-Jehan, & la destina pour être la Capitale de l'Empire, au lieu d'Agra, où il disoit que les chaleurs de l'Esté étoient trop violentes. Cette proximité a fait que les ruines de l'ancien Dehli ont servi pour bâtir la nouvelle Ville, & qu'il ne se parle presque plus dans les Indes de Dehli, mais seulement de Jehan-Abad; neantmoins comme la Ville de Jehan-Abad n'est pas encore connuë chez nous, j'en parlerai sous l'ancien nom de Dehli qui nous l'est davantage. Dehli donc est une Ville toute nouvelle, située dans une rase Campagne, sur le bord d'un fleuve comparable à nôtre Loire qu'on appelle le

le Gemna, & bâtie de telle maniere le long d'un seul côté de la Riviere, car il n'y a qu'un pont de bateaux pour passer dans la Campagne, qu'elle vient à peu près à se terminer en croissant. Elle est toute entourée de murailles horsmis du côté de l'eau, ces murailles sont de briques & sans défense considerable, parce qu'elles sont sans fosséz, & qu'elles n'ont pour servir de flanc que des tours rondes à l'antique de cent pas en cent pas ordinaires ou environ, & un Terre-plain derriere de quatre ou cinq pieds d'épaisseur. Le tour de ces murailles, quoy qu'il comprenne la Forteresse, n'est point si grand comme on croit ordinairement; je l'ay fait aisement en trois heures; & je ne crois pas, quoy que je fusse à cheval, que je fisse plus d'une lieuë par heure; il est vray que si avec Dehli on veut comprendre un très-long Fauxbourg qui va à Lahor, ce qui reste d'habité du vieux Dehli, qui est encore comme un grand Fauxbourg très-long, & trois ou quatre autres moindres Fauxbourgs, cela feroit en droite ligne plus d'une lieuë & demie, & un tour que je ne vous saurois veritablement déterminer, parce qu'entre ces Fauxbourgs il

se trouve de grands jardins & de grands espaces qui ne sont pas remplis de bâtimens ; mais je puis dire assurément qu'il feroit d'une prodigieuse grandeur.

La Forteresse, dans laquelle est le Me-halle ou Serrail, & les autres Appartemens Royaux, dont je parlerai cy-après, est bâtie en rond ou plutôt en demy-cercle, & regarde sur la Riviere, il y a neantmoins entre l'eau & les murailles un assez large & long espace sablonneux, où l'on fait ordinairement battre les Elefants, & où se fait souvent la Reveuë de la Milice des Omerahs ou Seigneurs, & des Rajas ou Souverains Gentils, en presence du Roy, qui regarde des fenestres d'un de ses Appartemens. Les murailles de la Forteresse, au regard de leurs tours rondes à l'antique, sont à peu près comme celles de la Ville, mais elles sont en partie de briques, & en partie d'une certaine pierre rouge qui ressemble à du marbre, ce qui les fait paroître plus belles que celles de la Ville, outre qu'elles sont beaucoup plus élevées, & qu'elles sont plus fortes & plus épaisses, étant capables de soutenir quelques petites pièces de campagne qui sont braquées vers la Ville : & qu'elles ont tout autour, hor-
mis

mis de ce côté qui regarde la Rivière, un beau Fossé revêtu de pierres de taille, plein d'eau & de poisson; elles ne sont néanmoins pas aussi considérables pour leur force; une médiocre batterie de canons les auroit bien-tôt, à mon avis, jettées par terre.

Autour du Fossé régné un Jardin assez large, qu'on voit en tout temps plein de fleurs & d'arbrisseaux verts, ce qui fait avec ces grandes murailles toutes rouges un très-bel effet à la vue.

Autour de ce Jardin est la grande rue, ou plutôt la grande Place Royale, où répondent les deux grandes & principales Portes de la Forteresse, & à ces Portes les deux principales de la Ville.

C'est dans cette grande Place que se voyent les Tentes de ces Rajas qui sont à la solde du Roy, pour y faire toutes les Semaines, chacun à leur tour, la Garde; au lieu que les Omerahs & les Mansébdars ou petits Omerahs la font dans la Forteresse: Ces petits Souverains ne se plaisent pas à se voir ainsi enfermés si long-temps dans une Forteresse.

C'est dans cette même Place qu'à la pointe du jour on exerce les chevaux d'une longue Escurie Royale qui paroît là proche.

C'est encore dans cette Place que le Kobat-kan ou grand Commissaire de la Cavalerie visite exactement les chevaux de Cavaliers qui ont été receus pour entrer dans le service, afin que si ces chevaux se trouvent estre Turkis, c'est à dire, estre de Turkistan ou de Tartarie, & assez grands & assez forts pour servir, il leur fasse imprimer sur la cuisse avec un fer chaud la marque du Roy & des Omerahs sous qui les Cavaliers doivent prendre parti; ce qui n'est pas mal inventé pour empêcher que les Cavaliers dans les Reveuës ne se prestent les chevaux les uns aux autres.

Cette Place est aussi une espece de Bazar ou Marché de cent choses qu'on y vend, & le Rendez-vous des Bateleurs de toutes fortes, comme le Pont-neuf à Paris.

* C'est encore le Rendez-vous des pauvres Astrologues tant Mahumetans que Gentils: Ces Docteurs sont là assis au Soleil sur leur tapis tout poudreux, avec quelques vieux instrumens de Mathematique, dont ils font parade pour donner dans la veuë aux passans, & un grand Livre ouvert, qui represente les animaux du Zodiaque: Ce sont là les

* *Astrologues.*

Ora-

Oracles, pour ne pas dire les affronteurs de tout ce menu Peuple, auquel ils donnent, ce disent-ils, pour un Payssa, qui est environ la valeur d'un sol, la bonne aventure; & qui regardans la main & le visage, feüilletans leurs Livres, & faisans semblant de calculer, déterminent du Sahet; c'est-à-dire, du moment heureux que se doit commencer une affaire pour qu'elle puisse bien reüssir; les femmelettes les viennent trouver envelopées d'un drap blanc depuis la teste jusques aux pieds; elles leur content à l'oreille leurs affaires les plus secrettes comme si c'étoient leurs Confesseurs, & ce qui ressent son Peuple ignorant & infatué, elles les prient de leur rendre les Astres favorables selon leurs desseins, comme s'ils dispoïent absolument de leurs influences.

Le plus ridicule à mon goût de tous ces Astrologues étoit un Mestice de Portugais, fugitif de Goa; qui se tenoit dans cette Place assis gravement comme les autres sur son tapis, & qui ne laissoit pas d'avoir beaucoup de pratiques, quoy qu'il ne seût ni lire ni écrire, & que pour tous Instrumens & Livres d'Astrologie il n'eût devant soy qu'un

qu'un vieil compas de Marine, & une vieille paire d'heures à la Portugaise, dont il montrait les images comme des figures du Zodiaque du Franguistan: *A tal Bestias, tal Astrologo*, disoit-il au Reverend Pere Buzé Jesuite, qui le rencontra dans cette Place.

Je ne parle icy que des pauvres Astrologues de Bazar, car il y en a d'autres dans ces quartiers qui sont à la Cour des Grands confiderez comme de grands Docteurs; & qui sont très-riches; toute l'Asie étant généralement dans cette Superstition; les Rois & les Seigneurs, qui n'entreprendroient pas la moindre chose qu'ils ne les eussent consultez, leur donnent de grands appointemens pour lire ce qui est écrit dans le Ciel; car c'est ainsi qu'on parle par deçà, & pour prendre ce Sahet, ou moment heureux & déterminé que je viens de dire, ou pour trouver à l'ouverture de l'Alcoran la décision de tous leurs doutes.

Ces deux principales ruës que j'ay dit répondre aux deux Portes de la Forteresse & à la Place, peuvent avoir vingt-cinq ou trente pas ordinaires de largeur, & sont tirées à droite ligne presque à perte de vue; néanmoins celle
qui

qui conduit à la Porte de Lahor est bien plus longue que l'autre, mais elles sont toutes deux semblables au regard des bâtimens: Ce n'est des deux côtez qu'Arcades comme à nôtre Place Royale, avec cette difference neantmoins qu'elles ne sont que de briques, & qu'il n'y a aucun bâtiment dessus, mais seulement la terrasse: Il y a encore cette difference, que ce ne sont pas des galeries continues; Les Arcades sont ordinairement séparées par des cloisons, qui font des Boutiques qui ne ferment point, où les Artisans travaillent pendant le jour; où les Banquiers se tiennent assis pour leurs affaires, & où les Marchands font montre de leurs marchandises, qu'ils resserrent le soir dans un Magazin, dont la petite porte, qui ferme, est dans le fond de chaque Arcade.

C'est sur ce Magazin, qui est dans le derriere des Arcades, que sont bâties & élevées les maisons des Marchands, qui paroissent de la rue assez belles, & qui sont même assez commodes, étant bien aérées, hors de la poussiere, & ayant de plain pied les terrasses des Arcades, sur lesquelles on peut venir pour voir dans
la

la rue, & pour dormir la nuit à la fraîcheur. Le mal est qu'excepté dans ces deux rues principales, & quelques autres, il n'y a guere de ces belles maisons qui soient ainsi élevées sur les terrasses; encore ces deux rues n'en ont-elles pas généralement par tout, il n'y a le plus souvent sur le Magasin, ou à côté, que quelque petit bâtiment qui ne se voit pas de la rue; les gros Marchands ayans leurs maisons quelque part ailleurs où ils se retirent le soir.

Outre ces deux principales rues, il y en a encore cinq autres qui ne sont véritablement pas si longues ni si droites, mais qui du reste leur sont entièrement semblables. Il y a bien encore une infinité d'autres rues qui traversent de tous côtez, dont il y en a plusieurs qui sont aussi à Arcades; mais parce qu'elles ont été bâties à reprises par des particuliers qui n'ont pas observé la symétrie qu'il falloit, elles ne sont la plupart ni si larges, ni si droites, ni si bien bâties que les autres.

Entre toutes ces rues sont répandues de tous côtez les maisons des Mansébdars ou petits Omerahs, celles des gens de Justice, & celles de plusieurs gros Mar-

Marchands, & autres particuliers, dont il y en a bon nombre qui ne sont pas laides. Il est vrai qu'il y en a peu qui soient toutes de briques ou de pierres, & qu'il y en a même q, utité qui ne sont entierement que de terre, & couvertes de paille, mais elles ne laissent pas d'être commodes, parce qu'elles sont ordinairement bien aérées avec des cours & des jardins : Elles ne laissent pas même d'être bien agreables par les dedans, parce qu'outre les beaux meubles, ces couvertures de paille sont soutenues par une couche de certaines longues cannes dures & fortes qui sont assez jolies, & parce que ces murailles de terre sont enduites d'une chaux très-fine & très-blanche.

Entre ces maisons, que je viens de dire qui sont passables, il y en a encore un nombre prodigieux d'autres petites qui ne sont que de terre & de paille, où se retirent les simples Cavaliers, toute cette valetaille, & tous ces petites gens de Bazar ou Marché que traîne après soi la Cour & l'Armée.

C'est à raison de ces Chaumieres que Dehli est si sujet aux incendies ; cette année dernière il s'est brulé de conte fait
plus

plus de soixante mille couvertures de paille, à deux ou trois fois que le feu s'y est mis, dans le temps de certains vents impétueux qui s'élèvent principalement l'été. Le feu fut si prompt & si violent, qu'il surprit des chameaux & plusieurs chevaux qu'on n'eut pas le temps de détacher, & il y eut même de ces pauvres femmes qui n'ont jamais sorti d'un Serrail, & qui sont si imbecilles & si honteuses quand elles voyent le monde, qu'elles ne savent que se cacher le visage, qui se laissèrent surprendre par les flammes.

C'est encore à raison de ces misérables maisons de terre & de paille, que je ne considère presque Dehli que comme plusieurs Villages joint ensemble, & ce que j'ai déjà dit ailleurs, que comme un Camp d'Armée un peu mieux & plus commodément placé qu'à la Campagne.

Au regard des maisons des Omerahs qui sont aussi répandues de tous côtez dans la Ville, & principalement sur la Riviere, & même dans les Fauxbourgs; Vous saurez que dans ces Pais chauds pour qu'une maison soit appelée belle, on veut qu'elle soit bien commode; qu'elle

qu'elle soit située en quelque endroit bien aéré, qui puisse recevoir le vent de tous côtez, & principalement de celui du Nord ; qu'elle ait des cours, des jardins, des arbres, des réservoirs, avec de petits jets d'eau dans les sales, ou du moins à l'entrée ; l'on veut encore qu'elle ait de belles Caves avec de grands éventails, qui agitent l'air pour reposer à la fraîcheur depuis le midi jusques sur les quatre ou cinq heures que l'air de ces Caves commence à se faire chaud & étouffant ; ou bien qu'au lieu de Caves, elle ait des Kas-kanays, c'est-à-dire de petites maisons de paille, ou plutôt de racines odoriférantes, qui sont très-proprement faites, & qu'on place ordinairement au milieu d'un parterre proche de quelque Réservoir, afin que des Valets avec des Outres les puissent facilement arroser par le dehors. On veut même encore pour la beauté d'une maison, qu'elle soit située au milieu de quelque grand parterre, qu'elle ait quatre grands Divans ou Estrades, qui soient relevées de terre de la hauteur d'un homme ou environ, & qui soient exposées aux quatre parties du Monde, pour recevoir le vent & le froid de quelque côté

té qu'il puisse venir : On veut enfin qu'elle ait des terrasses élevées, où l'on puisse dormir pendant la nuit, qui soient de plain pied avec quelque grande chambre où l'on puisse tirer son Chalit en cas de nécessité, c'est à dire, lors qu'il survient quelque Orage de pluie ou de poussière, ou quand cette fraîcheur piquante du point du jour vous éveille, & vous fait chercher une couverture, ou bien quand on apprehende cette petite & légère rosée du matin qui est penetrante, & qui cause quelquefois des engourdissemens de membres, & des especes de paralysie Pour ce qui est du dedans d'une belle maison, il faut que tout le pavé soit couvert d'un matelas de coton épais de quatre doigts, avec une fine toile blanche par dessus pendant l'Esté, & un tapis de soye pendant l'Hyver : Que dans l'endroit le plus apparent de la chambre, proche de la muraille, il y ait un ou deux matelas de coton piquez, avec de fines couvertures piquées en fleurs, & relevées de petite broderie delicate de soye avec de l'or & de l'argent, pour asseoir le Maître de la maison, ou les personnes de condition qui surviennent; & que chaque matelas ait son gros traversin de brocar, sur

sur lequel on s'appuie: Que tout autour de la chambre, le long des murailles, il y ait plusieurs de ces gros traversins, tels que je viens de dire, ou de velours ou de satin à fleurs, pour appuyer aussi les assistans. Les murailles à cinq ou six pieds du pavé doivent être presque toutes en Niches ou petites fenêtres, taillées de cent façons ou figures différentes, fort galantes, bien compassées & bien proportionnées les uns aux autres, avec quelques vases de porcelaine dedans, & quelques pots à fleurs; & les plats-fonds doivent être peints & dorez, sans qu'il y ait néanmoins aucunes figures d'hommes ou d'animaux, parce que la Religion ne le permet pas. C'est à peu près l'idée d'une belle Maison de ces quartiers, & comme il y en a bon nombre dans Dehli qui ont toutes les qualitez que je viens de dire, ou du moins en partie, selon qu'elles sont plus ou moins belles & magnifiques; Je crois qu'on peut dire, sans faire tort à nos Villes, que Dehli n'est pas sans bâtimens qui soient veritablement beaux, quoi qu'ils ne soient pas semblables aux nôtres d'Europe.

Pour

Pour ce qui est de l'apparence & richesses des Boutiques , qui est ce qui contribuë le plus à la beauté de nos Villes d'Europe , encore que Dehli soit le siege d'une très-puissante & très-magnifique Cour , & qu'il soit par consequent l'abord d'une infinité de riches marchandises de toutes sortes ; il ne faut néanmoins pas s'imaginer qu'il s'y trouve de nos Ruës S. Denis ; je ne fais si dans toute l'Asie il y en a une semblable , & même ce qu'il y a de plus belle & de plus riches étoffes , n'est d'ordinaire que dans des Magazins , les Boutiques n'en font point parées , en sorte que pour une qui paroît un peu , c'est à dire , dans laquelle il se vend de ces belles & fines toiles , de ces étoffes de soye rayées d'or & d'argent , de ces toiles d'or , turbans en broderie d'or , brocar , & autres marchandises de grand prix ; Vous en trouverez toujours vingt-cinq & davantage qui ne sont pleines que de pots d'huile & de beurre , & que de panniens les uns sur les autres , remplis de ris , d'orge , de poids chiches , de froment , & de je ne fais combien d'autres sortes de grains & de legumes ; qui sont le manger ordinaire non seulement de

de ces Gentils qui ne mangent jamais de viande, mais même de tout ce menu Peuple Mahumetan, & d'une bonne partie de la Milice.

Veritablement il y a un Marché de fruits qui a quelque apparence, on y voit l'Esté quantité de Boutiques pleines de fruits secs, qui viennent de Perse, de Balk, de Bokara & de Samarkande, comme amandes, pistaches, noisettes, raisins, prunaux, abricots & autres; & dans l'Hyver on y voit d'excellens raisins frais noirs & blancs, qu'on apporte de ces mêmes Païs bien enveloppez dans du coton, des pommes & des poires de trois ou quatre especes, & de ces admirables melons qui durent tout l'Hyver. Le mal est que tous ces fruits sont fort chers; j'ay veu vendre des melons jusques à un écu & demy; aussi est-ce en cela le grand regal & la grande dépense des Omerahs; j'ay aussi veu plusieurs fois chez mon Agah qu'il s'en mangeoit à un déjeuner pour plus de vingt écus.

Il n'y a que les Melons du Pays qui l'Esté sont à bon marché, mais aussi ne sont-ils pas fort bons; les seuls grands Seigneurs qui ont soin de faire venir la graine

graine de Perse, & de faire preparer la terre à la Campagne avec des soins extraordinaires, en peuvent manger de bons. Mais encore sont ils rares; la terre est si peu propre que la graine degenerate dès la premiere année. Il est vray qu'il y a encore un certain fruit qu'on appelle Amba ou Mangue, qui dans son temps, pendant deux mois de l'Esté, est en grande abondance & à bon marché, mais celuy de Dehli n'est pas trop bon; ce n'est quasi qu'étoupes, celuy de Bengale, de Golkonda & de Goa est merveilleux; c'est une certaine douceur si particuliere, que je ne fais s'il y a confiture au monde plus agreable. Il y a aussi de Pateques ou Melons d'eau en quantité, & presque toute l'année, mais ils ne réussissent aussi pas trop bien à Dehli; ils n'ont quasi jamais cette chair vermeille, ferme & sucrée; & s'il s'en trouve de bons, ce n'est encore que chez les Grands, qui prennent la peine d'en faire faire comme des Melons, avec des soins & des dépenses extraordinaires.

On trouve encore par la Ville des Boutiques de Confituriers, mais toutes leurs confitures sont très-mal faites, plei-

pleines de poussière & de mouches.

Il y a aussi plusieurs boutiques de pain de tous côtes, mais parce qu'ils n'ont pas les fours comme nous, il n'est jamais bien cuit, ni bien fait; neantmoins on en vend d'assez bon à la Forteresse, & les Omerahs en font faire chez eux qui est fort délicat, n'y épargnant pas le beurre frais, le lait & les œufs; cependant quoi qu'ils le fassent lever, il est toujours bien éloigné de la bonté de notre pain de Gonesse, & de ces autres pains délicats de Paris, il ressent toujours le gâteau & l'échaudé.

Il y a aussi dans ces Bazars quelques boutiques où l'on se mêle de Rotisserie, & de faire de je ne sai combien d'autres sortes de manger, mais tout cela n'est rien que gueuserie, villainie, & de mauvaise viande; je ne sai pas même si quelquefois ce ne seroit point de la chair de chameau, de cheval, ou peut-être de quelque bœuf mort de maladie; il ne s'y faut pas trop fier; si bien que qui veut manger quelque chose qui vaille, il le faut faire apprêter chez soi.

Il se trouve aussi beaucoup de boutiques de tous côtes où on vend de la chair, mais il faut prendre garde qu'au

lieu de Chèvre on ne vous donne du Mouton, parce que le Mouton & le Bœuf, & sur tout le Mouton, quoi que d'assez bon goût, est ici fort chaud, fort venteux, & de très-mauvaise digestion; le vrai manger est le Chèvre, mais on n'en vend que rarement au Marché par quartiers; en sorte que si on en veut manger, il le faut acheter tout entier & tout vivant; ce qui est assez incommode, parce que la viande se gâte du matin au soir, & que pour l'ordinaire il est si maigre, qu'il n'a point de goût; on ne trouve ordinairement à la Boucherie que des quartiers de grandes Chèvres, qui sont aussi souvent très-maigres & dures. Il est vrai que depuis que je me suis un peu instruit des manières du Pays, je trouve d'assez bonne viande & d'assez bon pain, parce que j'envoie mon serviteur à la Forteresse chez ces Depensiers du Roi, qui sont bien-aîsés de lui en donner en bien payant, sans qu'il leur en coûte guère; & ce fut sur cela que je fis un jour sourire mon Agah, quand je lui dis que depuis je ne sais combien d'années je ne vivois que d'artifice & que de larcin, & qu'avec les cent cinquante écus de paye qu'il me donnoit

noit par mois je mourrois de faim , au lieu qu'en France pour une demi Roupie je pourrois tous les jours manger un aussi bon petit morceau de viande que le Roi.

De Chapons il ne s'en trouve point ; tous ces Peuples ont le cœur trop tendre envers tous les animaux , hormis envers les hommes , dont ils ont affaire pour leurs Serrails ; mais les Marchez sont pleins de Poules qui sont assez bonnes & à bon prix ; il y a entre-autres une certaine espece de petites Poules , que j'appellois Ethiopiennes , parce qu'elles ont la peau noire comme les Ethiopiens , qui sont très-tendres & très-déliçates.

Des Pigeons on en trouve , mais non pas des Pigeonneaux ; ils ne les veulent pas tuer si jeunes , ils feroient , disent-ils , trop petits , & ce seroit mal fait que de tuer ces pauvres petits animaux.

Il y a aussi des Perdrix , mais plus petites que les nôtres , & pour l'ordinaire , comme ils les apportent de loin toutes vivantes , les sachans prendre aux filets , elles sont pires que les Poules ; il en est de même des Canards & des Lièvres , qu'ils apportent aussi tous vivans à pleines cages.

Pour ce qui est du Poisson, ils ne sont pas ici grands pêcheurs; neantmoins il s'en trouve quelquefois de fort bon, & principalement de deux sortes; l'une qui revient à notre Brochet; qu'on nomme Sing-ala, & l'autre qui revient à la Carpe, qu'on appelle Rau; mais ce n'est que quand il ne fait pas de froid; car les Indiens le craignent beaucoup plus que nous autres Européens ne faisons le chaud; & s'il s'en rencontre quelquefois par hazard, les Eunuques, qui, je ne sai pourquoi, en sont extrêmement frians, l'enlèvent incontinent. Il n'y a que les Omerahs, qui avec le Korrah, ce grand fouët ordinaire qui est toujours pendu à leurs portes, puissent faire pêcher quand ils veulent.

Dè tout ce que je viens de dire, vous pouvez assez voir en passant, si c'est de Paris qu'il faut sortir pour venir à Dehli faire bonne chere; veritablement les Grands ont toutes choses; mais c'est à force de serviteurs, à force de ce Korrah, & à force d'argent; aussi disois-je quelquefois que dans Dehli il n'y a point de milieu, qu'il faut être grand Seigneur ou vivre miserablement; car je me suis vu long-temps, pour ainsi dire, mourir
de

de faim , quoi que j'eusse une paye assez considerable , & que j'eusse bien dessein de ne rien épargner de ce côté-là , parce qu'il ne se trouve ordinairement au Bazar que le rebut des grands Seigneurs ; joint que l'âme du festin , qui est le bon vin , ne s'y trouve point , non pas qu'il ne croisse des raisins dans le Pays dont on en pourroit faire ; j'en ai beu à Amed-abad & à Golkonda chez les Hollandois & chez les Anglois qui n'étoit pas mauvais ; mais c'est qu'il y a défense d'en faire , parce que non seulement dans la Loi des Mahometans , mais encore dans celle des Gentils , il n'est pas permis d'en boire ; de sorte que s'il s'y en trouve , c'est fort rarement , & de celui de Perse , qui vient de Schiras par terre au Bander-aby , de là par mer à Sourate , & de Sourate ici par terre en quarante-six jours ; ou bien celui de Canarie , que les Hollandois apportent aussi par mer à Sourate , & l'un & l'autre est si cher , que le coût , comme on dit , en fait perdre le goût , car la bouteille , qui tiendra environ trois de nos pintes de Paris , revient souvent à six ou sept écus & davantage. Ce qui se trouve ici c'est de l'Arac , ou Eau de Vie de Sucre qui n'est pas raffiné ,

encore y est il très-expressement défendu d'en vendre, & il n'y a personne que les Chrétiens qui en osent boire, si ce n'est en cachette ; c'est une boisson qui est brûlante & acre comme cette eau de vie qu'on fait de bled en Pologne ; elle attaque même tellement les nerfs, qu'elle rend souvent les mains tremblotantes de ceux qui en boivent un peu trop, & les jette dans des maladies incurables. Il faut ici s'acoûtumer à la belle & bonne eau, & à la limonade, qui est excellente, qui se peut faire à peu de frais, & qui ne gâte point l'estomac. Mais aussi il faut dire la vérité, que dans ces Pays chauds on n'a pas grande inclination à boire du vin ; & je suis même bien aise qu'on fasse cette remarque avec moi, que l'abstinence qu'on fait du vin dans ces quartiers, jointe à cette sobriété ordinaire du Pays, aux sueurs & à la transpiration perpétuelle qui se fait par les pores, sont cause, à mon avis, qu'on ne fait presque ce que c'est que de gouttes, de pierres, de maux de reins, de catarres, ni de fièvres quartes, & que ceux qui y apportent quelques-unes de ces incommoditez comme moi, s'en trouvent enfin entièrement libres ; & que
mê-

même la verole , quoi que très-commune, n'y est pas pas cruelle ni si mal-faisante , en forte qu'on vit ici ordinairement bien plus sainement qu'on ne fait chez nous ; mais aussi d'un autre côté, on n'y a point tant de vigueur que dans nos Pays froids , & cette foiblesse & abattement de corps & d'esprit, que cause le chaud, est une espece de maladie quasi perpetuelle , très-considerable & très-incommode à tout le monde , principalement dans les grandes chaleurs de l'Été, & entre-autres aux Européens qui n'ont pas encore le corps endurci à la chaleur.

De ces boutiques d'excellens Artisans, c'est ce qu'il ne faut pas non plus chercher dans Dehli ; tout ce qu'on y trouve est fort peu de chose. Ce n'est pourtant pas que les Indiens n'ayent assez d'esprit pour pouvoir très-bien réussir dans les Arts, & que dans quelques-uns même ils n'y réussissent en plusieurs endroits des Indes ; nous en voyons qui y ont assez d'inclination , & qui d'eux-mêmes , & quasi sans maîtres & sans outils, font de très-jolis ouvrages, & contrefont si bien notre travail d'Europe qu'à peine y peut-on rien reconnoître de

different; il n'y a pas jusqu'à nos fusils, j'en ai vu qui en faisoient de très-beaux & de très-bons; & des pieces d'Orfèvrerie, j'en ai vu de si bien travaillées que je ne savois si en Europe on en feroit de plus belles. Dans la Peinture & dans la Mignature, j'ai aussi vu des pièces si belles, si fines & si délicates, que je les admirois. J'ai vu entr'autres les combats d'Ekbar representez sur un bouclier par un fameux Peintre qu'on disoit avoir été sept ans après, qui me sembloient un ouvrage merveilleux; on voit qu'il ne leur manque que les bons Maîtres & les Préceptes de l'Art pour leur donner ces justes proportions, & sur tout ce vif du visage, où ils ne peuvent presque jamais arriver. Ce qui fait donc que dans les boutiques de Dehli on ne trouve que rarement de ces bons Artisans, n'est pas parce qu'ils manquent d'esprit, mais parce qu'on méprise trop les Ouvriers, qu'on les maltraite, & qu'on veut avoir tout à trop bon marché. Si quelque Omerah ou Mansebdar veut faire faire quelque chose à un Ouvrier du Bazar, il l'envoyera querir, le fera travailler à demi par force, & puis le payera comme bon lui semblera; bien
heu-

heureux encore fera-t-il au bout du compte, si on ne lui fait point donner du Korrah. Quel courage avec cela peut avoir un pauvre Artisan, pour prendre peine à réussir dans ses Ouvrages ? il ne songe qu'à dépêcher sa besogne, & en tirer ce qu'il pourra pour attraper un morceau de pain ; de sorte que s'il y en a qui réussissent, ils sont de ceux que le Roi ou les grands Seigneurs entretiennent à leur service, & qui ne travaillent que pour eux.

Pour ce qui est du dedans de la Forteresse, où sont enfermez le Serrail & quelques autres édifices Royaux, vous ne devez pas attendre ni un Louvre ni une Escorial, ces bâtimens ne ressemblent point aux nôtres, ni, selon ce que j'ai dit, n'y doivent pas ressembler ; c'est assez qu'ils ayent cette magnificence qui peut s'accommoder au climat.

Je ne trouve rien de remarquable à l'entrée si ce n'est deux grands Elephans de pierre qui sont des deux côtez d'une des portes ; sur l'un est la statue de Jemel ce fameux Raja de Chitor ; sur l'autre, celle de Polta son frère. Ce sont ces deux Braves, qui avec leur mere, encore plus brave qu'eux, donnerent tant d'affaires à Ekbar, & qui dan les

siéges des Villes, qu'ils soutinrent contre lui, donnerent des preuves si extraordinaires de leur générosité, qu'ils aimèrent mieux enfin se faire tuer dans des sorties avec leur mere, que de se soumettre; & c'est à cause de cette générosité extraordinaire, que leurs ennemis mêmes les ont cru dignes qu'on leur érigeât ces statues. Ces deux grands Elephans, avec ces deux Braves qui sont dessus, impriment d'abord en entrant dans cette Forteresse, je ne fais quoi de grand, & je ne fais quelle respectueuse terreur.

Après qu'on a passé cette porte, on trouve une longue & large rue, qui est divisée en deux par un canal d'eau courante, & qui a des deux côtez comme notre Pont-neuf un long Divan, ou relèvement de cinq ou six pieds de hauteur, & de quatre de largeur, & plus avant des arcades fermées qui se suivent tout du long en forme de portes. C'est sur ce long Divan que se tiennent assis tous ces Contrôleurs & autres petits Officiers pour faire leur Charge, sans être incommodés des chevaux & du monde qui passe plus bas qu'eux dans la rue: c'est aussi là-dessus que les Man-
sch-

sebdars ou petits Omerahs se tiennent la nuit pour faire leur garde. L'eau du canal se va divisant par tout le Serrail, & tombe ensuite dans les fossés pour les remplir; elle est tirée de la rivière par un canal qu'on a ouvert cinq ou six lieues au dessus de Dehli, & qu'on a amené au travers de la campagne, & même entre quelques rochers qui ont donné beaucoup de peine à couper en divers endroits. Voilà à peu près ce que l'on voit en entrant par l'une de ces deux portes principales qui répondent à la grande place.

Si l'on entre par l'autre porte, on trouve aussi d'abord une assez large & longue rue, qui a ses Divans ou relevemens aux côtes, comme l'autre, avec des boutiques dessus au lieu de ces arcades. Cette rue est proprement un Bazar qui est très-commode pendant la saison des pluies & pendant l'Eté, parce qu'il est couvert d'une longue & large voûte, qui a par le haut de grandes ouvertures rondes pour donner du jour.

Outre ces deux rues, on en trouve quantité d'autres petites à droite & à gauche qui conduisent à des appartemens, où les Omerahs font leurs garde-

chacun à leur tour , une fois la semaine , pendant vingt-quatre heures. Ces lieux sont magnifiques pour des Corps-de-garde , les Omerahs se piquans de les faire embellir à leurs dépens. Ce sont ordinairement de grands Divans ou estrades , qui regardent sur un parterre qui a ses petits canaux d'eau courante , de petits reservoirs & des jets d'eau. Les Omerahs pendant ces vingt-quatre heures de garde n'ont point soin de leur manger , le Roi le leur envoie tout prêt ; ils n'ont qu'à le recevoir , comme ils font avec beaucoup de ceremonie & de respect , faisant trois fois le Taslim ou salut de remerciement , élevant la main sur leur tête , & l'abaissant jusques en terre , le visage tourné vers l'appartement du Roi.

On trouve encore plusieurs Divans & tentes dressées en divers endroits , qui sont les Bureaux ou Comptoirs de differens Officiers.

De plus on trouve plusieurs grandes sales qui sont les Kar-kanays , c'est à dire les lieux où travaillent les Artisans. Dans l'une de ces sales vous verrez les Brodeurs occupez à leur travail avec leur Chef qui veille sur eux. Dans une autre

VOUS.

vous verrez les Orfèvres ; dans celle-là les Peintres ; dans celle-ci les appliqueurs de Laque ; dans cette autre les Menuisiers , les Tourneurs , les Tailleurs les Cordonniers , & dans cette autre les Ouvriers en soye & en brocar , & en toutes ces sortes de toiles fines dont on fait les turbans , les ceintures à fleurs d'or , & ces caleçons de Dames qui sont si fins & si délicats , qu'en certaines occurrences ils ne leur durent qu'une nuit , quoi qu'ils valent souvent les dix & les douze écus & quelquefois davantage , quand ils sont de la façon que j'en ai vu , enrichis de ces fines broderies à l'aiguille.

Tous ces Artisans viennent le matin à ces Kar-kanays , y travaillent le long du jour , & s'en retournent le soir à leur maison , chacun coulant sa vie doucement sans aspirer plus haut que sa condition ; car le Brodeur fait son fils Brodeur ; l'Orfèvre le fait Orfèvre ; comme le Medecin en ville le fait Medecin , & personne ne s'allie qu'avec des gens de son métier : cela s'observant religieusement , non seulement entre les Gentils qui y sont obligez par leur Loi , mais presque toujours entre les Mahometans mêmes ; d'où vient qu'on voit

souvent de très-belles filles qui demeurent sans être mariées , passant leur temps comme elles peuvent , quoi qu'elles pussent trouver de bons partis , si les parens vouloient ou pouvoient même les marier dans une autre famille qu'ils estiment moins noble que la leur.

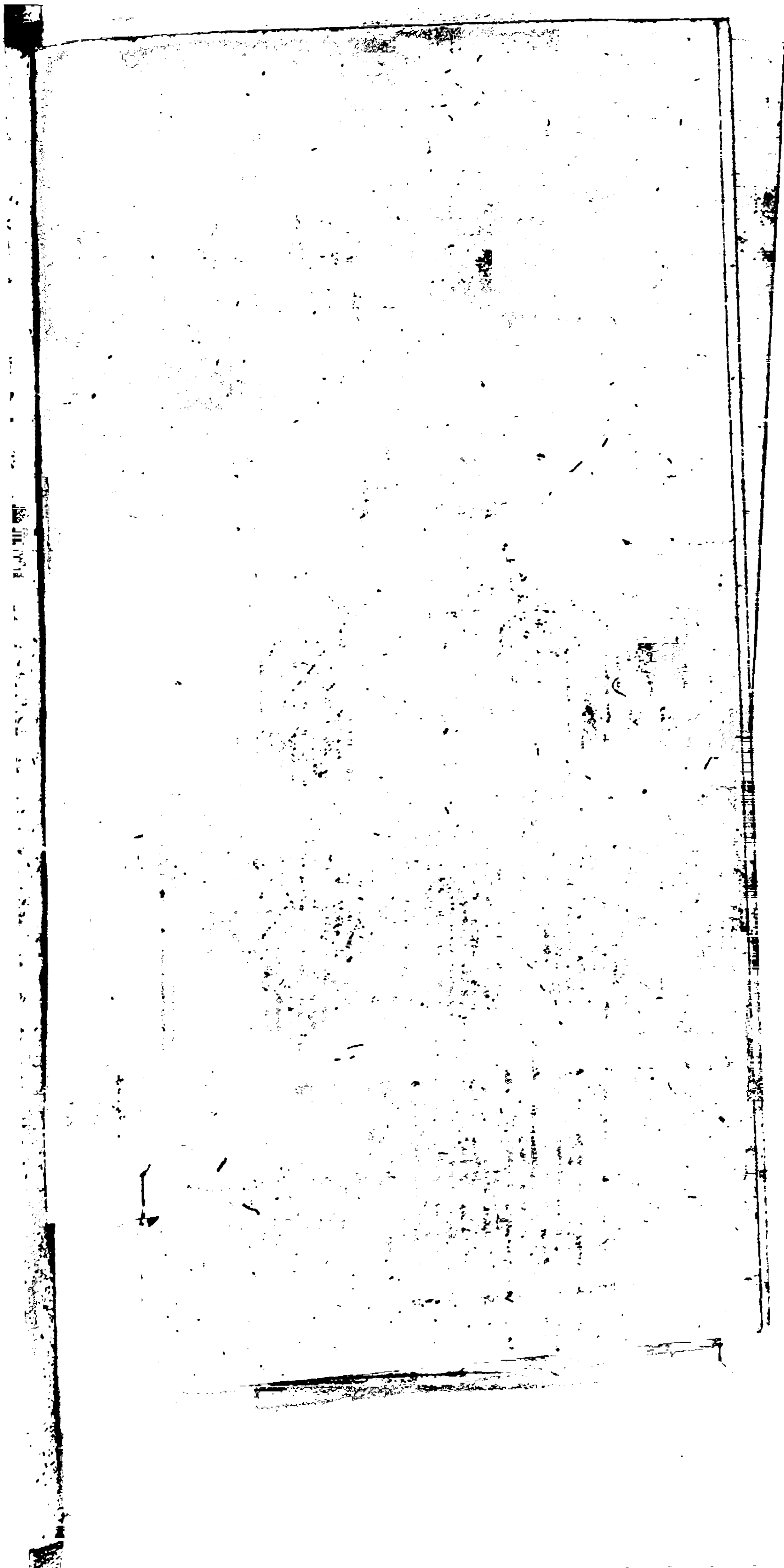
Après tous ces appartemens on vient enfin à l'Am-Kas , qui me semble quelque chose de Royal. C'est une grande Cour quarrée à arcades , comme pourroit être notre Place Royale , avec cette difference qu'il n'y a point de bâtimens au dessus , & que les arcades sont séparées les unes des autres par une muraille , en sorte neantmoins qu'il y a une petite porte pour passer de l'une à l'autre. Sur la grande porte , qui est au milieu d'un des côtez de ce quarré , il y a un grand Divan tout ouvert du côté de la Cour qu'on appelle Nagar-Kanay , parce que c'est le lieu où sont les Trompettes , ou plutôt les Hautbois & les Timbales qui jouent ensemble de concert à certaines heures du jour & de la nuit ; mais c'est un concert bien étrange aux oreilles d'un Européen nouveau venu qui n'y est pas encore accoutumé ; car il y a quelquefois dix ou douze de ces
Haut-

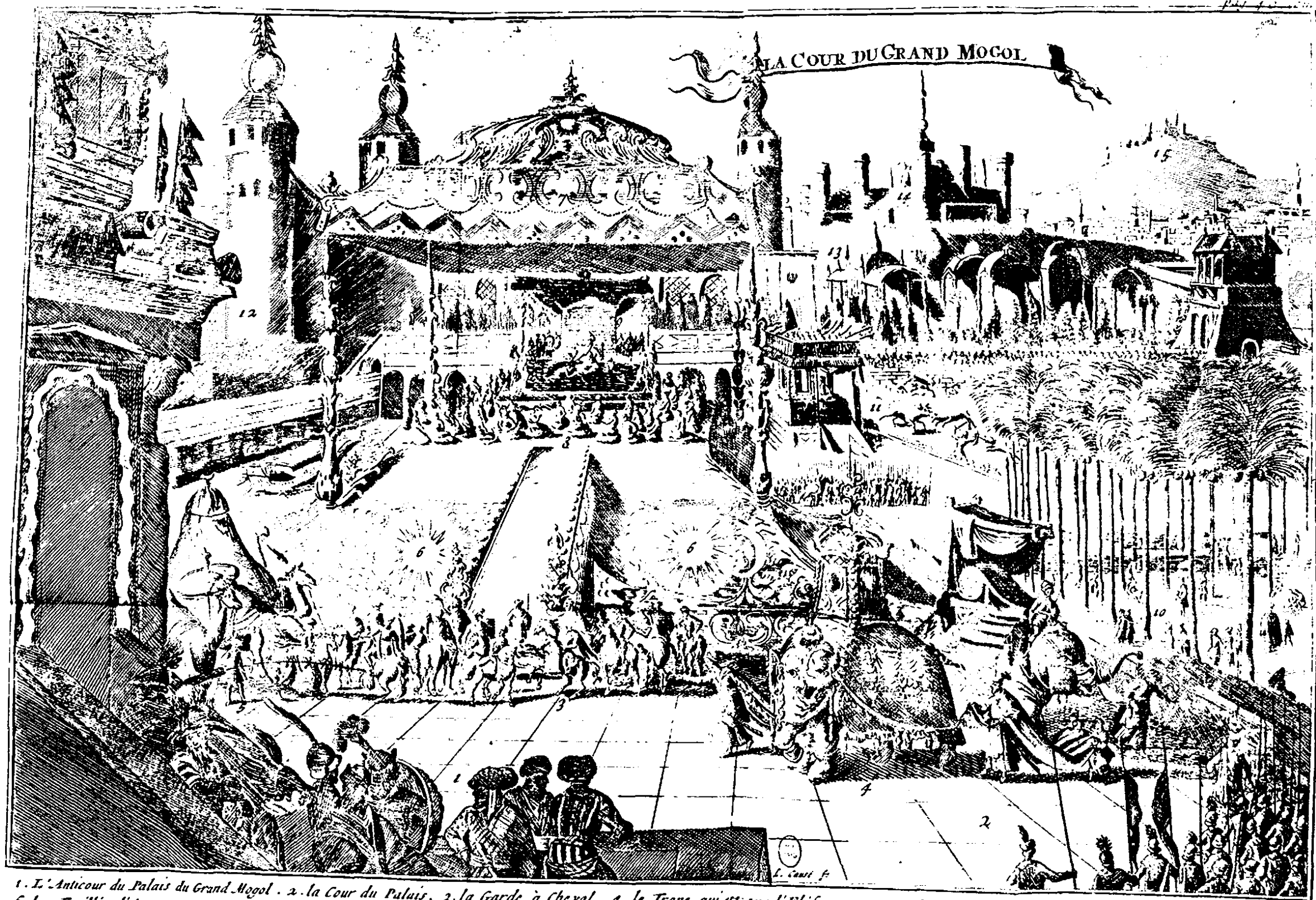
Hautbois, & autant de Timbales, qui donnent tout d'un coup, & il y a tel Hautbois, celui qu'on appelle Karna, qui est long d'une brassé & demie, & qui n'a pas moins d'un pied d'ouverture par le bas, comme il y a des Timbales de cuivre où de fer, qui n'ont pas moins d'une brassé de diamètre; jugez de là du tintamare que cela doit faire. En verité cette Musique dans le commencement me pénétoit & m'étourdissoit tellement qu'elle m'étoit insupportable, néanmoins, je ne fai ce que ne fait point l'accôûtumance, il y a déjà longtemps que je la trouve très-agreable, & la nuit principalement que je l'entens de loin dans mon lit de dessus ma terrasse, elle me semble avoir quelque chose de grave, de majestueux, & de fort mélodieux; & il y a bien quelque raison de cette mélodie; car comme elle a ses regles & ses mesures, & qu'il y a d'excellens Maîtres instruits de jeunesse qui la conduisent, & qui savent parfaitement moderer & fléchir ces sons forts de Hautbois & de Timbales, il ne se peut faire qu'ils n'en tirent quelque symphonie qui ne soit pas desagreable à l'oreille, pourvu, comme j'ai dit, qu'on l'en-

ten-

tende de loin. Aussi est-ce pour cela qu'on a placé le Nagar-Kanay dans un lieu élevé & bien éloigné des oreilles du Roi, comme vous allez voir.

A l'opposite de la grande porte de la Cour sur laquelle est ce Nagar-Kanay, au delà de toute la Cour, il y a une grande & magnifique sale à plusieurs rangs de piliers, haut élevée, bien aérée, ouverte des trois côtez qui regardent sur la Cour, & dont les piliers & le plafond sont peints & dorez. Dans le milieu de la muraille qui separe cette sale d'avec le Serrail, il y a une ouverture ou espece de grande fenêtre haute & large, & qui est assez élevée pour qu'on n'y puisse pas atteindre d'enbas avec la main; c'est là que paroît le Roi assis sur son Thrône, quelques-uns de ses fils à ses côtez, & quelques Eunuques debout, dont les uns lui chassent les mouches avec des queues de paon, les autres lui font du vent avec de grands éventails, & les autres se tiennent là tout prêts en grand respect & modestie pour les divers services. Delà il voit en bas autour de soi tous les Omerahs, les Rajas & les Ambassadeurs, qui sont aussi tous debout sur un Divan entouré d'un balustre d'argent, les yeux





1. L'Anticour du Palais du Grand Mogol. 2. la Cour du Palais. 3. la Garde à Cheval. 4. le Trône qui est sur l'Eléphant que monte le Grand Mogol. 5. le Trône qui est sur le Chameau. 6. les Treillis d'Argent. 7. Ouvrage d'Or. 8. les Vicerois. 9. le Trône. 10. le Parc pour se promener. 11. le Parc des Gladiateurs. 12. l'Appartement des Femmes. 13. la Ménagerie. 14. la Tour des Trésors. 15. l'ora.

yeux abaissiez & les mains croisées sur l'estomac; plus loin il voit les Mansebdars, ou moindres Omerahs, qui sont encore tous debout dans la même posture & dans le même respect que les Omerahs; & plus avant dans le reste de la sale & dans la cour, il voit cette grande foule de toute sorte de gens; car c'est là que le Roi, tous les jours sur le midi, donne audience generale à tout le monde, ce qui est cause qu'on a nommé cette grande sale Am-Kas, comme qui diroit lieu de l'Audience & de l'Assemblée commune à grands & à petits.

Pendant une heure & demie ou environ que dure cette Assemblée, le Roi se divertit à voir passer devant soi un certain nombre des plus beaux chevaux de ses écuries, pour savoir s'ils sont bien traitez & en bon état. Il fait le même d'un certain nombre d'Elefans qu'il fait aussi passer devant soi; leur sale & vilain corps est alors bien lavé & bien net, & peint en noir comme de l'encre, hormis qu'ils ont deux grosses rayes de peinture rouge, qui du haut de la tête leur descendent vers la trompe où elles se joignent. Ces Elefans ont aussi pour lors quelque belle couverture en
bro-

broderie avec deux clochettes d'argent qui leur pendent des deux côtez, attachées aux deux bouts d'une grosse chaîne d'argent qui leur passe par dessus le dos; de certaines queuës de vaches du grand Tibet blanches & fort cheres qui leur pendent aux oreilles comme de grandes moustaches; & deux petits Elefans bien parez se tiennent à leurs côtez comme s'ils étoient leurs esclaves & destinez pour les servir. Ces grands colosses, comme s'ils étoient glorieux de se voir ainsi magnifiquement ornez & accompagnés, marchent gravement, & lorsqu'ils sont arrivez devant le Roi, le Conducteur, qui est assis sur leurs épaules avec un crochet de fer à la main, les picque, les talonne, leur parle, & leur fait incliner un genou, lever la trompe en l'air, & faire une espece de hurlement, que le peuple prend pour un Taslim ou salut bien censé.

Après les Elefans on amene plusieurs Gazelles apprivoisées, qu'on fait battre les unes contre les autres, des Nilgaux ou Bœufs gris, qui, à mon avis, sont une espece d'Elans; des Rinoceros, de ces grandes Buffles de Bengale avec leurs prodigieuses cornes à combattre
le

le Lion ou le Tigre , des Leopars ou Panteres apprivoisées dont on se sert à la chasse des Gazelles ; de ces beaux Chiens de chasse d'Usbek de toutes sortes , chacun avec sa petite couverture rouge ; quantité d'Oiseaux de proie de toutes espèces , dont les uns sont pour les Perdrix , les autres pour les Gruës , & les autres pour se jeter sur les Lièvres , & , à ce qu'on dit , sur les Gazelles mêmes , leur battant la tête , & les aveuglant de leurs aîles & de leurs griffes.

Souvent encore , un ou deux Omerahs font alors passer en revue leur Cavalerie devant le Roi ; les Omerahs affectans que leurs Cavaliers paroissent en bon état , vêtus , à l'avantage , de vêtemens extraordinaires , & leurs chevaux bardez de fer , & enharnachez de je ne sai combien de façons différentes & bizarres.

Le Roi prend même quelquefois plaisir à faire essayer des côutelas sur des moutons morts qu'on apporte sans entrailles & fort proprement emballés ; les jeunes Omerahs , Mansebdars , & Gourze-Berdars , ou Porteurs de massues , s'efforçans de faire paroître leur force & leur adresse en coupant les quatre pieds joints

joint ensemble, & le corps du mouton tout d'un coup.

Au reste, tous ces divertissemens ne font que comme un assaisonnement, ou intermède des affaires serieuses; car, comme j'ai dit, le Roi ne laisse pas de faire la revue de sa Cavalerie, & d'y regarder lui-même de bien près. Nous avons vu que la guerre étant finie, il n'y a pas un Cavalier, ni aucun autre homme de guerre, qu'il n'ait vu, & qu'il n'ait examiné, ou pour lui augmenter sa paye, ou pour la diminuer, ou pour le casser tout à fait. De plus on voit tous les jours qu'il se fait apporter les Requêtes qu'on lui montre de loin dans la foule du peuple, qu'il se les fait lire, fait approcher les parties, les examine, & souvent leur fait faire justice sur l'heure, quoi qu'il y ait l'Adalet-Kanay qui est la Chambre de Justice, où il assiste reglement une fois la semaine, accompagné de ses deux premiers Kadis ou Chefs de Justice, & quoi qu'une autre fois en la semaine il ait la patience d'entendre en particulier pendant deux heures dix personnes du bas peuple, qu'un bon & riche Vicillard lui presente; d'où l'on peut voir en passant que ces Rois, quelque

ques barbares que nous les croyons, ne laissent pas de se souvenir toujours qu'ils doivent la justice à leurs sujets.

Tout ce que je viens de vous dire qui se fait dans cette Assemblée de l'Am-Kas, me semble assez grand & assez Royal; mais ce qui m'y a toujours extrêmement choqué, c'est une certaine flatterie trop basse & trop fade qui s'y entend ordinairement; car le Roi ne sauroit dire un mot tant soit peu à propos, qu'il ne soit incontinent relevé, & que quelques-uns de ces premiers Omerahs élevant les mains en haut comme pour recevoir quelque benediction du Ciel, ne crient aussi-tôt Karamat, Karamat, merveilles, merveilles, il a dit merveille; aussi n'y a-t'il point de Mogol qui ne sache & ne fasse gloire de vous dire ce Proverbe en vers Persans,

*Aguer chah ronzra Gouyed cheb est in
Bubayed Gouft inck mah ou peruin.*

Si le Roi dit en plein midi qu'il est nuit, il faut dire que voilà la Lune & les Etoiles. Ce vice passe même jusqu'au peuple; cent fois j'ai vu des Mogols qui pour avoir avoir affaire de moi en quel-

quelque chose, ne se feignoient point de me venir dire de but en blanc pour préambule, que j'étois l'Aristotalis, le Bocrate, & l'Aboüysina Ulzaman; que j'étois l'Aristote, l'Hipocrate & l'Avicenne du temps. Je tâchois dans le commencement de m'en défendre par ce compliment ordinaire, & que je n'étois point tel qu'ils disoient, & que j'étois bien éloigné du merite de ces grands hommes; mais j'ai vu que c'étoit encore pis, & que c'étoit toujours à recommencer; si bien que je crois qu'il faudra enfin que mes oreilles s'accoutument à leur flatterie comme elles ont fait à leur Musique. Je ne saurois ici m'empêcher de vous faire part de ce petit trait de flaterie, parce que cela vous fera voir davantage jusques où on la pousse. Un Pendet Brahmen ou Docteur Gentil, que j'avois fait mettre au service de mon Agah, se voulut mêler en entrant de faire son Panegyrique, & après l'avoir comparé aux plus grands Conquerans qui furent jamais, & lui avoir dit cent grossieres & impertinentes flateries, concludoit enfin serieusement par celle-ci : lors que vous mettez le pied dans l'étrier, Seigneur, & que
vous

vous marchez à cheval avec votre Cavalerie, la Terre tremble sous vos pas, les huit Elefans qui la suportent sur leurs têtes ne pouvans soutenir ce grand effort. Je ne pus me tenir de rire là dessus, & je tâchai de dire serieusement à mon Agah, qui ne pouvoit aussi s'en tenir, qu'il seroit donc fort à propos qu'il ne montât à cheval que fort rarement pour empêcher les tremblemens de terre qui causent souvent de si grands malheurs. Aussi est-ce pour cela même, me répondit-il sans hesiter, que je me fais ordinairement porter en Paleky.

De la grande sale de l'Am-Kas on entre dans un endroit plus retiré qu'on appelle le Gosel-Kanay, comme qui diroit le lieu où on se lave; on n'y laisse entrer que peu de monde; aussi la Cour n'est pas pas si grande que celle de l'Am-Kas; neantmoins la sale est très-belle, spacieuse, peinte & dorée, & relevée du pavé de quatre à cinq pieds de haut comme une grande estrade. C'est là que le Roi assis dans une chaire, ses Omerahs en pied autour de lui, donne audience plus particuliere à ses Officiers, reçoit leurs comptes, & traite des affaires les plus importantes de l'Etat.

Tous

Tous les Omcrachs sont obligez de se trouver, sans manquer, tous les soirs à cette Assemblée comme le matin à l'Am-Kas; autrement on leur retranche quelque chose de leur paye; il n'y a que mon Agah Danechmend-Kan, qui pour être homme de lettres, & pour être perpétuellement occupé dans l'étude ou dans les affaires étrangères, puisse s'en dispenser, à la reserve neantmoins du Mecredi qui est son jour de garde. Ce sont des coutumes indispensables; & il est bien juste qu'elles le soient au regard des Omcrachs, puis qu'elles le sont presque au regard du Roi; car jamais le Roi ne manque de se trouver à ces deux Assemblées, si ce n'est qu'il survienne quelque affaire d'importance ou qu'il soit extrêmement malade; encore avons-nous vu qu'Aureng-Zebe dans sa dernière maladie, quoi qu'elle fût très-dangereuse, ne laissoit pas de s'y faire porter, du moins une fois le jour; il est vrai qu'étant malade à l'extrémité, comme il étoit, on eût incontinent vu tout le Royaume en desordre & en trouble, & dans la ville les boutiques fermées.

Ce-

Pendant que le Roi dans cette salle du Gosle-Kanay s'occupe aux affaires, ainsi que je viens de dire, on ne laisse pas de faire passer devant lui la plupart des choses qu'on y fait passer à l'Am-Kas; il n'y a que cela de difference, que comme c'est sur le soir que tient cette Assemblée, & que la Cour est petite, on ne fait point la revûe de la Cavalerie des Omerahs, comme le matin à l'Am-Kas; mais il y a aussi cela de particulier, que tous les Manseb-dars qui sont de garde saluent le Roi & passent devant lui avec assez de ceremonie: Devant eux marche pompeusement ce qu'on appelle le Kours; ce sont plusieurs figures d'argent, portées sur le bout de certains gros bâtons d'argent fort beaux & fort bien travaillez; dont il y en a deux qui representent deux grands poissons, deux autres qui representent un animal fantastique d'horrible figure qu'ils appellent Eic-deha; d'autres qui representent deux lions, d'autres deux mains, d'autres des balances, & ainsi de je ne fais combien d'autres figures dont ils font leurs mysteres; parmi ce Kours & les Manseb-dars sont mêlez plusieurs Gourze-ber-dars ou Porte-massuës, qui sont ces gens

choisis de grande taille & de bonne mine dont j'ai parlé ailleurs, & qui sont destinez pour empêcher les desordres aux Assemblées, & pour courir en diligence de tous côtez porter les ordres & executer les commandemens du Roi.

Je souhaiterois à present de vous pouvoir faire promener dans le Serrail, comme j'ai fait dans le reste de la Forteresse ; mais qui est le Voyageur qui en peut parler pour avoir vu ? J'y suis entré quelquefois lors que le Roi n'étoit pas à Dehli, & ce me semble assez avant, à l'occasion d'une grande Dame qui étoit si malade qu'on ne la pouvoit pas apporter vers la porte selon la coûtume ; mais j'avois toujours un Chale de Kachemire sur ma tête, qui me pendoit comme une grande écharpe jusques aux pieds, & un Eunuque me conduisoit par la main comme un aveugle ; de sorte que je ne saurois vous décrire en détail ce que c'en est, seulement vous puis-je dire en general, selon ce que j'en ai appris de quelques Eunuques, qu'il y a là-dedans de très-beaux appartemens, separez les uns des autres, plus ou moins grands & magnifiques selon la qualité & les pensions des femmes ; qu'il n'y a presque chambre
qui

qui n'ait à la porte son petit réservoir d'eau courante; que ce n'est que parterres, que belles allées, qu'ombrages, que ruisseaux, que jets d'eau, que grottes, que grandes caves pour se garantir de la chaleur pendant le jour, & que grands divans & terrasses bien élevées & bien aérées pour dormir la nuit au frais; qu'enfin on ne fait là dedans ce que c'est de chaleur. Ils vantent sur toutes choses une petite tour qui regarde sur la rivière, parce qu'elle est, disent-ils, couverte de plaques d'or comme ces deux qui sont à Agra, & le dedans tout or & azur, belles & riches peintures & miroirs.

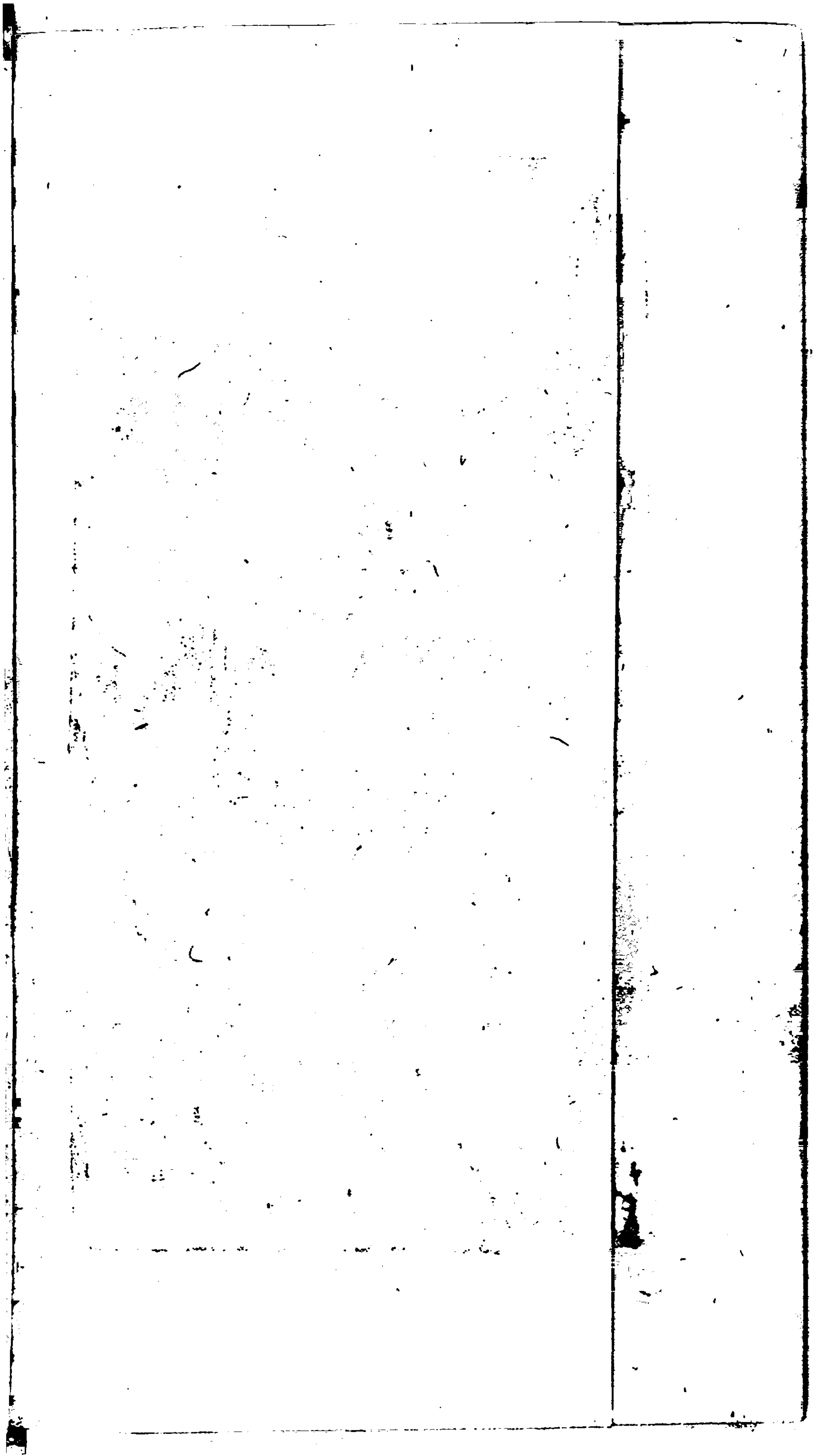
C'est à peu près ce que je vous puis dire de la Forteresse; neantmoins avant que d'en sortir, retournons, je vous prie, encore une fois à l'Am-Kas. Je m'en vai tâcher de vous le représenter de la façon que je l'ai vu à certaines Fêtes de l'année, & principalement à celle qui se fit après la guerre pour une réjouissance extraordinaire; car c'est une des plus remarquables choses que j'aye vues.

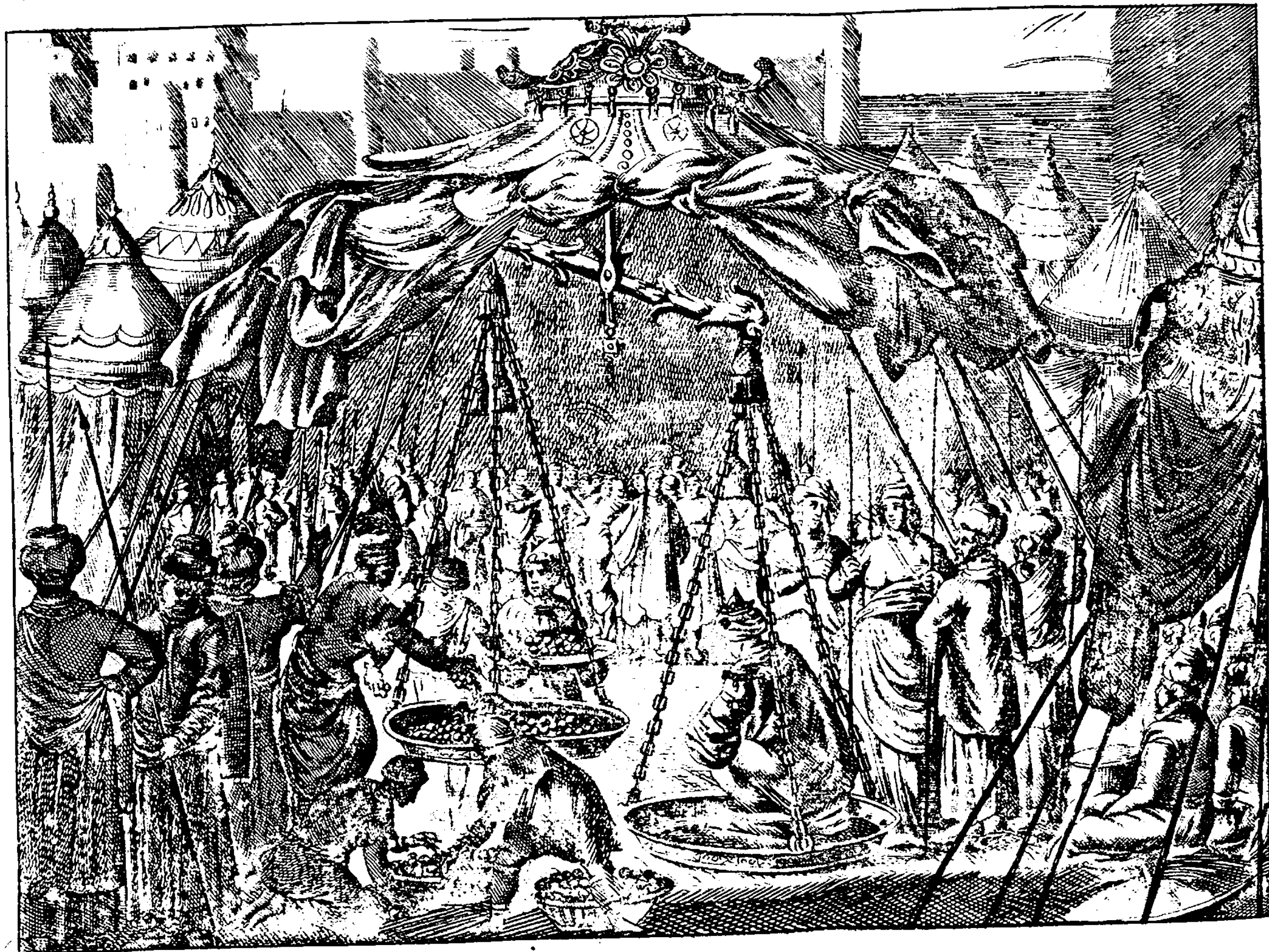
Le Roi paroissoit assis sur son Trône dans le fond de la grande salle de

l'Am-Kas magnifiquement vêtu. Sa veste étoit d'un satin blanc à petites fleurs, & relevée d'une fine broderie d'or & de soye ; son turban étoit de toile d'or, & il y avoit une aigrette dont le pied étoit couvert de diamans d'une grandeur & d'un prix extraordinaire, avec une grande topase Orientale, qu'on peut dire être sans pareille, qui brilloit comme un petit soleil ; un collier de grosses perles lui pendoit au col jusques sur l'estomac, de la façon que quelques Gentils portent ici leur gros Chapelet. Son Trône étoit soutenu par six gros pieds qu'on dit être d'or massif, & tout semé de rubis, d'émeraudes & de diamans ; je ne saurois vous dire au vrai ni la quantité, ni le prix de cet amas de pierreries, parce qu'on n'en peut pas aprocher d'assez près pour les compter, & pour juger de leur eau & netteté ; seulement vous puis-je dire que les gros diamans entr'autres y sont à confusion, & que tout le Trône est prisé quatre Kouroures de Roupies, si j'ai bonne memoire. J'ai déjà dit ailleurs, qu'une Roupie vaut environ trente sols, qu'une Lecque sont cent mille Roupies, & qu'un Kourour sont cent Lecques, ainsi

ainsi le Trône seroit estimé quarantémillions de Roupies, qui valent soixante millions de livres ou environ. Chah-Jehan, pere d'Aureng-Zebe, est celui qui le fit faire pour faire paroître tant de pierreries, qui par succession de temps s'étoient amassées dans le Trésor, des dépouilles de ces anciens Patans & Rajas, & des présens que les Omerahs sont obligez de faire tous les-ans à certaines Fêtes. L'artifice de ce Trône ne répond pas à la matiere; ce que j'y trouve de mieux pensé sont deux Paons couverts de pierreries & de perles, qui sont de l'artifice d'un François nommé..... qui étoit un merveilleux Ouvrier, & qui après avoir trompé plusieurs Princes d'Europe par ces Doublets qu'il favoit faire à merveille, se réfugia dans cette Cour, où il fit fortune. Au bas de ce Trône paroissoient tous les Omerahs magnifiquement vêtus, sur une étrade couverte d'un grand dais de brocar avec de grandes franges d'or, & enfermée d'un balustre d'argent. Les piliers de la sale étoient tapissez de brocar à fond d'or, & ce n'étoit par le haut de la sale que grands dais de satin à fleurs, attachés avec des cordes de soye

rouge; où pendoient de grosses houpes de soye mêlées de filets d'or; & par le bas ce n'étoit que grands tapis de soye très-riches d'une longueur & d'une largeur prodigieuse. Dans la cour étoit tendue une certaine tente qu'on nomme l'Aspek, aussi longue & aussi large que la sale & davantage; elle y étoit jointe par le haut, & venoit presque jusques au milieu de la cour, & cependant elle étoit toute enfermée d'un grand balustre couvert de plaques d'argent. Elle étoit soutenue par trois piliers, qui étoient de la grosseur & de la hauteur d'un mast de barque & de quelques autres plus petits, & tous étoient couverts de plaques d'argent. Elle étoit rouge par le dehors, & doublée par le dedans de ces beaux chittes ou toiles peintes au pinceau, de Massipatan, travaillez & ordonnez tout exprès avec des couleurs si vives, & des fleurs si naturelles tirées de cent sortes de façons & de figures, qu'on eût dit de quelque parterre suspendu. C'est ainsi qu'étoit parée la grande sale de l'Am-Kas. Pour ce qui est de ces galeries à arcades dont j'ai parlé, qui sont tout autour de la cour; chaque Omerah avoit eu ordre d'en parer une





à ses dépens ; & comme c'étoit à l'envi à qui rendroit la sienne plus magnifique, ce n'étoit que brocar haut & bas, & que riches tapis de pied. Le troisième jour de cette Fête le Roi se fit peser avec beaucoup de ceremonie, & après lui plusieurs Omerahs, avec de grandes balances & des poids qu'on dit être d'or massif. Il me souvient que tous les Omerahs temoignerent une grande allegresse de ce que le Roi pesoit deux livres davantage que l'année précédente. Il se fait tous les ans de ces fortes de Fêtes, mais jamais aucune ne parut avec tant d'éclat & tant de dépense. On dit que ce qui porta Aureng-Zebe à faire cette magnifique Fête, ne fut que pour remettre sur pied les Marchands de brocars qui en avoient de pleins magazins, qui se gâtoient depuis quatre ou cinq ans de guerre qu'ils ne les avoient pu vendre. La depense des Omerahs fut grande ; mais les simples Cavaliers en payerent enfin leur part, parce que les Omerahs après la Fête leur faisoient prendre de ces brocars pour faire des vestes.

Une ancienne coutume accompagne ces Fêtes qui ne plaît guere aux

Omerahs. C'est qu'ils sont alors honnêtement obligez de faire quelques beaux presens au Roi à proportion de leur paye. Il y en a qui pour faire les magnifiques, ou de crainte qu'on ne les recherche pour les voleries qu'ils ont faites dans leurs Offices & dans leurs Gouvernemens, ou pour captiver la bienveillance du Roi dans l'esperance qu'il leur augmente leurs pensions, lui en font d'extraordinairement grands. Les uns, ce qui est assez ordinaire, presentent quelques beaux vases d'or couverts de pierreries; les autres presentent quelques belles perles, diamans, émeraudes ou rubis; les autres, ce qui est aussi fort ordinaire, lui presentent sans autre ceremonie un nombre de ces pieces d'or qui valent environ une pistole & demie. Il me souvient qu'Aureng-Zebe étant allé visiter pendant cette grande Fête son Vizir Jafer-kan, non comme Vizir, mais comme parent, & sous pretexte de vouloir voir un bâtiment qu'il avoit fait faire de nouveau, Jafer-kan lui presenta en ces pieces d'or la valeur de cent mille écus, quelques belles perles, & un rubis qui fut estimé quarante mille écus, & que Chah-Jehan qui se
con-

connoissoit merveilleusement en pierres, découvrit n'en valoir pas cinq cens : ce qui embarrassâ fort les premiers Joailliers qui y avoient été trompez.

Une autre chose accompagne quelquefois ces Fêtes, qui est assez bizarre ; c'est une espee de foire qui se tient alors dans le Mehale ou Serrail du Roi ; les femmes des Omerahs & des grands Mansé-dars ou petits Omerahs, (j'entens celles qui sont les plus belles & les plus galantes) sont les Marchandes qui tiennent la foire & qui vendent ; le Roi est le Marchand qui achette, comme toutes ces Begums ou Princesses & autres grandes Dames du Serrail ; les marchandises sont quelques beaux brocars, ou riches broderies de nouvelle façon, quelques riches turbans bien travaillez sur des toiles d'or, ou quelques pieces de ces fines toiles que portent les grandes Dames, & de ces autres sortes de marchandises de haut prix. Si elles ont quelque belle fille, elles n'oublient pas de la mener avec elles pour la faire voir au Roi, & la faire connoître à ces Begums. Le bon de cette foire est que le Roi vient là marchander avec ces Marchandes comme quelque petit Marchand deau .ol à sol, contesant que c'est semo-

quer, que c'est trop cher, qu'il n'en donnera que tant, que la marchandise d'une telle est bien autre chose, & ainsi de ces autres raisons de petit Marchand. Les Dames aussi se défendent de même, & sans considérer que c'est le Roi (car c'est là le meilleur,) elles contestent & re-contestent jusqu'à ce qu'elles en viennent à quelques grossières paroles; que c'est cela être un Marchand de neige; que c'est n'entendre rien dans la marchandise, qu'il peut bien aller autre-part, que cette marchandise-là n'est pas pour lui, & ainsi de ces autres raisons de Dame Jeanne. Les Begums en font de même, & bien encore pis; car elles s'injurient quelquesfois de la bonne façon; de sorte que c'est une criailerie, un tintamarre, & une boufonnerie sans pareille. Cependant quand on se peut accorder du prix, qui achette deçà, qui achete delà; le Roi paye, les Begums payent, tout à bel argent comptant; & même il arrive assez souvent que le Roi & les Begums, au lieu de Roupies d'argent, laissent aller en faveur de la belle Marchande ou de sa fille quelques Roupies d'or comme par mégarde, & sans faire semblant de rien. Les Marchandes
aussi

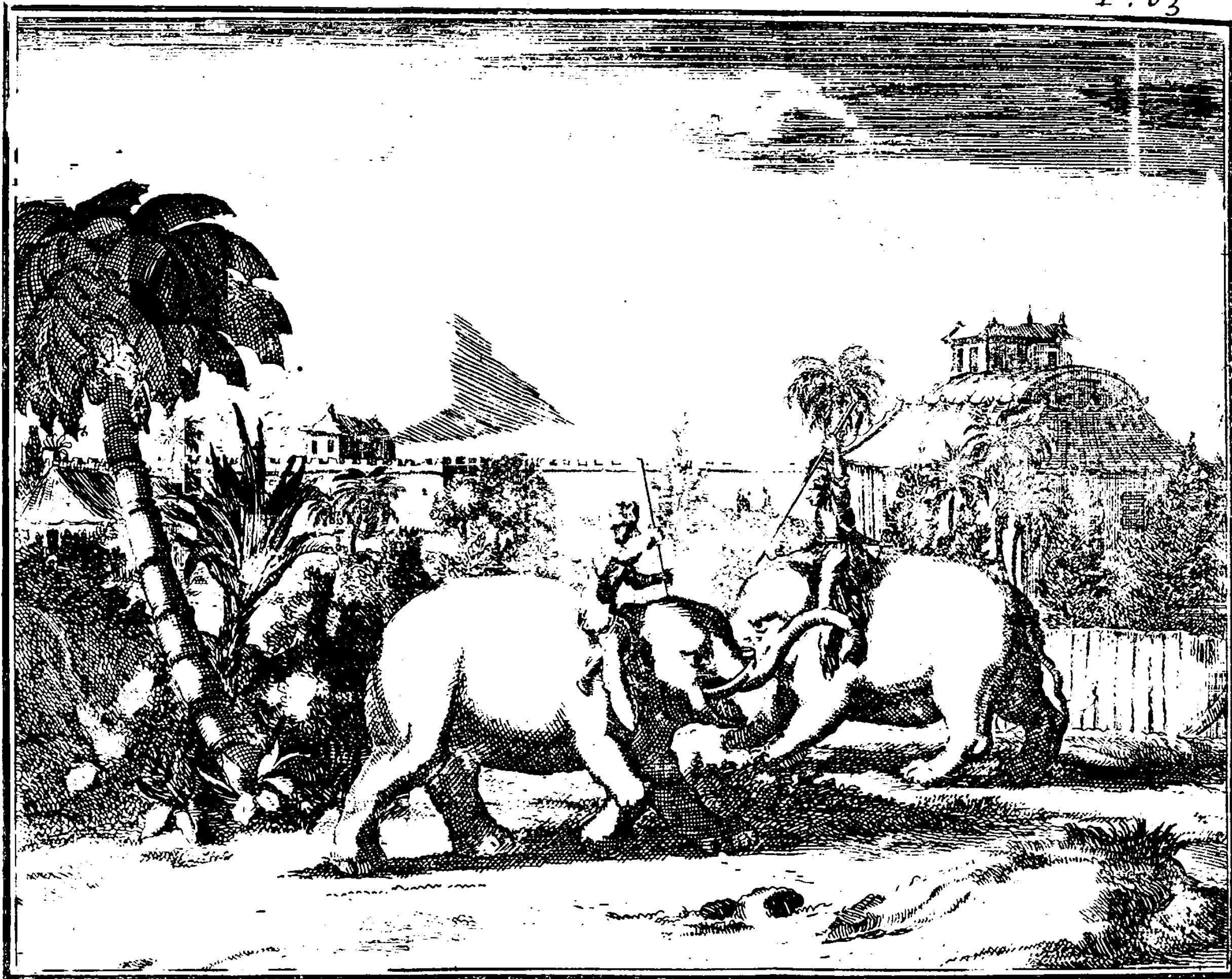
aussi l'acceptent de même , & tout cela toujours avec quelques mots de gaullerie & de galanterie. Chah Jehan , qui ne haïssoit pas le fexe , vouloit toujours multiplier cette foire à toutes les Fêtes , quoi qu'il fût bien que cela ne plaisoit pas trop à quelques Omerahs. Mais une chose qui me semble passer un peu trop les bornes , c'est que les femmes publiques , non pas certes ces publiques de Bazar , mais ces retirées & importantes qui vont aux grands mariages chez les grands Omerahs & Mansébdars pour chanter & danser ; celles-là qu'on appelle Kenchen , comme qui diroit les dorées , les fleuries ; c'est , dis-je , que ces sortes de femmes , du temps de Chah-Jehan , entroient aussi pour lors dans le Serrail , & y passoient même toute la nuit à chanter & à danser. Veritablement , comme j'ai dit , elles ne sont pas de ces abandonnées , & sont la plupart belles & bien vêtues , & savent toutes très-bien chanter & danser à la façon du Pays , faisant sur tout des tours & des souplesses de corps en cadence qui sont surprenantes ; mais enfin au bout du compte , ce sont toujours femmes publiques. Chah-Jehan ne se contentoit pas même de

les faire venir dans le Serrail à ces Fêtes, mais lors qu'elles le venoient saluer, selon cette ancienne coutume qui les oblige de venir tous les Mecredis saluer le Roi à l'Am-Kas, il les faisoit souvent entrer, & passoit ainsi la nuit à les voir boufonner. Aureng-Zebe est plus serieux, il ne les laisse pas entrer dans le Serrail, il permet seulement, pour n'abolir pas la coutume, qu'elles viennent à l'ordinaire tous les Mecredis lui faire de loin le Salam à l'Am-Kas, & qu'aussi-tôt elles s'en retournent.

Mais puisque nous voilà sur ces Fêtes & foires, & sur ces Kenchens ou Kenchenys, quel mal y aura-t'il quand je vous ferai un conte à rire d'un de nos François que je trouve assez bizarre, puisque Plutarque veut que les petites choses ne soient pas toujours à négliger, & qu'elles fassent souvent mieux connoître le genie des hommes que les plus grandes. Ce François, qui s'appelloit Bernard, passa à cette Cour sur les dernières années du Roi Jehan-Guire: il falloit que ce fût quelque bon Medecin, & qu'il fût même excellent dans la Chirurgie, selon les histoires qu'on en fait; il fut bien venu auprès de Jehan-Guire,
&

& devint très-familier avec lui , jusques-là qu'ils beuvoient & faisoient débauche ensemble ; aussi ce Jehan-Guire , ou Preneur de Monde , n'a jamais songé qu'à bien prendre la tasse & à se rejouir , laissant le maniment de son Etat entre les mains de sa femme , cette fameuse Nour-Mehalé ou Nour-Jehan-Begum , qu'il disoit avoir assez d'esprit pour gouverner l'Empire sans qu'il s'en donnât la peine. Outre que notre Bernard avoit du Roi dix écus de paye par jour , il en gaignoit encore davantage à traiter ces grandes Dames du Serrail , & les grands Omerahs , qui se servoient tous de lui , & lui faisoient des presens à l'envi , tant parce qu'il réussissoit dans ses cures , que parce qu'on voyoit que le Roi l'affectionnoit extraordinairement. Mais c'étoit un homme qui ne savoit rien garder ; ce qu'il recevoit d'une main , il le donnoit en même temps de l'autre ; de sorte qu'il étoit fort connu & aimé de tout le monde , & surtout de ces Kenchenys , avec lesquelles il faisoit grande dépense , en ayant toujours des bandes qui passoient les nuits dans sa maison à chanter & à danser. Cependant il arriva qu'il devint amoureux d'u-

ne de ces femmes, qui étoit jeune & belle, & qui dançoit très-bien : mais la mere, qui apprehendoit que sa fille, en s'abandonnant, ne perdît de sa force & de la vigueur ordinaire, comme il arrive, ne la perdoit point de vuë ; si bien que Bernard ne put jamais trouver d'autre moyen d'en venir à bout que celui-ci. Un jour que le Roi lui faisoit un présent dans l'Am-kas en presence de tous les Omerahs pour une cure considerable qu'il avoit faite dans le Serrail, il remercia le Roi fort civilement, le suppliant de lui faire cette autre grace, que de lui donner la jeune Kencheny dont il étoit amoureux, qui étoit derriere en pied avec toute sa troupe pour faire le Salam ordinaire ; toute l'Assemblée se mit à sousrire de voir ce refus & cette demande si ridicule, lui étant Chrétien & la femme Mahometane & Kencheny. Mais Jehan-Guire, qui ne se mit jamais guere en peine du Mahometisme, & qui n'en pouvoit plus de rire, commanda en même temps qu'on lui donnât cette fille : Qu'on la lui charge, dit-il, sur les épaules & qu'il l'emporte ; aussitôt dit, aussitôt fait ; en presence de toute l'Assemblée on chargea la Kencheny
sur



sur le dos de Bernard , qui fortit ainsi chargé de sa p oye, & l'emmena à sa maison.

Il faut ici vous faire part d'un divertissement par où finissent ordinairement ces Fêtes, & qui nous est inconnu en Europe; c'est le combat des Elefans, que le Roi, les Dames de la Cour, & les Omerahs voyent de divers appartemens de la Forteresse, & qui se fait devant tout le peuple dans cette grande place sablonneuse qui regarde la riviere.

L'on fait une muraille de terre de trois ou quatre pieds de largeur, & de cinq ou six de hauteur; les deux Elefans qui doivent combattre s'en viennent de front, l'un d'un côté de cette muraille, & l'autre de l'autre, chacun ayant deux Conducteurs dessus, afin que si le premier, qui est sur les épaules, & qui a le grand crochet de fer à la main pour faire tourner l'Elefant à droite & à gauche, vient à tomber, le second, qui est sur le derriere, se jette aussi-tôt en sa place. Ces quatre Conducteurs animent chacun leur Elefant au combat, & à passer vigoureusement sur son ennemi, tantôt en leur parlant doucement, & tantôt en les querrel-

rellant comme des lâches & les talonnant très-rudement. Quand ils ont ainsi été long-temps poussés & animés, alors on voit ces deux grosses masses venir à la muraille, s'aborder lourdement, & se donner de si terribles coups de dents, de tête & de trompe, qu'on diroit qu'ils s'iroient crever l'un l'autre. Ce combat continuë quelque temps, cesse & recommence par plusieurs fois, jusqu'à ce que la muraille s'étant éboulée, le plus courageux des deux passe sur l'autre, lui fait tourner le dos, le poursuit à coups de dents & de trompe, & s'acharne tellement après, qu'il n'y a pas moyen de les separer, si ce n'est avec des Cherkys, qui font certains feux d'artifice qu'on jette entre-deux; car cet animal est très-peureux & craint surtout le feu; d'où vient que depuis qu'on se sert d'armes à feu dans les armées, les Elefans n'y fervent presque plus de rien. Veritablement il s'en trouve quelques-uns de ces braves qu'on amene de l'île de Ceilan, qui ne sont pas si peureux, mais encore n'est-ce qu'après les avoir, des années entières, accoutumés, en leur tirant tous les jours devant eux des mousquets, & leur jettant des petars de

de papier entre les jambes. Au reste le combat des Elefans ne seroit pas trop desagréable à voir, s'il n'étoit un peu trop cruel, à cause qu'il arrive souvent que quelques-uns de ces pauvres misérables Conducteurs sont foulez aux pieds & y périssent; car les Elefans dans le combat ont cette malice qu'ils tâchent surtout de fraper de leur trompe, & d'attirer en bas le Conducteur de leur adversaire; & c'est pour cela que le jour que ces pauvres Conducteurs savent qu'ils ont à faire combattre les Elefans, ils disent adieu & à leurs femmes & à leurs enfans, comme s'ils étoient condamnés à la mort. Ce qui les encourage & les console, c'est que quand ils échappent, & qu'ils s'acquittent bien de leur devoir, le Roi augmente leur paye, & leur fait donner sur l'heure un sac de Peyssas, ce qui vient à être environ cinquante francs; ou s'ils y demeurent, il fait laisser la paye pour la veuve, & l'Office au fils quand il y en a. Un autre malheur accompagne souvent ce combat; c'est que dans cette grande foule de monde qui s'y trouve ordinairement, il y en a toujours quelques-uns d'attrapez qui sont renversez par l'Elefant, ou foulez,

lez aux pieds des chevaux & des hommes, qui s'écartent & fuyent tous tout d'un coup, & tombent les uns sur les autres, lorsque les Elefans sont en furie, & que l'un poursuit l'autre; de sorte qu'on ne peut voir ce jeu-là de près qu'avec danger. Pour moi, la seconde fois que je le vis, je me repentis assez de m'être si fort aproché, & si je n'eusse eu un bon cheval & deux bons valets, je crois que je l'aurois payé cher aussi bien que beaucoup d'autres.

Il est temps que nous sortions de la Forteresse, & que nous rentrions dans la ville, pour vous y faire remarquer deux choses que j'avois oubliées. La première est la grande Mosquée, qu'on voit de loin au milieu de la ville, élevée sur un rocher qu'on a aplani pour la bâtir, & pour faire tout autour une belle place, à laquelle viennent aboutir quatre fort belles & longues ruës, qui répondent aux quatre côtez de la Mosquée, c'est à dire une à la maîtresse porte ou frontispice, une autre au derriere, & les deux autres aux deux portes qui sont au milieu de chaque côté. Il y a pour arriver aux portes vingt-cinq ou trente degrez de belles & grandes pierres, qui
re-

régnent tout autour, hormis par le derriere, qu'on a revêtu d'autres belles grandes pierres de taille pour couvrir les inégalitez du rocher qu'on avoit coupé, ce qui contribuë beaucoup pour faire paroître ce bâtiment. Les trois entrées sont magnifiques, ce n'est que marbre, & leurs grandes portes fermantes sont couvertes de plaques de cuivre très-bien travaillées. Au dessus de la principale porte, qui est beaucoup plus magnifique que les deux autres, il y a plusieurs petites tourelles de marbre blanc, qui lui donnent beaucoup de grace, & sur le derriere de la Mosquée s'élevent trois grands dômes de front, qui sont aussi de marbre blanc tant dehors que dedans; celui du milieu est bien plus gros & plus haut élevé que les deux autres. Tout le reste de la Mosquée, je veux dire depuis ces trois dômes jusqu'à la grande Porte, est sans couverture à cause de la chaleur du pays, & tout le pavé est de grands carreaux de marbre. Je veux bien que cet édifice ne soit pas dans ces règles & ordres d'Architecture que nous croyons devoir être suivis indispensablement, néanmoins je n'y remarque rien qui m'y choque

que

que la veuë, au contraire tout m'y paroît bien entendu, bien conduit, & bien proportionné; & je m'imagine même que si nous avions dans Paris une Eglise qui tirât sur cette sorte d'Architecture, on ne la trouveroit pas laide, quand ce ne seroit que pour être à notre égard d'un air extraordinaire & surprenant, & parce qu'hormis les trois grands dômes & toutes ces tourelles qui sont de marbre blanc, il paroît tout rouge comme si tout n'étoit que grandes tables de marbre rouge, quoi qu'en effet ce ne soit que pierre fort facile à tailler & à couper, & qui même s'exfolie avec le temps. Je dirai en passant que si ce qu'on dit des carrieres de cette pierre est véritable, ce doit être une chose assez remarquable; car on prétend, soit parce qu'elles se remplissent d'eau tous les ans, ou autrement, que peu à peu la pierre y renaît.

C'est à cette Mosquée que le Roi va tous les Vendredis, qui est le Dimanche des Mahométans, faire sa prière. Avant qu'il sorte de la Forteresse, les rues par où il doit passer ne manquent pas d'être bien arrosées à cause de la chaleur & de la poussière. Deux ou trois cens Mousquetaires se doivent tenir en haye à la

la porte de la Forteresse , & autant d'autres des deux côtez d'une grande rue qui aboutit à la Mosquée; leurs mousquets sont petits, bien travaillez, & ont une espee de grand fourreau d'écarlate avec une petite banderolle dessus. Cinq ou six Cavaliers bien montez doivent aussi être tout prêts à la porte, & courir bien loin devant le Roi, de peur de lui faire de la poussiere, afin de faire écarter le Peuple. Les choses étant ainsi disposées, on voit sortir le Roi de la Forteresse, monté sur un Elefant richement enharnaché sous un dais à piliers, peint & doré, ou bien dans un Trône éclatant d'or & d'azur sur un brancar couvert d'écarlate ou de brocar, que huit hommes choisis & bien vêtus portent sur leurs épaules. Le Roi est suivi d'un gros d'Omerahs, dont quelques-uns sont à cheval, & quelques-uns en Paleky: entre ces Omerahs il se trouve quantité de Mansebdars & de ces porteurs de masques d'argent dont j'ai parlé. Veritablement ce n'est pas là cette superbe & magnifique Procession, ou plutôt Mascarade du Grand Seigneur; car je ne fais quel autre nom plus propre je lui ferois donner; ce n'est pas non plus cette guer-

guerriere Ordonnance de nos Rois; c'est tout un autre air de grandeur que le nôtre, mais qui ne laisse néanmoins pas d'avoir quelque chose de Royal.

La seconde chose que j'avois oublié à vous faire remarquer dans la ville, c'est un bâtiment qu'on appelle le Karvanfara de la Princesse, parce que ç'a été Begum-Saheb, cette fille aînée de Chah-Jehan, dont j'ai tant parlé ailleurs, qui le fit bâtir à ses dépens, voulant contribuer de sa part à l'embellissement de la ville, comme faisoient à l'envi tous les Omerahs pour complaire à Chah Jehan. C'est un autre grand quarré à arcades comme notre Place Royale, & toujours avec cette difference qu'une arcade est separée de l'autre par une cloison, & que dans le fond de chaque arcade il y a une petite chambre, & de plus que par dessus les arcades il y a une galerie qui régne tout autour du bâtiment pour entrer dans autant de chambres hautes qu'il y en a par en bas. Ce Ser-rah est le rendez-vous des grands Marchands Persiens, Usbeks, & autres Etrangers, qui y trouvent ordinairement des chambres vuides assez commodes, où ils peuvent demeurer quelque temps en
très-

très-grande feureté , la porte fermant tous les soirs. S'il y en avoit une vingtaine comme cela dans divers endroits de Paris , les Etrangers qui arrivent de nouveau ne se trouveroient pas si embarrassés comme ils sont bien souvent pour trouver où se loger en lieu de feureté ; ils pourroient demeurer là quelques jours jusqu'à ce qu'ils eussent vu leurs connoissances , & cherché quelque bon logement ; outre que ce feroient des magasins de toutes sortes de marchandises , & le rendez-vous de toute sorte de Marchands étrangers.

Avant que de sortir de Dehli j'ajouterais un mot à raison de cette demande que vous ne manquerez pas de me faire , si dans Dehli il y a autant de Peuple & d'aussi beau monde que dans Paris. Certainement quand je considere ces trois ou quatre Paris qui sont l'un sur l'autre , tout cela pratiqué de chambres , & plein , la plûpart depuis le haut jusques en bas ; quand je considere de plus cet incroyable embarras d'hommes & de femmes , de gens de pied & de cheval , de charettes , de chaises & de carosses , & qu'il n'y a que peu de grandes places , de cours & de jar-

jardins dans Paris , cette ville-là me semble une pepiniere de monde , & j'ai de la peine à croire qu'il y en ait autant dans Dehli. Néanmoins quand je considere cette infinité de boutiques d'un côté de Dehli , & d'un autre la vaste étendue de la ville , & qu'il n'y a jamais moins de trente-cinq mille Cavaliers dedans , sans parler des maisons des Omerahs ; que de tous ces Cavaliers il y en a très-peu qui n'ayent femmes & enfans , & qui n'ayent grand nombre de serviteurs qui ont leur maison à part comme les Maîtres , & que toutes ces maisons des uns & des autres fourmillent de femmes & d'enfans ; que dans plusieurs endroits de Dehli , quoique les rues soient larges , & qu'il n'y ait que peu de charettes & point de caroscles , il ne laisse pas de s'y trouver , aux heures que la chaleur permet de sortir pour les affaires , de grands embarras ; quand , dis-je , d'un autre côté je considere tout cela , je ne fais presque que déterminer de la question , & je m'imaginer que s'il n'y a pas autant de monde dans Dehli que dans Paris , il ne s'en faut du moins pas beaucoup.

Pour ce qui est de la grande quantité

ré du beau monde ; il faut avouer qu'il y a cela de difference entre le Peuple de Paris & celui de Dehli , que de dix personnes qu'on rencontre dans les rues de Paris , il y en a toujours sept ou huit d'assez bien couverts qui paroissent quelque chose , & qu'on ne prend point pour de la canaille ni pour des gueux ; au lieu qu'à Dehli , pour deux ou trois personnes qui paroissent ainsi assez bien vêtues & bien couvertes , on en trouve toujours sept ou huit de gueux , de misérables , mal mis & mal vêtus ; cette Armée qui est là traînant avec soi toute cette racaille & cette gueusaille. Disons néanmoins toujours la vérité sans trop exagérer les choses , que dans Dehli , aussi bien que dans Paris , on rencontre très-grande quantité de gens bien faits , bien lestes , bien montez , bien vêtus , & bien accompagnés ; & certainement que de se trouver dans cette grande Place qui est devant la Forteresse aux heures que tous ces Omerahs , Rajas & Mansebdars vont à l'Assemblée & à leur Garde , cela a quelque chose de grand & d'éclatant ; quand on voit arriver là de tous côtez ces Mansebdars bien ajustez , bien dorez , bien montez , une couple de valets qui

vont devant pour faire faire place, & autant derriere ; quand on voit plusieurs de ces grands Omerahs & Rajas montez sur de superbes élefans, quelques-uns à cheval comme des Manseb-dars, & la plupart assis dans leurs riches Palekys portez sur les épaules de six hommes, le dos appuyé contre quelque gros couffin de brocar, mâchans leur Bet-lé pour avoir bonne haleine & leurs lèvres vermeilles, un serviteur à côté qui porte le pique-dans ou crachoir de Chine, ou d'argent, deux qui lui font du vent & lui chassent les mouches & la poussiere avec des queuës de Paon, trois ou quatre à pied qui marchent devant pour écarter le monde, & partie de leur Cavalerie, à savoir les Cavaliers les mieux faits & mieux montez qui suivent derriere ; quand on voit, dis-je, tout cela marcher de la façon que je le viens de dire avec cet embarras qui se fait par là, aussi bien que dans beaucoup d'endroits de Paris, on ne sauroit nier que ce ne soit quelque chose de grand, & qui ne paroisse beaucoup.

Pour ce qui est de la campagne d'alentour de Dchli, elle est considerable pour sa fertilité ; car elle porte des ris, des millets, de trois ou quatre autres
for-

sortes de legumes qui sont le manger ordinaire du menu peuple, des fromens, du sucre & de l'anil ou indigo, & tout cela en abondance. A deux lieuës de la ville du côté d'Agra, dans un lieu que les Mahometans ont nommé Koia Kotub-eddine, il y a un édifice très-ancien qui a été un Deïra ou Temple d'idoles, où il y a des Inscriptions qui doivent aussi être très-anciennes, parce que ce sont des caractères que personne ne connoit, & qui sont differens de ceux de toutes les langues des Indes.

D'un autre côté, à deux ou trois lieuës de la ville, on voit une maison de plaisance des Rois qui s'appelle Chah-Limar; c'est veritablement une belle & Royale maison; mais n'allez pas penser que ce soit quelque chose d'aprochant d'un Fontaine bleau, d'un Saint Germain, ou d'un Versailles; sans nous flatter, ce n'en est seulement pas l'ombre; ne pensez pas non plus que dans cette campagne de Dehli se trouve des Saints Clouds, des Chantillis, des Meudons, des Liancours, des Vaux, des Ruelles & tant d'autres de même, ou qu'on y voye même de ces autres moindres maisons de plaisance de simples Gentilshommes, des Bour-

geois & des Marchands ; je l'ai déjà dit ailleurs , cette maxime , que les sujets d'un Royaume n'ont aucune terre en propre , supprime tout cela. Enfin pour vous faire vite passer cinquante ou soixante lieues de chemin qu'il y a de Dehli à Agra ; il ne faut pas penser que sur cette route on rencontre de ces grosses & bonnes bourgades comme sur nos chemins , ôté Maturas où on voit encore un ancien & magnifique Temple d'Idole , & ôté quelques Karavans-Serrahs assez beaux qu'on trouve de couchée en couchée , je n'y vois rien de considerable , si ce n'est cette Royale allée d'arbres que fit planter Jehan-Guire , & qu'il fit continuer plus de cent cinquante lieues avec une petite pyramide ou tourette de kossé en kossé , c'est à dire de demi lieuë en demi lieuë , pour marquer les chemins ; & souvent des puits pour defalterer les passans & arroser les jeunes arbres.

Pour ce qui est d'Agra , vous en avez l'idée si vous avez bien pris celle de Dehli ; du moins au regard de sa situation qui est la même sur le Gemma , au regard de la Forteresse ou maison du Roi , & au regard de la plûpart des édifices ;
il

il est vrai qu'Agra a cet avantage sur Dehli, qu'étant une ville où les Rois ont déjà long-temps fait leur demeure, à savoir depuis Akber qui l'a fit bâtir, & qui la nomma de son nom Akber-abad, elle a plus d'étendue que Dehli, plus de ces belles maisons d'Omerahs & de Rajas, plus de beaux Karvans Serrahs, & plus de ces autres belles maisons de pierres & de briques de particuliers; outre qu'elle a deux fameux tombeaux dont je parlerai ci-après; mais elle a aussi ce désavantage qu'elle n'est pas fermée de murailles; que n'ayant pas été bâtie toute d'un dessein, elle n'a pas ces belles & larges rues de même structure comme Dehli, & que hormis quatre ou cinq de ces principales rues marchandes qui sont très-longues & assez bien bâties, tout le reste n'est la plupart que petites rues étroites sans symmetrie, que détours & que recoins; ce qui cause des embarras étranges quand la Cour y est. Je ne vois pas qu'il y ait d'autre différence d'Agra à Dehli que celle que je viens de dire, si ce n'est qu'Agra ressent plus le champêtre que Dehli, principalement quand on le regarde d'un lieu plus éminent, mais ce n'est point un

champêtre qui lui soit défavantageux, il est très-beau & très-divertissant; car comme il y a par tout entre ces maisons d'Omerahs, de Rajas & autres, quantité de grands arbres verts mêlez, chacun ayant été curieux d'en planter dans son jardin & dans sa cour pour avoir de l'ombre, & que ces hautes maisons de pierres de Banyanes, ou Marchands Gentils, paroissent deçà delà entre ces arbres comme quelques restes de vieux châteaux de forêts; il se fait par là dedans des veuës & des perspectives très-agréables, principalement dans un pays sec & chaud, où les yeux semblent ne demander que de la verdure & des ombrages.

Il n'est pas néanmoins nécessaire que vous sortiez hors de Paris pour trouver la plus belle & la plus magnifique veuë qui soit au monde; promenez-vous seulement sur votre Pont-neuf, considérant attentivement pendant le jour tout ce qui est à l'entour de vous avec cet incroyable & admirable embarras; pendant la nuit confiderez cette infinité de sombres lumières des fenêtres de ces hauts bâtimens qui vous environnent; ce même embarras du jour qui continue
jus.

jusques après minuit ; le bon Bourgeois , & , ce qui ne se voit en nulle part de l'Asie , la belle Bourgeoise qui se promene là sans craindre les filoux & l'incommodité des bouës , & puis toutes ces longues files d'Etoiles qui bravent le vent , la pluie & l'obscurité : promenez-vous , dis-je , là seulement en considérant toutes ces choses que je viens de dire , & soutenez hardiment sur ma parole , que vous êtes dans le point de la plus belle , de la plus superbe & de la plus magnifique vue artificielle qui soit au reste de la Terre , si ce n'est donc quelque part en la Chine ou bien au Japon où je n'ai pas été. Que fera-ce un jour lors que le Louvre , cet ouvrage qu'on ne croyoit jamais voir qu'en dessein & sur le papier , sera achevé ? J'ai ajouté exprès ce mot d'artificielle , parce qu'en parlant des plus belles perspectives qui soient , il faut toujours excepter celle de Constantinople , quand on est en bateau au milieu de ce grand canal vis-à-vis la pointe du Serrail ; car on se trouve là tout surpris comme au milieu de quelque grand & vaste amphitéâtre enchanté ; mais dans cette perspective - là l'ouvrage de la Nature est ce qu'il y a de plus

considerable, au lieu que celle de Paris est presque toute artificielle & l'ouvrage des mains des hommes ; ce qui la rend sans doute plus considerable, en ce qu'elle ressent ainsi davantage le siege d'un grand Roi, la capitale d'un grand Empire, & qu'elle est effectivement, sans nous flatter, & toutes ces beautez de Dehli, d'Agra & de Constantinople bien considerées & balancées, la plus belle, la plus riche, la premiere ville du Monde.

Dans Agra les Reverends Peres Jesuites ont une Eglise & une Maison qu'ils y appellent College ; ils y enseignent en particulier la Doctrine Chrétienne aux enfans de vingt-cinq ou trente familles de Chrétiens qui se sont je ne sais comment ramassés là & habituez à cause des charitez que les Peres leur font. Ce fut Ekbar qui du temps de la grande puissance des Portugais dans les Indes les appella, leur donnant une pension pour leur subsistance, & leur permettant qu'ils bâtissent des Eglises dans les villes capitales d'Agra & de Lahor : son fils Jehan-Guire les favorisa encore davantage, mais Chah-Jehan, fils de Jehan-Guire & pere d'Aureng-Zebe regnant aujourd'hui, leur
ôti

Capitales de l'Hindoustan. 81

ôta leur pension, fit ruiner l'Eglise de Lahor, fit démolir la plus grande partie de celle d'Agra, & fit entièrement jeter par terre la Tour de l'Eglise, où étoit la cloche qui s'entendoit de toute la Ville.

Les bons Peres Jesuites avoient de grandes espérances de l'avancement du Christianisme du temps de ce Roi Jehan-Guire, à cause du mépris qu'il faisoit de la Loi Mahometane, & de l'estime qu'il témoignoit faire de la nôtre; & parce qu'il permit que deux de ses neveux se fissent Chrétiens, & qu'un certain Mirza-Zulkarnain, qui avoit été élevé dans le Serrail, & circoncis, se fit aussi Chrétien, sous prétexte qu'il étoit de sang Chrétien, & fils de la femme d'un riche Armenien, laquelle Jehan-Guire s'étoit fait amener dans le Serrail.

Les mêmes Peres disent que ce Roi, pour commencer tout de bon à authentifier le Christianisme, fit dessein de faire habiller toute la Cour à la Française, & qu'après avoir tout préparé pour cela, & s'y être lui-même habillé en particulier, il fit venir un des principaux Omerahs, auquel il demanda ce qu'il lui sembloit de cet habillement;

D. 5

mais

mais que cet Omerah bien étonné lui ayant répondu tout froidement que c'étoit une chose bien dangereuse , il fut obligé de changer de dessein , & tourna l'affaire en raillerie.

Les Peres soutiennent encore, qu'étant sur le point de mourir il les demanda pour se faire Chrétien , mais qu'on ne les en avertit pas. Plusieurs soutiennent que cela n'est point, & qu'il mourut comme il avoit vécu, sans aucune Religion , & dans le dessein qu'il avoit, aussi bien qu'avoit eu son pere Ekbar, de s'ériger en Prophete , & de se faire Chef d'une Religion particuliere qu'il faisoit composer. Quoi qu'il en soit, voici une autre chose que j'ai apprise d'un Mahometan qui étoit fils d'un Officier de Jehan-Guire : que ce Roi étant un jour en débauche, fit venir un certain Pere Florentin qu'il avoit, nommé le Pere Atech pour être un petit homme tout de feu, & qu'après lui avoir commandé de dire tout ce qu'il pourroit contre la Loi de Mahomet, & en faveur de la Loi Chrétienne , en presence des plus savans, Mullahs, il fut sur le point de faire cette terrible épreuve des deux Loix. Il commanda qu'on fit une grande fosse

fossé & un bon feu dedans , prétendant que le Pere Atech avec l'Evangile sous le bras , & un Mullah de même avec l'Alcoran , se jetteroient ensemble dans le feu , & qu'il suivroit la Loi de celui qui ne brûleroit pas ; mais la triste mine des Mullahs tout étonnez , & la compassion qu'il eut du Pere qui acceptoit la partie , l'en détourna. Quoi qu'il en soit encore de ce point , il est très-certain que tant que Jehan-Guire vécut , ces Peres ont été honorez & respectez à cette Cour , & qu'ils concevoient de grandes esperances du progrès du Christianisme dans ces quartiers ; mais depuis ce temps-là ils n'ont pas eu grand sujet d'en esperer ; si ce n'est peut-être un peu à cause de cette familiarité que notre Pere Buzée avoit avec Dara . Mais puisque nous voilà tombez sur les Missions , pourquoi ne vous en dirai-je pas ces trois mots en general , en attendant que je vous en donne une grande lettre toute entiere ?

Je ne saurois certainement que je n'approuve extrêmement les Missions & les bons Missionnaires , & sur tout nos Capucins & Jesuites , & quelques autres de nos environs , entant qu'ils instruisent doucement sans ce zele & emportement

indiscret , & entretiennent charitable-
ment les Chrétiens du pays dans le
Christianisme , soit Catholiques , soit
Grecs ou Arméniens , Nestoriens , Jaco-
bites ou autres ; & entant qu'ils sont le
refuge & la consolation des pauvres É-
trangers & Voyageurs , & que par leur
science , vie retenuë & exemplaire , ils
confondent l'ignorance & la vie libertine
des Infidèles ; ce que ne font pas tou-
jours quelques autres qui seroient bien
mieux dans leurs Couvens bien resser-
rez , au lieu de nous venir faire dans ces
pays une momerie de notre Religion ,
& qui par leur ignorance , jalousie , vie
libertine & abus de leur autorité & ca-
ractère , se font les pierres de scandale de
la Loi de Jesus-Christ ; mais une chose
particuliere ne fait rien pour le general ;
cela n'empêche pas que je n'approuve ex-
trêmement les Missions & les bons &
savans Missionnaires ; ils sont absolument
nécessaires ; c'est l'honneur & la préro-
gative du Christianisme qu'il y ait des
Lieutenans des Apôtres par tout le
Monde ; mais après ce que j'ai vu , & a-
près avoir conversé & raisonné tant de
fois avec tant de ces obstinez Infidèles ,
il

il me sera bien permis de dire que je desespere presque de voir faire de ces grands coups d'Apôtres qui convertissoient deux ou trois mille personnes dans une seule Predication; ou de ces grandes conversions des Rois Mahometans; voyant par experience & sachant très-bien d'ailleurs, pour avoir presque parcouru tous ces lieux de Missions d'Orient, que tout ce qu'il y a de Missionnaires, non seulement dans les Indes, mais dans tous les Etats Mahometans, pourroient bien à la verité par leurs instructions, jointes aux aumônes & aux charitez, faire quelque progrès avec les Gentils; mais qu'ils ne font pas en dix ans par leurs enseignemens & par leurs raisons un seul Mahometan Chrétien. Veritablement ces Infidèles auront toujours de grands sentimens de notre Religion, ils ne parleront jamais de Jesus-Christ qu'avec beaucoup de veneration, & ils ne prononceront jamais le mot d'Ayfa, qui veut dire Jesus, qu'ils n'y joignent celui d'Azeret, qui veut dire Majesté. Ils conviendront même avec nous qu'il est engendré & né miraculeusement d'une Mere Vierge, & qu'il est le Kelum-Allah & le Rouh-Allah, la Parole de Dieu,

le souffle de Dieu; mais qu'ils approuvent le reste de notre Religion, en sorte qu'ils quittent la leur dans laquelle ils sont nez, & leur faux Prophete, pour embrasser la nôtre, quelques bonnes raisons qu'on leur apporte, c'est ce qu'il ne faut pas esperer; nos Chrétiens d'Europe doivent souhaiter & employer même leur puissance, leurs soins & leurs charitez, pour qu'il y ait des Missionnaires par tout, qui ne soient point à charge aux gens du pays, que la misere n'oblige point à des bassesses, tant pour les raisons que j'ai déjà dites, que pour être là tout prêts à prendre l'occasion aux cheveux, rendre toujours témoignage à la verité, & travailler à la vigne quand il plaira à Dieu de leur en faire l'ouverture; mais du reste on se doit desabuser, ne se laisser pas persuader trop à la legereté de tant de contes, & ne croire pas la chose si facile comme quelques-uns la font.¹ La Secte est trop libertine & trop attrayante pour la quitter; c'est une peste de Loi qui s'est introduite par les armes & par la force, & qui va toujours avançant de même; je ne vois guere d'autres moyens que ceux-là mêmes qui soient capables de commencer à l'ébran-

bran-

branler & à la déraciner; si ce n'est donc qu'il survienne de ces grands & extraordinaires coups du Ciel, & que Dieu par cette toute puissante & toute particulière Providence n'y mette la main, comme on doit toujours espérer, & selon ces grandes apparences qu'il y a eues dans la Chine, dans le Japon, & dans la personne de ce Roi Jehan-Guire dont je viens de parler; joint que sans vouloir faire ici le Predicateur, l'irreverence des Chrétiens dans leurs Eglises, tellement disconvenante avec la croyance que nous avons de cette presence particulière de Dieu sur nos Autels, & tellement différente de ce profond & surprenant respect qu'ont les Infidèles dans leurs Mosquées, où ils ne tourneroient pas seulement la tête, ni ne se diroient pas le moindre mot, fera toujours, si nous ne changeons, un obstacle très-considérable à leur conversion.

Dans Agra les Hollandois ont aussi une maison, où ils tiennent ordinairement quatre ou cinq personnes; autrefois ils trouvoient bien leur compte dans l'écarlate, les miroirs grands & petits, les dentelles simples, & celles d'or & d'argent, & dans quelque clincaillerie:
com-

comme aussi dans l'achapt de l'anil ou indigo qui se recueille tout autour d'Agra, & principalement à Biances, qui n'en est qu'à deux journées, & où ils vont une fois l'année, y ayant une maison exprès, comme encore dans toutes ces toiles qu'ils tirent tant de Jelapour, que de Laknaü, à sept ou huit journées d'Agra, où ils tiennent aussi une maison, & où ils envoient quelques Facteurs une fois l'année; mais à présent ils disent qu'il n'y a pas grand profit, soit à cause que les Armeniens font ce même trafic, ou parce qu'il y a si loin d'Agra à Sourate, ou parce qu'il arrive toujours quelque defaistre à leurs Karavanes, qu'ils sont obligez de faire passer du côté d'Amed-abad sur toutes ces terres de Rajas, pour éviter les mauvais chemins & les montagnes qui sont du côté de Goïaleor & de Brampour, où est le chemin le plus court. Ils n'abandonneront néanmoins pas, jecrois, cette Feturie, comme les Anglois y ont fait la leur, quand ce ne seroit qu'à raison de leurs épiceries qu'ils y vendent très-bien, & pour avoir là des gens proche de la Cour qui veillent à leurs affaires; ne se pouvant faire qu'il ne leur survienne tous
jours

jours quelque embarras de quelqu'une de leurs Fcturies, par la tyrannie des Gouverneurs & autres Officiers, tantôt du côté de Bengale & de Patan, & tantôt du côté de Sourate & d'A-med-abad.

Finissons par ces deux merveilleux Mausolées qui donnent tant d'avantage à la ville d'Agra sur celle de Dehli. Jehan-Guire fit bâtir le premier pour honorer la memoire de son pere Akbar; & Chah-Jehan fit bâtir le second pour honorer celle de Taje-Mebale sa femme, cette extraordinaire & fameuse beauté dont il fut tellement passionné, qu'on dit que tant qu'elle vécut il n'en vit jamais d'autre, & que quand elle mourut il en pensa mourir lui-même. Je ne m'arrêterai pas à vous parler de celui d'Akber, parce que tout ce qu'il y a de beauté se trouve avec beaucoup plus d'avantage dans celui de Taje-Mehale, que je m'en vais tâcher de vous décrire. Representez vous donc qu'au sortir de la ville d'Agra, tirant vers l'Orient, vous entrez dans une longue & large rue pavée, qui va doucement en montant, & qui a d'une côté une haute & longue muraille, qui fait le côté d'un jardin quarré beau.

beaucoup plus grand que notre Place Royale, & de l'autre une file de maisons neuves à arcades, telles que sont celles de ces principales rues de Dehli dont j'ai parlé. Quand on a fait la longueur de la moitié de la muraille, on trouve à la droite du côté des maisons une grande porte assez bien faite, qui donne entrée dans un Karvan-Serrah, & à l'opposite du côté de la muraille, une porte magnifique d'un grand pavillon quarré, qui donne entrée dans le jardin entre deux réservoirs revêtus de pierre de taille.

Ce pavillon est plus long que large, & est bâti d'une pierre qui est comme du marbre rouge, mais elle n'en a pas la dureté. La façade me semble être beaucoup plus magnifique en sa façon, plus longue, & autant élevée que celle de Saint Louis de notre rue Saint Antoine. Veritablement on ne voit pas là des colonnes, des architraves & des corniches taillées dans la proportion de ces cinq ordres d'Architecture qu'on observe si religieusement dans nos Palais, c'est une espece de bâtiment différente & particuliere, mais qui ne laisse pas d'avoir de l'agréable dans sa bizarre disposition, & qui, à mon avis, me-

meriteroit bien sa place dans nos Livres d'Architecteure. Ce n'est presque qu'arcades sur arcades, & que galeries ou divans sur galeries, disposées & pratiquées de cent façons différentes; & cependant tout paroît magnifique, assez bien entendu & bien conduit, & rien n'y choque la vue, au contraire tout y rit. & on ne peut se rassasier de la regarder. La dernière fois que je la vis fut avec un de nos Marchands François, qui ne pouvoit aussi bien que moi se lasser de la regarder; je n'osois lui en dire mon sentiment, appréhendant de m'être corrompu le goût & me l'être fait à l'Indienne; mais comme il revenoit fraîchement de France, je fus bien aise de lui entendre dire qu'il n'avoit jamais rien vu de si auguste ni de si hardi dans l'Europe.

Après qu'on est entré quelques pas dans le pavillon pour passer au jardin, on se trouve dessous une haute voute en rond ou en calote, qui a par le haut des galeries tout autour, & par le bas à droit & à gauche deux divans ou estrades relevées de terre de huit ou dix picds. A l'opposite de la porte c'est une grande arcade toute ouverte, par où on entre sur une allée qui coupe presque tout

tout le jardin en deux parties égales.

Cette allée est en terrasse large à passer six carrosses de front , pavée de grands carreaux de pierre dure , élevée de quelques huit pieds au dessus du jardin , & divisée par le milieu d'un canal , revêtu de pierre de taille avec des jets d'eau de distance en distance.

Après qu'on a fait vingt-cinq ou trente pas sur cette allée , si l'on tourne le visage pour regarder l'entrée , on voit l'autre façade du pavillon , qui n'est véritablement pas à comparer avec celle qui regarde sur la rue , mais qui ne laisse pas encore d'être magnifique , étant haute , élevée & d'une Architecture approchant de l'autre ; & des deux côtes du pavillon , le long de la muraille du jardin , on voit une longue & profonde galerie en terrasse soutenue par quantité de colonnes basses & proches les unes des autres ; & c'est dans cette galerie que pendant la saison des pluies on fait entrer les pauvres qui viennent à trois fois la semaine pour recevoir l'aumône d'une fondation que Chah-Jehan y a faite à perpétuité.

Avançant ensuite le long de l'allée , on découvre de loin devant soi un grand do-

dôme , où est la sepulture , où on voit en bas à droit & à gauche diverses allées de jardin couvertes d'arbres , & divers parterres couverts de fleurs.

Du bout de cette allée , outre ce dôme qu'on a devant soi , on découvre à droit & à gauche deux grands pavillons qui sont bâtis de mêmes pierres , & qui paroissent par conséquent tous rouges comme le premier. Ce sont de grands & spacieux édifices quarrez , faits en terrasse , ouverts de trois arcades , & ayant au fond la muraille du jardin , enforte qu'on marche par dessous comme si c'étoient de hautes & larges galeries. Je ne m'arrêterai pas à vous faire considérer les ornemens du dedans de ces pavillons , parce qu'au regard de leurs murailles , du plafond & du pavé , ils ne sont guère dissimblables du dôme que je m'en vais vous dépeindre , après que je vous aurai fait remarquer qu'entre le bout de l'allée dont nous avons parlé , & le dôme , il y a un espace de plein pied assez large , que j'appelle un Parterre d'eau , en ce que les pierres taillées & figurées en plusieurs façons , sur lesquelles on marche , y tiennent lieu des buys de nos parterres , & c'est du milieu de

de ce parterre qu'on peut voir à son aise une partie de ce bâtiment, où est la sépulture qui nous reste à considérer.

C'est un grand & vaste dôme de marbre blanc, qui s'élève à peu près de la hauteur de celui de notre Val de Grace de Paris, & qui est entouré de quantité de tourelles de même matiere qui descendent par degrés. Quatre grandes arcades soutiennent toute la machine, dont trois sont entierement à jour, la quatrième est fermée de la muraille d'une salle, accompagnée d'une galerie, où des Mullahs entretenus lisent incessamment l'Alcoran avec un profond respect en l'honneur de Taje-Mehalle. Le centre des arcades est enrichi de tables de marbre blanc, où l'on voit entaillez de grands caracteres Arabes de marbre noir, qui font un très-bel effet à la vue. L'intérieur ou partie concave du dôme, & tout le mur generalement depuis le haut jusques en bas, est couvert de marbre blanc; il n'y a endroit qui ne soit travaillé avec art & qui n'ait sa beauté particuliere. L'on ne voit par tout que Jachen ou Jad, que de ces sortes de pierres dont on enrichit les murailles de la Chapelle du Grand Duc à Florence, que Jasse, & que plu-

plusieurs autres especes de pierres rares & de prix, mises en œuvre en cent façons, mêlées & enchaînées dans les marbres qui couvrent le corps du mur. Les quarrceaux de marbre blanc & noir, & qui font le pavé, en sont même rehaussées avec toute la délicatesse & galanterie imaginable.

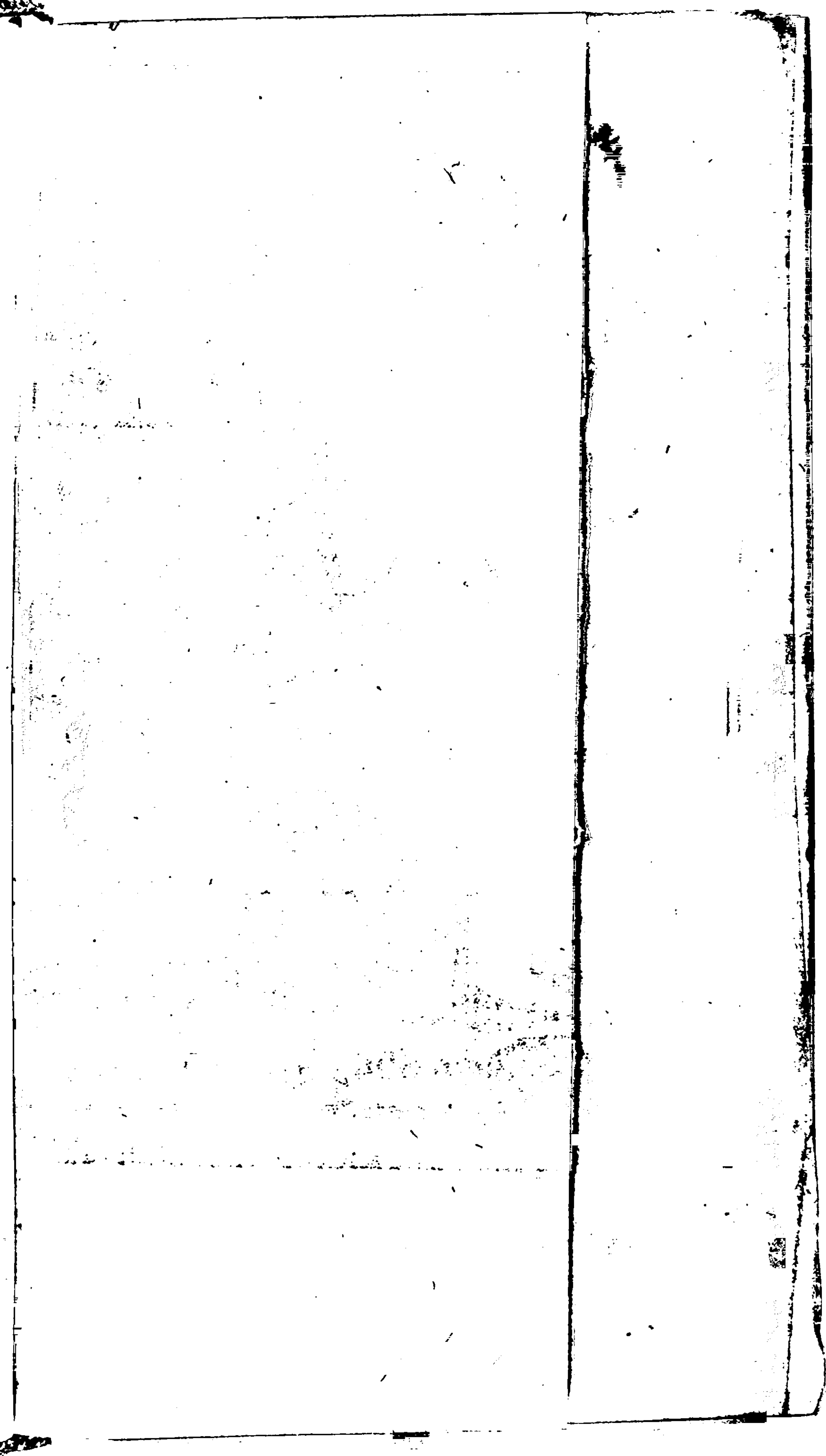
Sous ce dôme est une petite chambre qui renferme la sépulture ; je ne l'ai pas vue par le dedans, parce qu'on ne l'ouvre qu'une fois l'année avec grande cérémonie, & qu'on n'y laisse entrer aucun Chrétien, de peur, disent-ils, de profaner la sainteté du lieu ; mais à ce que j'ai pu comprendre de ce que l'on m'en a dit, il n'est rien de plus riche ni de plus magnifique.

Il ne me reste plus qu'à vous faire prendre garde à une allée en terrasse de vingt ou vingt-cinq pas ordinaires de largeur & davantage de hauteur, qui est entre le dôme & l'extrémité du Jardin, d'où l'on voit en bas la rivière du Gemma qui passe au pied, une grande campagne de jardins, une partie de la ville d'Agra, la Forteresse & toutes ces belles maisons d'Omerahs qui sont bâties le long de l'eau : Il ne me reste plus, dis-je, qu'à
vous

vous faire prendre garde à cette terrasse qui tient presque toute la longueur d'un côté du jardin, & vous prier après cela de juger si j'ai eu raison de dire que le Mausolée de Taje-Mehalle est quelque chose de merveilleux. Pour moi, je ne fais pas bien encore si je n'aurois point le goût un peu trop Indien, mais je crois qu'on le devroit plutôt mettre au nombre des merveilles du monde que ces masses informes de Pyramides d'Egypte que je me lassai de voir dès la seconde fois qu'on m'y mena, & où je ne trouve par le dehors que des monceaux de grandes pierres arrangées en degrés les unes sur les autres, & par le dedans que très-peu d'art & d'invention.

Ecrit à Dehli le premier Juillet 1663.

LET.







LETTRE

A MONSIEUR

CHAPELAIN

*Touchant les Superstitions, étranges façons
de faire, & Doctrine des Indous ou
Gentils de l'Hindoustan.*

Où l'on verra qu'il n'y a Opinion si ridicule & si extravagante dont l'Esprit de l'homme ne soit capable.



MONSIEUR,

Quand je vivrois des siècles entiers, je ne sai si je pourrois oublier ces deux Eclipses de Soleil, dont je vis l'une en France l'an 1654. & l'autre dans les Indes à Dehli en 1666. si j'ai bonne mémoire. Celle-là me semble très-remar-

Tome II.

E

qua-

quable pour cette credulité enfantine de notre populace, & la terreur panique qui lui avoit saisi si fort le cœur, que quelques-uns achetoient de la drogue contre l'Eclipse, les autres se tenoient à l'obscurité dans leurs caves ou dans leurs chambres bien closes & bien fermées, & les autres se jettoient à la foule dans les Eglises ; ceux-là appréhendans quelque maligne & perilleuse influence, & ceux-ci croyans d'être parvenus à leur dernier jour : Que l'Eclipse s'en alloit ébranler les fondemens de la Nature, & la renverser sans dessus dessous ; quoi que les Gassendis, les Robervals, & plusieurs autres fameux Astronomes & Philosophes pussent dire & écrire contre cette folle persuasion, démontrans que cette Eclipse étoit de même nature que tant d'autres qui avoient précédé sans aucun malheur, & que c'étoit un accident connu, prévu & ordinaire, qui n'avoit rien de particulier que ce que la foberie de quelque Astrologue Charlatan pourroit avoir inventé.

Celle que je vis à Dehli me sembla aussi très-remarquable pour les ridicules erreurs & superstitions des Indiens. Au temps qu'elle devoit arriver je montai sur la terrasse de ma maison qui étoit
située

située sur le bord du Gemna ; de-là je vis les deux côtez de ce fleuve près d'une lieue de long , couverts de Gentils ou Idolâtres qui étoient dans l'eau jusqu'à la ceinture , regardans attentivement vers le Ciel , pour se plonger & se laver dans le moment que l'Eclipse commenceroit. Les petits garçons & les petites filles étoient tout nuds comme la main, les hommes l'étoient aussi, hormis qu'ils avoient une espee d'écharpe bridée à l'entour des cuisses pour les couvrir ; & les femmes mariées & les filles qui ne passioient pas six ou sept ans étoient couvertes d'un simple drap. Les personnes de condition , comme les Rajas ou Princes Souverains Gentils, qui sont ordinairement à la Cour au service & à la paye du Roi, & les Serrafs ou Changeurs , Banquiers , Joailliers , & autres gros Marchands , avoient la plûpart passé de l'autre côté de l'eau avec toute leur famille , & y avoient dressé leurs tentes , & planté dans la Riviere des kanates , qui sont une espee de paravent pour faire leurs ceremonies , & se laver à leur aise avec leurs femmes sans être vus de perlonne. Ces Idolâtres ne se furent pas plûtôt apperceus que le-

Soleil commençoit de s'éclipser, que j'entendis un grand cri qui s'éleva, & que tout d'un coup ils se plongèrent tous dans l'eau je ne fais combien de fois de suite, se tenans par après debout dans cette eau, les yeux & les mains élevées vers le Soleil, marmotans tous & prians, comme on diroit en grande devotion, prenans de temps en temps de l'eau avec les mains, la jettans vers le Soleil, s'inclinans la tête profondement, remuans & tournans les bras & les mains tantôt d'une façon & tantôt d'une autre, & continuans ainsi leurs plongemens, leurs prieres & leurs singeries jusqu'à la fin de l'Eclipse, que chacun se retira en jettant des pièces d'argent bien avant dans l'eau, & faisant l'aumône aux Brahmens ou gens de Loi, qui n'avoient pas manqué de se trouver à cette ceremonie. Je remarquai qu'au sortir de cette riviere ils prirent tous des vêtemens nouveaux, qui les attendoient tout pliez sur le sable, & que même plusieurs des plus devots laisserent là leurs anciens habits pour les Brahmens. C'est ainsi que de ma terrasse je vis célébrer cette grande Fête de l'Eclipse, qui fut chommée de la même façon
dans

dans l'Indus, dans le Gange, & dans tous les autres Fleuves & Talabs ou Reservoirs des Indes; mais sur tout dans celui de Tanaïser, où il se trouva plus de cent cinquante mille personnes assemblées de tous les côtez des Indes, parce que son eau est ce jour là réputée plus sainte & plus meritoire qu'aucune autre.

Le Grand Mogol, quoique Mahometan, permet ces anciennes superstitions aux Gentils, parce qu'il ne veut, ou n'ose pas les choquer dans l'exercice de leur Religion, & que d'ailleurs cela ne se fait point que quelques Brahmens comme Deputez ne lui fassent present d'une Lecque de Roupies, c'est à dire de cent mille Roupies, qui valent cinquante mille écus ou environ, dont il est quitte pour quelques vestes & pour quelque vieil élefant dont il leur fait aussi present. Vous allez voir les solides raisons qu'ils aportent de cette Fête & de ces ceremonies dans le temps de l'Eclipse.

Nous avons, disent-ils, nos quatre Beths, c'est à dire nos quatre Livres de Loi, Livres Sacrez & Divins que Dieu nous a donné par le moyen de Brahma. Ces Livres nous enseignent qu'un certain

Deûta, qui est une espece de Divinité corporelle, très-malin & très-malfaisant, très-noir, très-obscur, très-sale & très-impur, ce sont là tous leurs termes, se fait du Soleil, le noircit comme de l'encre, l'infecte & l'obscurcit : Que ce Soleil, qui est aussi un Deûta, mais des meilleurs, des mieux faisans & des plus parfaits, se trouve en cet état dans de très-grandes peines & de terribles angoisses, pour se voir pris & infecté de la sorte par ce noir vilain : Que c'est un devoir general de tâcher de le délivrer de ce malheureux état, ce qui ne se peut faire qu'à force de prieres, d'ablutions & d'aumônes, & que ces actions sont d'un mérite tout à fait extraordinaire; jusques-là qu'une aumône faite en ce temps-là en vaut cent faites en un autre. Qui est ce, ajoûtent-ils, qui ne voudroit gagner cent pour cent? Voilà, Monsieur, ces deux Eclipses que je vous ai dit que je ne saurois que difficilement oublier, & qui me donneront sujet de passer à d'autres extravagances des Gentils, dont il vous sera permis de tirer vos consequences telles qu'il vous plaira.

Dans la ville de Jagannat, qui est située sur le Golfe de Bengale, & où est ce fameux

fameux Temple de l'Idole de même nom , il se fait tous les ans une certaine Fête qui dure huit ou neuf jours , si j'ai bonne memoire ; il s'y trouve une quantité incroyable de peuple comme autrefois au Temple d'Hammon, & à present dans la Mecque ; ce nombre ; dit-on , va quelquesfois à plus de cent cinquante mille personnes. L'on fait une superbe machine de bois , comme j'en ai vu en plusieurs autres endroits des Indes , avec je ne sai combien de figures extravagantes , telles à peu près qu'on nous dépeint des monstres à deux têtes , des corps à moitié hommes & à moitié bêtes , des têtes gigantesques & horribles , des Satyres , des Singes , ou des Diables ; laquelle est posée sur quatorze ou seize rouës , comme pourroient être celles des affûts de canon , que cinquante ou soixante personnes plus ou moins tirent , poussent & font rouler ; sur le milieu est posé en évidence l'Idole Jagannat , richement orné & paré , qu'on transporte d'un Temple à un autre.

Le premier jour qu'on montre cet Idole en ceremonie dans le Temple , la foule & la presse est ordinairement si grande pour le voir , qu'il ne se passe point

d'année que quelques-uns de ces pauvres misérables Pelerins , qui viennent de loin lassés & fatiguez , ne s'y trouvent étouffez , tout le monde leur donnant mille bénédictions pour avoir été assez heureux que d'être venus mourir dans une si sainte occasion ; & lors que ce Chariot de Triomphe infernal marche (ce n'est point contes ni fables) il se trouve des personnes si folles & si éperduës de fausses croyances & superstitions , qu'ils se jettent le ventre à terre sous ces larges & pesantes rouës qui les écrasent , s'étant laissés persuader qu'il n'y a action si heroïque ni si méritoire que celle-là , & que Jagannat en même temps les recevra comme ses enfans , & les fera renaître dans un état de bonheur & de grandeur.

Les Brahmens pour leur profit & intérêt particulier , je veux dire à raison des aumônes qu'on leur fait & du respect qu'on leur rend , comme à des personnes attachées & consacrées aux Mysteres , entretiennent ces peuples dans ces erreurs & superstitions , & passent même jusques à des fourberies & à des vilainies si infames , que je ne les aurois jamais pu croire si je ne m'en étois pleinement informé. Ces fourbes prennent une jeu-
ne

ne fille des plus belles qui se trouve entre eux, pour être (comme ils disent & comme ils font croire à ce peuple idiot & ignorant) l'épouse de Jagannat, ils la laissent la nuit dans le Temple, où ils l'ont transportée en grande cérémonie avec l'Idole, lui donnent à entendre que Jagannat viendra dormir avec elle, & lui ordonnent de lui demander si l'année sera fertile, quelles processions, quelles fêtes, quelles prières & quelles aumônes il désire qu'on fasse pour cela. Cependant un de ces Impositeurs entre là dedans la nuit par une petite porte de derrière, jouit de cette fille, & lui fait croire tout ce que bon lui semble; & le lendemain qu'on la transporte de ce Temple dans un autre avec la même magnificence qu'on l'avoit portée sur ce Chariot de Triomphe à côté de Jagannat son époux, ces Brahmens lui font dire hautement au peuple tout ce qu'elle a appris de ces fourbes, comme l'ayant appris de la bouche même de Jagannat. Mais passons, s'il vous plaît, à des folies d'une autre espèce.

Au devant de ce Chariot, & souvent encore dans les Deüras ou Temples d'Idoles, aux jours de Fêtes, on voit danser des femmes publiques, qui font cent

postures deshonnêtes & extravagantes, neantmoins les Brahmens ne laissent pas d'accorder tout cela avec leur Religion. J'ai vu de ces femmes qui non seulement sont renommées pour leur beauté, mais encore pour leur grande retenue, refuser jusques à des presens considerables de certains Mahometans & Chrétiens & même de Gentils étrangers, comme si elles n'étoient dediées que pour le Ministère & les Ministres du Deïra, pour les Brahmens & pour ces Fakires, qui sont là assis la plûpart sur les cendres, tout autour, quelques-uns tout nuds avec leurs horribles cheveux de Megere, & dans la posture que je dirai ci-après. Mais n'en demeurons pas à ces folies.

Tant de Voyageurs écriront que les femmes se brûlent dans les Indes, que je pense qu'on en croira enfin quelque chose: pour moi je m'en vai à mon tour vous en écrire comme les autres, vous faisant neantmoins remarquer d'abord, qu'il n'en est pas tout ce qu'on en dit, & qu'il ne s'en brûle pas en si grand nombre qu'au temps passé, parce que les Mahometans, qui tiennent à present le gouvernement, sont ennemis de cette barbare coutume, & l'empêchent
tant

tant qu'ils peuvent ; non pas qu'ils s'y opposent absolument ; car ils veulent laisser leurs peuples Idolâtres , qui sont en bien plus grand nombre qu'eux , dans le libre exercice de leur Religion , de crainte de quelque revolte ; mais ils l'empêchent indirectement en ce qu'ils obligent les femmes qui se veulent brûler à en aller demander la permission aux Gouverneurs , qui les font venir devant eux , les font quelquefois entrer parmi leurs femmes , leur font des remontrances & des promesses , & ne leur donnent jamais cette permission que quand ils ont tenté toutes les voyes de douceur , & qu'ils les voyent absolument fixées dans leur folie ; ce qui n'empêche neantmoins pas qu'il ne s'en brûle beaucoup , principalement sur ces terres de Rajas où il n'y a point de Gouverneurs Mahometans. Je ne m'arrêterai pas à vous faire l'histoire de toutes celles que j'ai vu se brûler , cela seroit trop long & trop ennuyeux ; je vous en rapporterai seulement deux ou trois exemples , d'où vous pourrez juger du reste ; mais je vous ferai auparavant l'histoire d'une femme , vers laquelle je fus envoyé pour la détourner d'un si malheureux dessein.

Un de mes amis nommé Bendidas, premier Ecrivain de mon Agah Danechmend-kan, vint à mourir d'une fièvre éti-que, dont je l'avois traité plus de deux ans; sa femme resolut aussitôt de se brûler avec le corps de son mari; mais les parens par l'ordre de mon Agah, dont ils étoient serviteurs, tâcherent de l'en dissuader, lui représentant qu'à la vérité c'étoit une genereuse & louable résolution, & que ce seroit un grand honneur & un grand bonheur dans la famille, mais qu'elle devoit songer que ses enfans étoient encore petits, qu'elle ne pouvoit pas les abandonner, & qu'elle devoit preferer leur avantage & l'affection qu'elle avoit pour eux, à l'amour qu'elle avoit eu pour son mari, & à sa propre satisfaction. Les parens n'ayant rien pu gagner sur son esprit par tout ce qu'ils lui avoient pu représenter, s'aviserent de me prier de l'aller trouver comme étant envoyé de mon Agah, & comme ancien ami de la maison. Je vis en entrant un sabat de sept ou huit vieilles horribles à voir avec quatre ou cinq vieux infatuez & écervelez de Brahmens, qui crioient tous par reprises & en batant des mains à l'entour du mort, & la femme
toute

toute échevelée, le visage pâle, les yeux secs & étincelans, qui étoit assise, & qui crioit en battant aussi des mains en cadence comme les autres aux pieds de son mari. La criaillerie & le tintamare étant finis, je m'approchai de cette troupe de gens, & m'adressant à la femme, je lui fis entendre assez doucement que je venois de la part de Danechmendkan; qu'il avoit fait deux écus de pension par mois à chacun de ses deux fils, mais que ce n'étoit qu'à la charge qu'elle ne se brûleroit pas, afin qu'elle pût avoir soin d'eux & les faire instruire; qu'au reste nous saurions bien le moyen de l'empêcher de se brûler, au cas qu'elle s'y voulût opiniâtrer, & de faire repentir ceux & celles qui l'incitoient & la poussaient à une si déraisonnable résolution, vu principalement qu'aucun de ses parens n'en étoit content, & qu'elle ne seroit point réputée pour infame, comme sont celles qui n'ont pas le courage de se brûler après la mort de leurs maris lors qu'elles n'ont pas d'enfans; je lui repetai plusieurs fois toutes ces raisons, sans qu'elle me fit aucune réponse, seulement me répondit-elle enfin en me regardant fierement: Et bien si l'on

m'empêche de me brûler, je me casserai la tête contre les murailles. Quelle diabolique fureur te possède, disois-je à part moi! Et bien, lui dis-je aussi tout en colere, prens donc tes enfans, malheureuse que tu es, égorge les, & les brûle avec toi; aussi bien mourront-ils de faim; car je m'en vais de ce pas trouver Danechmend-kan, & faire casser leur pension. Ces paroles, dites avec un ton de voix le plus fort & le plus menaçant que je pus, firent impression sur l'esprit de cette femme & de tous les assistans, elle abaissa tout d'un coup, sans dire mot, la tête sur ses genoux, & la plupart des Vieilles & des Brahmens se tirèrent vers la porte & sortirent; après quoi les parens qui étoient venus avec moi se mirent à parlementer. Je crus pour lors que j'en avois assez fait; je montai à cheval & m'en vins à mon logis dans la croyance qu'ils acheveroit bien le reste; en effet sur le soir que je m'en allois rendre compte à mon Agah de ce que j'avois fait, je rencontrai ces parens qui me remercièrent & me dirent qu'on avoit brûlé le corps, & qu'ils avoient enfin fait refoudre la femme à ne pas mourir.

Pour

Pour ce qui est des femmes qui se sont brûlées effectivement, je me suis tant de fois trouvé à ces horribles spectacles, que je ne les pouvois presque plus souffrir, & que j'ai même encore quelque horreur à y penser. Je m'en vais tâcher neantmoins de vous en représenter quelques-uns, sans toutefois prétendre de vous exprimer au vif avec quelle fermeté & avec quelle résolution des femmelettes entreprennent une si étrange & si effroyable Tragedie; car il n'y a que la veuë seule qui en puisse faire prendre quelque idée.

Dans le tems que je passai de la ville d'Amed-abad à Agra par dessus les terres des Rajas qui sont dans ces quartiers-là, on nous donna nouvelle dans une bourgade, où se reposoit la Caravane à l'ombre en attendant la fraîcheur du soir pour partir, qu'une femme s'enalloit à l'heure même se brûler avec le corps de son mari. Je me levai incontinent, & m'en allai tout courant sur le bord d'un grand reservoir d'eau où se devoit faire l'action. Je vis en bas dans ce reservoir, qui étoit presque à sec, une grande fosse pleine de bois, un corps mort étendu dessus, une femme, qui de loin me pa-
rut

rut assez bien faite, assise sur ce même bucher, quatre ou cinq Brahmens qui y mettoient le feu de tous côtez, cinq femme de mediocre âge & assez bien vêtues qui se tenoient par la main en chantant & en dansant à l'entour de la fosse, & une grande foule de monde d'hommes & de femmes qui regardoient. Le bucher fut incontinent tout en feu, parce qu'on avoit jetté dessus quantité d'huile & de beurre, & je vis dans ce même temps au travers des flammes, que le feu se prenoit aux habits de la femme, qui étoient frottez d'huiles de senteur mêlées avec de la poudre de santal & du safran; je vis tout cela, & ne remarquai point que la femme s'inquietât & se tourmentât en aucune façon : l'on disoit même jusques-là qu'on lui avoit entendu prononcer avec beaucoup de force ces deux paroles, cinq, deux, pour donner à entendre, suivant certains sentimens particuliers & populaires dans la Metempsicose, que c'étoit pour la cinquième fois qu'elle se brûloit avec son même mari, & qu'il n'en restoit plus que deux pour la perfection; comme si elle eût eu alors cette reminiscence ou quelque Esprit Prophetique. Ce ne fut pas là la fin.

B. F.
1846



fin de cette infernale Tragedie ; je croyois que ce n'étoit que par ceremonie que ces cinq femmes chantoient & dansoient à l'entour de la fosse : mais je fus bien étonné, lorsque la flamme s'étant prise aux habits d'une d'entr'elles, elle se laissa aller la tête la première dans la fosse, & qu'ensuite une autre accablée de la flamme & de la fumée en fit autant que la première ; mon étonnement redoublant par après quand je vis que les trois qui restoit se reprirent par la main, continuerent le branle sans s'effrayer, & qu'enfin les unes après les autres elles se précipiterent dans le feu comme avoient fait leurs compagnes. Il m'ennuyoit bien de ce que je ne savois ce que cela vouloit dire, mais j'appris incontinent que c'étoient cinq Esclaves, qui voyant que leur Maîtresse étoit extrêmement affligée de la maladie de son mari, & qu'elle lui avoit promis de ne lui point survivre, & de se brûler avec lui, se laisserent aussi toucher de compassion & de tendresse envers cette Maîtresse, & s'engagerent de parole de la suivre dans sa resolution, & de se brûler avec elle. Plusieurs personnes alors, que je consultois sur ce brûlement des femmes avec
le

le corps de leurs maris , me voulurent persuader que ce qu'elles en faisoient n'étoit que par un excès d'amitié qu'elles avoient eu pour eux , mais j'ai bien reconnu depuis que ce n'étoit qu'un effet de l'opinion , de la prévention & de la coutume , & que les meres infatuées dès leur jeunesse de cette superstition comme d'une chose très- vertueuse , très-louable & inévitable à une femme d'honneur , en infatuoient de même l'esprit de leurs filles , dès leur tendre jeunesse , quoi qu'au fond ce n'aît jamais été qu'un artifice des hommes , pour s'assujettir davantage leurs femmes , pour les obliger à prendre des soins particuliers de leur santé , & pour empêcher qu'elles ne les empoisonnassent. Mais passons à une autre Tragedie , que je vous représenterai plutôt que plusieurs autres où je me suis trouvé , parce qu'elle a quelque chose de bizarre ; veritablement je n'étois pas present à l'action , mais vous pourrez faire comme moi qui ne m'obstine plus à ne pas croire ces sortes de choses , à force d'en avoir tant vu qui m'étoient incroyables. Celle-ci s'est tellement rendue fameuse dans les Indes , que personne n'en doute , & peut-être même que
vous

vous en aurez ouï parler dans l'Europe.

C'est d'une femme qui avoit quelques amourettes avec un jeune Mahometan son voisin, qui étoit Tailleur & Joueur de Tambourin. Cette femme, dans l'esperance qu'elle avoit que le jeune homme l'épouserait, empoisonna son mari, & s'en vint tout-aussi-tôt dire à son Tailleur, qu'il étoit temps de partir & de s'enfuir ensemble comme ils avoient projeté, ou qu'autrement elle seroit honnêtement obligée de se brûler. Le jeune homme, qui eut crainte de s'embarasser dans quelque mauvaise affaire, la refusa tout court : mais la femme, sans s'émouvoir ni s'étonner autrement, fut trouver ses parens, les avertit de la mort subite de son mari, & leur protesta hautement qu'elle ne lui vouloit point survivre, & qu'elle se vouloit brûler avec lui. Les parens bien contents d'une si generouse resolution, & du grand honneur qu'elle faisoit à toute la famille, font aussi-tôt une fosse, la remplissent de bois, mettent le corps sur le bucher & allument le feu. Tout étant ainsi préparé, la femme va embrassant & disant adieu à tous ses parens qui étoient autour de la fosse, en-

entre lesquels étoit aussi le Tailleur qu'on avoit invité là pour tambouriner avec je ne sai combien d'autres de ces sortes de gens , selon la coutume de ce quartier-là. Cette furie de femme étant venue proche de ce jeune homme, fit semblant de lui vouloir aussi dire adieu comme aux autres , mais au lieu de l'embrasser doucement, elle le prend de toute sa force au collet, l'attire sur le bord de la fosse, & se renversant tout d'un coup, le fait tomber avec elle la tête la première dedans, où ils furent bien-tôt dépêchez.

Celle que je vis se brûler en partant de Sourate pour venir en Perse, en presence de Monsieur Chardin de Paris & de plusieurs Anglois & Hollandois, étoit entre deux âges, & n'étoit pas laide; de vous représenter cette intrepidité bestiale & gayeté feroce qui se remarquoit sur son visage, avec quelle fermeté elle marchoit, se laissoit laver, parloit à l'un, parloit à l'autre, avec quelle assurance & insensibilité elle nous regarda, considéra sa petite cabane faite de grosse paille de millet bien sèche, entrelacée de menu bois, entra dedans cette cabane, s'assit sur le bucher, prenant la tête de son mari dans son

son giron, prit un flambeau à la main, & mit le feu elle même par dedans, pendant que je ne fais combien de Brahmens, armez de grands fregons pour attiser le feu, l'allumoient par dehors de tous côtez; de vous représenter, dis-je, tout cela, c'est ce qui ne m'est pas possible, à peine même le puis-je croire à présent, quoi qu'il n'y ait, pour ainsi dire, que trois jours que je l'ai vu.

Il est vrai que j'en ai vu quelques-unes, qui à l'aspect du bucher ou du feu témoignaient avoir quelque apprehension, & qui eussent peut-être bien voulu s'en dédire; mais souvent il n'est plus temps, les Demons de Brahmens, qui sont là avec leurs grands bâtons, les étonnent, les animent, ou les poussent même dedans, comme je l'ai vu à une jeune qui avoit reculé cinq ou six pas du bucher, & à une autre qui se tourmentoit quand elle vit prendre le feu autour d'elle & à ses habits, ces bourreaux la repoussant deux ou trois fois avec leurs fregons. Neantmoins j'en ai vu une plusieurs fois, qui étoit encore belle femme, & qui s'étoit sauvée de leurs mains, se jettant en celles des Gadous, qui se trouvent là quelquefois en troupe quand

quand ils favent que c'est quelque belle & jeune femme qu'on doit brûler, & qui n'est pas fort apparentée, ni fort accompagnée; car les femmes qui ont peur en voyant le bucher, & qui se sauvent pour lors, ne pouvant plus être receuës ni vivre avec les Gentils, parce qu'ils les reputent infames après avoir fait une telle faute & un tel deshonneur à la Religion, sont d'ordinaire la proie de ces fortes de gens, qui sont aussi reputés infames dans les Indes, & qui d'ailleurs n'ont rien à perdre; un Mogol n'oseroit pas les faire sauver, ni les recevoir, de crainte de s'attirer quelque mauvaise affaire. Il n'y a eu que les Portugais, qui sur les Ports de Mer, où ils étoient les plus forts, en ont enlevé plusieurs fois. Pour moi j'ai eu quelquefois de telles rages contre ces maudits Brahmens, que si j'avois osé je les aurois étranglez. Il me souvient entr'autres que je vis brûler à Lahor une femme, qui étoit très-belle, & qui étoit encore toute jeune, je ne crois pas qu'elle eût plus de douze ans, cette pauvre petite malheureuse paroïsoit plus morte que vive à l'approche du bucher, elle trembloit & pleuroit à grosses larmes, & cependant trois ou quatre

tre de ces bourreaux, avec une vieille qui la tenoit par dessous l'aisselle, la poussèrent & la firent asseoir sur le bucher; & de crainte qu'ils avoient qu'elle ne s'enfuît, ou qu'elle ne se tourmentât, ils lui lièrent les pieds & les mains, mirent le feu de tous côtez, & la brûlerent toute vive. J'eus bien de la peine à retenir ma colere, mais il se falut contenter de détester cette horrible Religion, & d'en dire en moi-même ce que le Poëte disoit autrefois d'une semblable, à l'occasion d'Iphigenie, que son propre Pere Agamemnon sacrifia à Diane pour l'intérêt des Grecs, dont il étoit un des principaux Chefs.

Sæpius olim

*Religio peperit scelerosa atque impia
facta,*

*Aulide quo pacto triviai Virginis Aram
Iphianassai turparunt sanguine sæde
Ductores Danaum-----*

*----- tantum Religio potuit suadere
malorum!*

Ce sont certainement des choses bien barbares & bien cruelles. Mais ce que font les Brahmens dans quelques endroits
des

des Indes l'est bien autant ou plus ; car au lieu de brûler ces femmes qui veulent mourir après la mort de leurs maris , ils les enterrent peu à peu toutes vives jusqu'à la gorge , & puis tout d'un coup se jettent deux ou trois dessus , leur tordent le col , & les achevent d'étouffer , les couvrans vite de paniers de terre & leur marchant sur la tête. Mais voyons-en d'autres sortes.

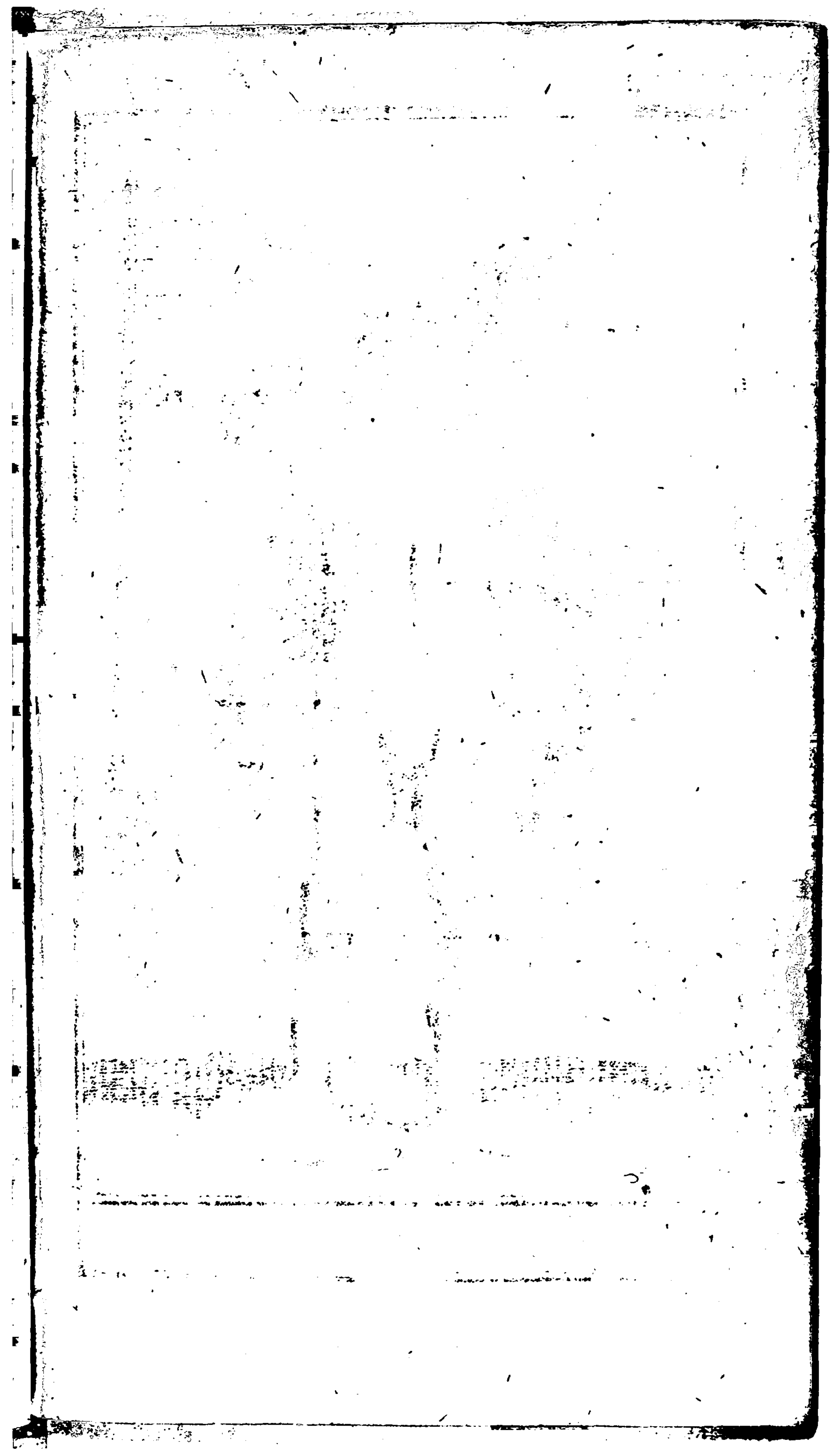
La plupart des Gentils brûlent leurs morts ; neantmoins il y en a qui se contentent de les faire un peu griller avec du chaume sur le bord d'un fleuve , après quoi ils les precipitent du haut en bas d'une rive haute & escarpée ; c'est ce que j'ai vu plusieurs fois sur le Gange , prenant plaisir de voir des troupes de corneilles assister à ces funérailles & voltiger tout autour du cadavre ; car c'est là leur proie aussi bien que celle des poissons & des crocodiles. Mais en voici une qui me semble bien meilleure.

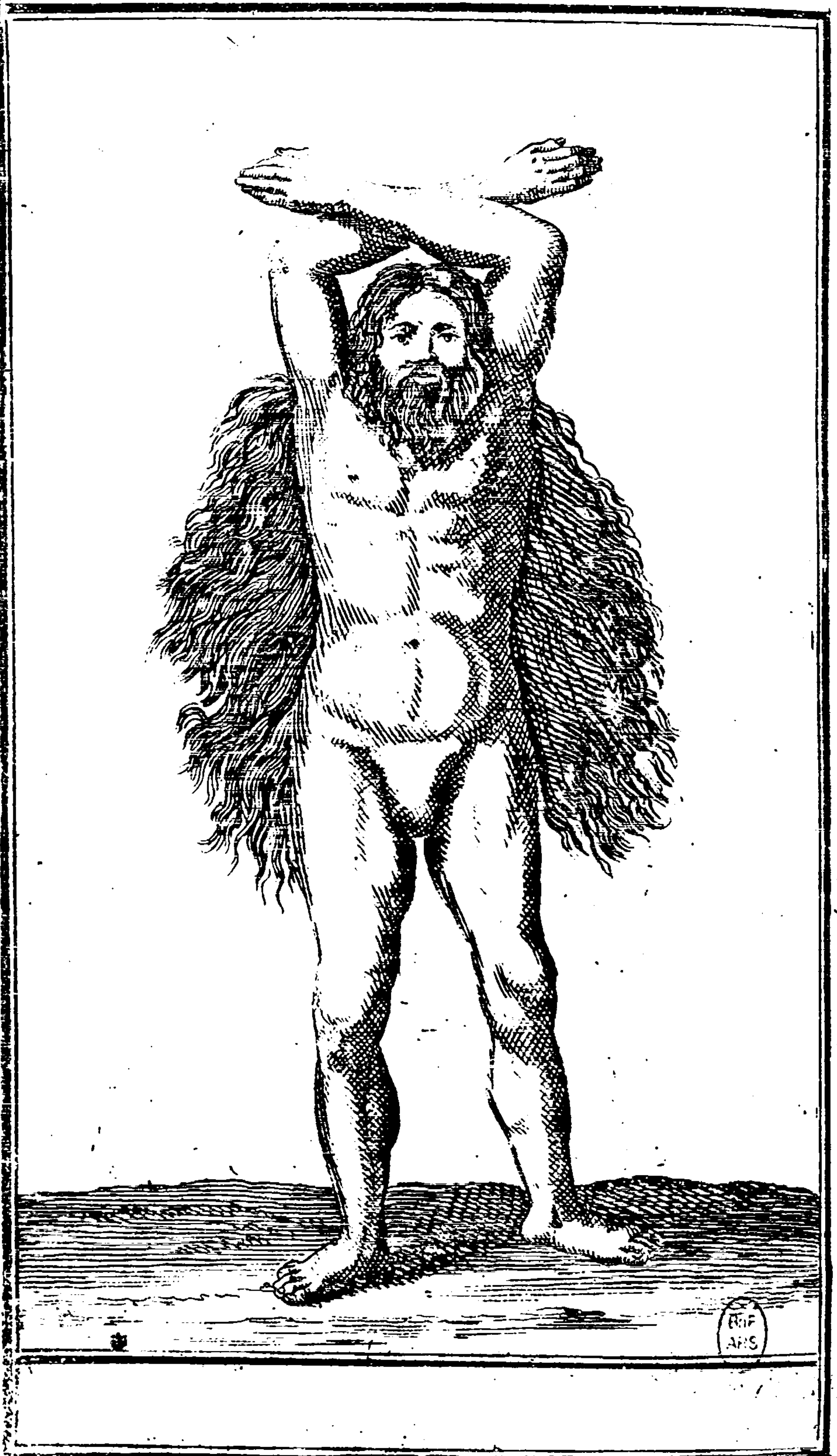
Il y a de ces Gentils qui lors qu'ils s'aperçoivent qu'un malade est sur le point de mourir , le portent sur le bord d'un fleuve (je me suis aussi trouvé une fois à cette barbare façon de faire) lui mettent premierement les pieds dans l'eau
&

& puis le font couler & avancer jusqu'à la gorge, & lors qu'ils jugent qu'il s'en va expirer, ils l'enfoncent tout d'un coup dedans, & le laissent là après avoir bien criailé & battu des mains: c'est, disent-ils, afin que l'ame en sortant soit lavée de toutes les impuretez qu'elle auroit pu contracter dans le corps; & ce n'est point seulement une raison du bas Peuple; j'ai vu des plus doctes d'entr'eux qui la rapportoient serieusement. Passons à d'autres sortes d'extravagances.

Entre une infinité & diversité très-grande de Fakires, ou comme on voudra dire, de pauvres Derviches, Religieux, ou Santons Gentils des Indes, il y en a grand nombre qui ont comme une espece de Couvens, où il y a des Supérieurs, & où ils font une sorte de Vœu de Chasteté, Pauvreté & Obéissance, & qui menent une vie si étrange que je ne sai si vous le pourrez croire. Ce sont pour l'ordinaire ceux qu'on appelle Jauguis, comme qui diroit unis avec Dieu; on en voit quantité de tout nuds assis ou couchez les jours & les nuits sur les cendres, & assez ordinairement dessous quelques-uns de ces grands arbres, qui sont sur les bords des

Talabs ou Reservoirs , ou bien dans des Galeries qui sont autour de leurs Deïras ou Temples d'Idolcs. Il y en a qui ont des cheveux qui leur tombent jusqu'à mi-jambe , & qui sont entortillez par branches comme ce grand po il de nos barbets , ou plû tôt comme les cheveux de ceux qui ont cette maladie de Pologne qu'on appelle la Plie. De ceux-là j'en ai vu en plusieurs endroits qui tenoient un bras & quelquefois tous les deux élevez & tendus perpetuellement en haut par dessus leurs têtes , & qui avoient au bout des doigts , des ongles entortillez qui étoient plus longs , selon la mesure que j'en ai prise , que la moitié de mon petit doigt ; leurs bras étoient petits & maigres comme de ces personnes qui meurent étiques , parce qu'ils ne prenoient pas assez de nourriture dans cette posture forcée & contre nature , & ils ne les pouvoient abbaïsser pour prendre quoi que ce soit , pour boire ni pour manger , parce que les nerfs s'étoient retirez , & les jointures s'étoient remplies & sechées ; aussi ont-ils de jeunes Novices qui les servent avec des respects très-grands comme de saints Personnages. Il n'y a Megere d'Enfer
fi





si horrible à voir que ces gens-là tout nuds avec leur peau noire, ces grands cheveux, ces fuzeaux de bras dans la posture que j'ai dit, & ces longs ongles entortillez.

J'ai souvent rencontré à la campagne, & principalement sur les terres des Rajas, des bandes de ces Fakires tout nuds qui faisoient horreur à les voir. Les uns tenoient leurs bras élevez dans la posture que je viens de dire; les autres avoient leurs horribles cheveux épars, ou bien ils les avoient liez & entortillez à l'entour de leur tête; quelques autres avoient des massuës d'Hercule à la main, & quelques autres des peaux de Tigre seches & roides sur les épaules. Je les confiderois passer ainsi tout nuds effrontement au milieu d'une grande bourgade. J'admirois comme les hommes, les femmes & les filles les regardoient indifferemment sans s'émouvoir non plus que quand on voit passer quelques Hermites par nos ruës, & comme les femmes leur portoient même l'aumône bien devotement, & les prenoient sans doute pour de saints Personnages bien plus sages & bien plus honnêtes que le reste des hommes.

J'en ai vu un fameux assez long-temps dans Dehli nommé Sarmet, qui alloit ainsi tout nud par les ruës, & qui aimoit mieux enfin se laisser couper le col que de se vêtir, quelques menaces & quelques promesses que lui pût faire Auren-Zebe.

J'en ai vu plusieurs qui par devotion faisoient de longs pelerinages non seulement tout nuds, mais chargez de grosses chaînes de fer, comme celles qu'on met aux pieds des Elefans; d'autres qui par un vœu particulier se tenoient les sept & huit jours debout sur leurs jambes, qui devenoient enflées & grosses comme leurs cuissés, sans s'asseoir ni sans se coucher, ni sans se reposer autrement qu'en se penchant & s'appuyant quelques heures de la nuit sur une corde tendue devant eux; d'autres qui se tenoient les heures entieres sur leurs mains sans branler, la tête en bas & les pieds en haut, & ainsi de je ne sai combien d'autres sortes de postures, tellement contraintes & tellement difficiles, que nous n'avons bâteleurs qui les pussent imiter; & tout cela, ce semble, par devotion, comme j'ai dit, & par motif de Religion, où on n'en sauroit seulement decouvrir l'ombre.

Tou-

Toutes ces choses si extraordinaires , à vous dire le vrai , me surprenoient fort dans le commencement , je ne savois qu'en dire & qu'en penser ; tantôt je les considérois comme quelques restes , ou comme les auteurs de cette ancienne & infame Secte Cynique , sinon que je ne remarquois en eux que brutalité & ignorance , & qu'ils me sembloient plutôt des arbres qui se remuoient un peu d'un lieu à autre , que des animaux raisonnables ; tantôt je les considérois comme gens enrêtez de Religion ; mais comme j'ai déjà dit , je ne pouvois remarquer en tout cela aucune ombre de vraie pieté ; tantôt je pensois en moi-même que cette vie paresseuse , faineante , & independante de gueux , pourroit bien avoir quelque chose d'attrayant ; tantôt que la vanité , qui se fourre par tout , & qui se trouve aussi souvent sous le manteau rapetassé d'un Diogene , que sous les bons habits d'un Platon , pourroit être ce ressort qui faisoit jouer tant de machines ; & puis faisant encore reflexion sur la miserable & austere vie qu'ils menotent , je ne savois plus quel jugement en porter.

Il est vrai que plusieurs disent qu'ils ne font ces austeritez si horribles que dans l'esperance qu'ils ont de renaître Rajas, ou dans un état de vie plus délicieux que la leur; mais comme je leur ai dit à eux-mêmes plusieurs fois, comment peut-on croire qu'un homme se puisse résoudre à une si malheureuse vie dans l'esperance d'une autre qui ne sera pas plus longue, & qui au bout du compte n'est toujours que bien peu heureuse, quand on renaîtroit un Raja, ou un Jesseingue, ou un Jessomseingue, qui sont des plus puissans Rajas des Indes? Il faut, leur disois je, qu'il y ait quelque chose là-dedans que vous ne nous veuillez pas découvrir, ou que vous avouiez que vous êtes des fous achevez.

Entre tous ceux que je viens de dire, il s'en trouve qu'on croit de vrais Saints illuminez & parfaits Jauguis ou parfaitement unis à Dieu. Ce sont gens qui ont entièrement abandonné le monde, & qui se retirent d'ordinaire à l'écart dans quelque jardin fort éloigné, comme des Hermites, sans jamais venir à la ville; si on leur porte à manger, ils le reçoivent, sinon, on dit qu'ils s'en pas-

passent, & on croit qu'ils vivent de la grace de Dieu dans les jeûnes & dans les austérités perpétuelles, & sur tout abyme dans la méditation; je dis abyme, car ils se poussent si avant là dedans, qu'ils passent les heures entières ravies en extase, leurs sens externes sans aucune fonction, & (ce qui seroit admirable s'il étoit vrai,) voyans Dieu même comme une certaine lumière très blanche, très-vive & inexplicable, avec une joye & une satisfaction non moins inexprimable, suivie d'un mépris & d'un détachement entier du monde, s'il est vrai ce qu'un de ceux qui prétendoit pouvoir entrer en cette extase & y avoir entré plusieurs fois, m'en disoit, & s'il est vrai ce que disent ceux qui les approchent, & qui assurent la chose d'une telle façon qu'il semble qu'ils le croient tout de bon, comme s'il n'y avoit point de tromperie; Dieu seul fait au vrai ce qui en est, & si dans cette solitude & dans ces jeûnes l'imagination affoiblie ne se laisseroit point aller dans ces illusions, ou si ce ne seroit point quelque chose de ces especes d'extases naturelles, où Cardan dit qu'il entroit quand il vouloit, d'autant plus que je vois qu'il y a de

l'artifice en ce qu'ils font, vu qu'ils prescrivent des regles pour se lier peu à peu les sens; car ils disent, par exemple, qu'après avoir jeûné plusieurs jours au pain & à l'eau, il faut premierement se tenir seul dans un lieu retiré, les yeux fichez en haut quelque temps sans branler aucunement, puis les ramener doucement en bas, & les fixer tous deux à regarder en même temps le bout de son nez également & autant d'un côté que de l'autre (ce qui est assez difficile) & se tenir là ainsi bandez & attentifs sur le bout du nez jusqu'à ce que cette lumiere vienne. Quoi qu'il en soit, je sai que ce ravissement, & les moyens d'y entrer, font le grand Mystere de la Cabale des Jauguis, comme il l'est des Soufys. Je dis Mystere, parce qu'ils tiennent cela caché entr'eux, & n'eût été ce Pendet ou Docteur Indou, que Danechmend-kan tenoit à ses gages, & qui n'osoit lui rien celer, & que Danechmend-kan favoit d'ailleurs les Mysteres de la Cabale des Soufys, jen'en aurois pas tant découvert. Je sai de plus que pour ce qui est de l'extrémité de la pauvreté, des jeûnes & des austeritez, il faut qu'il en soit quelque chose. Il ne faut pas, ou je suis bien trom-

trompé, qu'aucuns de nos Religieux ou Hermites Européens croient l'emporter en cela sur ces gens-là, ni même en general sur tous les Religieux Afiatiques, témoins la vie & les jeûnes des Arméniens, des Coftes, des Grecs, des Nestoriens, des Jacobites & des Maronites; il faut avouer que nous ne sommes que des novices auprès de tous ces Religieux; mais aussi faut-il avouer, selon ce que j'ai expérimenté, au regard de ceux des Indes, qu'ils ne doivent pas être cruellement tourmentez de la faim; comme nous sommes nous autres dans nos pays froids.

Il y en a d'autres bien differens de ceux-ci, qui sont d'étranges personnages; ils vont quasi perpetuellement voyageans deçà delà; ce sont gens qui se moquent de tout, qui ne se mettent en peine de rien; gens à secrets, qui, à ce que le peuple dit, ne savent pas moins que de faire de l'or & preparer si admirablement le mercure, qu'un ou deux grains pris tous les matins remettent un corps en parfaite santé, & fortifient tellement l'estomach qu'il digere très-bien, & qu'on ne se peut presque pas rassasier. Ce n'est pas tout; quand deux de ces ex-

cellens Jauguis viennent à le rencontrer ; & qu'on les peut faire piquer l'un l'autre sur ce pouvoir de leur science ou Jauguisme , on leur voit faire de tels tours à l'en-
vi l'un de l'autre , que je ne sai si Simon Magus en auroit fait davantage ; car ils devinent ce qu'on pense , font fleurir une branche d'arbre , & lui font porter du fruit en moins d'une heure , mettent couvrir un œuf qu'on leur donne , dans leur sein , & en font éclore en moins d'un demi quart-d'heure tel oiseau qu'on veut , qu'ils font voler dans la chambre , & ainsi de je ne sai combien d'autres prodiges. J'entens si ce qu'on en dit est veritable ; car il me souvient qu'un jour mon Agah avoit fait venir chez lui un de ces fameux Devins ; qu'il convint avec lui de lui donner le lendemain trois cens Roupies , ce qui valoit près de cent cinquante écus , s'il lui disoit , comme il le promettoit , sa pensée , qu'il écrirait devant lui sur le papier ; que je convins aussi de lui en donner vingt-cinq , pourvu qu'il devinât la mienne , mais que le Prophete nous manqua de parole , comme me fit une autrefois un de ces producteurs d'oiseaux à qui j'avois aussi promis vingt Roupies.

Vous

Vous voyez que j'entens toujours si ce qu'on en dit est véritable; car pour moi avec toute ma curiosité, je ne suis jamais de ces heureux qui se trouvent presens à ces sortes de grands coups, & même quand par hazard je me trouve à quelques-uns de ceux que l'on croit étranges, je vas toujours cherchant si la chose ne se pourroit point faire par quelque tromperie, artifice ou souplesse de main, & je suis même quelquefois assez malheureux ou heureux pour trouver la fourbe, comme je fis de celui qui faisoit courir une tasse pour découvrir quel étoit le voleur qui avoit pris de l'argent à mon Agah.

Il y en a enfin en plusieurs endroits qui ont tout un autre air que tous ceux que j'ai dit ci-dessus; leur vie & leur devotion est plus douce & plus polie, ils vont par les rues nus pieds, nud tête, ceints d'une écharpe qui leur vient jusqu'aux genoux; & un drap blanc passé par dessous l'aisselle droite, & repassé par dessus l'épaule gauche en forme de manteau, sans autres vêtemens par dessous; ils sont toujours bien lavez & propres en tout, & marchent ordinairement deux à deux fort modestement,

tenans dans la main un petit pot de terre à trois pieds & à deux anses fort propre & fort joli; ils ne vont pas gueusans de boutique en boutique comme beaucoup d'autres Fakires; ils entrent librement par tout dans les maisons des Gentils, où ils sont les bien venus & les bien receus; c'est la benediction du logis; Dieu garde de les accuser de quelque chose, & cependant on ne laisse pas de savoir ce qui se passe souvent dans ces visites parmi les femmes, mais c'est la coutume; ils sont en possession d'être Saints nonobstant tout cela, & une maison ne se trouve qu'honorée de leur visite, aussi n'est-ce pas sur cela que je m'arrête, il y a bien d'autres endroits dans le monde où on n'y regarde pas de si près; mais ce que je trouve tout à fait ridicule dans ces gens-là, c'est qu'ils sont assez impertinens pour se comparer à nos Religieux qu'ils voyent dans les Indes. J'ai pris quelquefois plaisir pour les faire donner dans le panneau, de leur faire de grandes ceremonies, & leur rendre de grands respects; je les entendois incontinent après qu'ils se disoient les uns aux autres, ce Frangui-là connoit qui nous sommes, il y a long-temps qu'il

qu'il est dans les Indes ; il fait que nous sommes les Padrys des Indous. La belle comparaison, disois-je en moi-même, impertinente & idolâtre canaille ! Mais c'est trop s'arrêter aux gueux des Gentils ; passons à leurs Livres de Loi & de Science, vous pourrez juger par après, si la plus grande partie de ce que j'en dirai se devra mettre, ainsi que je le pense, au nombre des extravagances.

Ne vous étonnez pas d'abord, si, quoi que je ne sache pas le Hanscrit, qui est la langue des Doctes, dont je dirai un mot ci-après, & peut-être celle-là même des anciens Bragmanes des Indes, comme on pourra voir ensuite, je ne laisserai pas de vous dire beaucoup de choses qui sont tirées des Livres écrits en cette langue ; car vous saurez que mon Agah Danechmend-kan, partie à ma sollicitation, partie pour sa propre curiosité, prit à ses gages un des plus fameux Pendets qui fût dans toutes les Indes, & qui autrefois avoit eu pension de Dara le fils aîné du Roi Chah-Jehan, & que ce Pendet, outre qu'il attiroit chez nous tous les plus savans Pendets, a été plus de trois ans assis à mes côtes. Quand

j'étois las d'expliquer à mon Agah ces dernieres découvertes d'Harvée & de Pecquet sur l'Anatomie, & de raisonner avec lui sur la Philosophie de Gassendi & de Descartes; que je lui traduisois en Persien (car ç'a été là ma plus grande occupation pendant cinq ou six ans) le Pendet étoit notre refuge, & alors c'étoit à lui à raisonner, & à nous conter ses fables, qu'il nous debitoit serieusement & sans jamais rire. Il est vrai que nous nous dégoûtâmes si fort à la fin de ses raisonnemens bourrus, que nous ne le pouvions presque plus entendre.

Ils disent donc que Dieu, qu'ils appellent Achar, c'est à dire, immobile ou immuable, leur aenvoyé quatre Livres qu'ils appellent Beths, mot qui signifie Science, parce qu'ils prétendent que dans ces Livres toutes les Sciences soient comprises. Le premier de ces Livres s'appelle Atherbabed, le second Zagerbed, le troisième Rekbbed, & le quatrième Samabed. Suivant la doctrine de ces Livres, ils doivent être distinguez, comme ils le sont effectivement, en quatre Tribus; la premiere de Brahmens, ou gens de Loi; la seconde de Quetterys, qui.

qui sont les gens de guerre ; la troisième de Bescué , ou Marchands, qu'on appelle communement Banyanes ; & la quatrième de Seydra , qui sont les Artisans & Laboureurs , en sorte que ces Tribus ne se puissent point allier l'une avec les autres , c'est à dire qu'un Brahmen , par exemple , ne puisse pas se marier avec une femme Quettery , & ainsi des autres.

Ils conviennent tous dans une doctrine semblable à celle des Pythagoriciens au regard de la Metempsychose , & en ce qu'ils ne peuvent ni tuer , ni manger aucun animal ; il y en a néanmoins quelques-uns de la seconde Tribu , qui en peuvent manger , pourvu que ce ne soit pas de la vache ou du paon. Ils ont tous un grand respect pour ces deux animaux , & sur tout pour la vache , parce qu'ils imaginent je ne sais quel fleuve entre cette vie & l'autre qu'ils doivent passer , se tenans à la queue d'une vache. Leurs anciens Législateurs avoient peut-être vu ces Bergers d'Egypte qui traversent ainsi le Nil , en tenant de la main gauche la queue d'un bœuf ou d'un bœuf , & de la main droite un bâton pour le conduire & le faire tourner comme
ils

ils veulent ; ou plutôt ils auroient imprimé ce respect pour la vache , parce que c'est d'elle qu'ils tirent le lait & le beurre , ce qui fait une bonne partie de leur subsistance , & qu'elle est le fondement du labourage , & par conséquent de la vie , d'autant plus qu'il n'en est pas dans les Indes comme dans nos quartiers, où la terre puisse nourrir cette grande quantité de bétail ; si l'on en tuoit dans les Indes la moitié de ce qu'on fait en France ou en Angleterre , le Pays s'en trouveroit bien-tôt dépourvu , & la terre sans pouvoir être cultivée ; le chaud y est si grand huit mois de l'année , que tout est sec , & que les bœufs & les vaches mourans souvent de faim , mangent de la vilainie dans la Campagne , comme pourroient faire des porcs ; & c'est à cause de la disette de bétail que du temps de Jehan-Guire les Brahmens obtinrent qu'il ne s'en tueroit point durant un certain nombre d'années , & que ces années dernières ils presenterent une Requête à Aureng-Zebe , & lui firent offre d'une somme considerable s'il vouloit faire une semblable défense que Jehan-Guire. Ils remontroient que depuis cinquante ou soixante ans plusieurs

siieurs terres demeuroient incultes, parce que les bœufs & les vaches étoient devenus trop rares & trop chers. Peut-être même que ces Législateurs auroient considéré que la chair de vache & de bœuf dans les Indes n'a pas grand goût, ni n'est guère saine, si ce n'est un peu l'Hiver pendant le froid. Ou peut-être enfin qu'ils auroient voulu détourner les hommes de la cruauté où ils étoient trop enclins les uns envers les autres, les obligeant, par maxime de Religion, d'avoir de l'humanité pour les animaux mêmes, & leur donnant à croire qu'en tuant ou en mangeant quelque animal, il se pourroit faire qu'ils tueroient ou mangeroient quelqu'un de leurs grands-pères, ce qui seroit un crime horrible.

Selon la doctrine de ces Beths, ils sont obligez de faire Oraison tous les jours trois fois pour le moins, au matin, à midi & au soir, le visage tourné vers l'Orient. Ils sont encore obligez de se laver trois fois tout le corps, ou du moins avant le manger, & croient qu'il y a plus de mérite de se laver, & de faire la priere dans de l'eau courante que dans une autre. Peut-être bien encore que les

Le-

Legislateurs en ce point ont eu égard à ce qui est propre & commode pour le Pays; car on ne demande dans les Indes qu'à se laver & à se baigner. Aussi sont-ils bien embarrassés à observer leur Loi lors qu'ils se trouvent dans les Pays froids. J'en ai vu dans les voyages qui ont pensé mourir pour se vouloir ainsi opiniâtrer à se laver le corps, se plongeant dans les fleuves ou dans les réservoirs lors qu'ils en trouvoient proche, ou se jettant des seaux d'eau sur la tête lors qu'ils en étoient éloignés. Quand je leur disois sur cela que dans les Pays froids il seroit impossible d'observer leur Loi pendant l'hiver, ce qui étoit un signe qu'elle n'étoit qu'une pure invention des hommes, ils me donnoient cette réponse assez plaisante; qu'ils ne prétendoient pas que leur Loi fût universelle; que Dieu ne l'avoit faite que pour eux, & c'étoit pour cela qu'ils ne pouvoient pas recevoir un Etranger dans leur Religion; qu'au reste ils ne prétendoient point que la nôtre fût fautive; qu'il se pouvoit faire qu'elle fût bonne pour nous, & que Dieu pouvoit avoir fait plusieurs chemins différens pour aller au Ciel, mais ils ne veulent pas entendre que

que la nôtre étant générale pour toute la terre, la leur ne peut être que fable & que pure invention.

Ces mêmes Beths leur enseignent que Dieu ayant déterminé de créer le monde, il ne le voulut pas faire immédiatement ; mais qu'il créa trois Êtres très-parfaits. Le premier fut Brahma, qui veut dire pénétrant en toutes choses ; le second Beschén, qui veut dire existant en toutes choses ; & le troisième Mehahdeu, qui veut dire grand Seigneur ; que par le moyen de Brahma il créa le monde, par le moyen de Beschén il le conserve, & que par le moyen de Mehahdeu il le détruira ; que ce fut Brahma qui par le commandement de Dieu publia les quatre Beths, & que c'est pour cela que dans quelques-uns de leurs Temples ils le représentent avec quatre têtes.

Touchant ces trois Êtres j'ai vu des Missionnaires Européens qui prétendent que les Gentils ont quelque idée du Mystère de la Trinité, & qui disent qu'il est expressément porté dans leurs Livres, que ce sont trois Personnes en un seul Dieu. Pour moi j'ai fait assez discourir les Pénitents sur cette matière, mais ils s'expli-

pliquent si pauvrement que je n'ai jamais pu comprendre nettement leur sentiment ; j'en ai même vu quelques-uns qui disent que ce sont trois véritables Créatures très-parfaites qu'ils appellent *Deütas* , sans pourtant bien expliquer ce qu'ils entendent par ce mot de *Deüta* ; comme nos anciens Idolâtres n'ont, à mon avis, jamais bien expliqué ce qu'ils entendoient par ces mots de *Genius* & de *Numina* , qui est , je pense , le même que *Deüta* chez les Indiens. Il est vrai que j'en ai vu d'autres, & des plus savans, qui disoient que ces trois Etres n'étoient effectivement qu'un même Dieu considéré en trois façons, à savoir entant qu'il est Producteur, Conservateur & Destructeur des choses, mais ils ne disoient rien des trois Personnes distinctes en un seul Dieu.

De plus j'ai vu le Reverend Pere Roa Jesuite , Allemand de Nation & Missionnaire à Agra , qui s'étoit appliqué au *Hanscrit*, & qui y avoit beaucoup d'entrée , qui soutenoit que non seulement il étoit porté dans les Livres des Gentils, qu'il y avoit un Dieu en trois Personnes, mais même que la seconde Personne de leur Trinité s'étoit incarnée neuf fois ;
&

& afin qu'on ne croye pas que je me veuille attribuer des Ecrits des autres, je m'en vai vous rapporter mot pour mot ce qu'en attrapa par adresse une Pere Carme de Schiras, lors que ce Pere Roa passoit par là pour venir à Rome. Les Gentils, dit-il, tiennent que la seconde Personne de la Trinité s'est incarnée par neuf fois, & cela pour diverses necessitez du monde, desquelles elle l'a délivré. La huitième Incarnation est la plus celebre; car ils soutiennent que le monde étant asservi sous la puissance des Geans, il fut délivré par la seconde Personne incarnée, & né d'une Vierge à minuit, les Anges chantans dans les airs, & les Cieux versans une pluie de fleurs pendant toute la nuit. Cela sent beaucoup le Christianisme, mais voici la fable qui retourne. Ils ajoutent que ce Dieu incarné tua premierement un Geant qui voloit dans l'air, & qui étoit si grand qu'il obscurcissoit le Soleil; que par sa chute il fit trembler toute la terre, & que même de son grand poids il la penetra si avant qu'il tomba dans l'Enfer; que ce Dieu incarné blessé au côté dans le premier conflit avec ce Geant tomba: mais que par sa chute il mit en fuite
les

ses ennemis ; qu'après s'être relevé & avoir délivré le Monde, il monta aux Cieux, & qu'à cause de sa blessure il est appelé ordinairement, blessé au côté. La dixième Incarnation, qui fera lors que suivant notre supputation l'Ante-Christ viendra, ce sera, disent-ils, pour délivrer le Monde de l'esclavage des Mahométans, mais ce n'est qu'une Tradition vulgaire qu'on ne trouve point dans leurs Livres. Ils disent aussi que la troisième Personne de la Trinité s'est manifestée au Monde ; surquoi ils content que la fille d'un Roi étant en état d'être mariée, & lui ayant été demandé par son Pere, qui elle vouloit en mariage, répondit qu'elle ne vouloit être unie qu'à une Personne Divine, & qu'en même temps apparut au Roi la troisième Personne de la Trinité en forme de feu, que ce Roi en donna incontinent avis à sa fille, qui consentit aussi-tôt aux nœces ; que cette Personne de la Trinité, toute en feu qu'elle étoit, fut appelée au Conseil & que voyant que les Conseillers du Roi s'opposoient à ce mariage, elle se prit à leurs barbes, & les brûla avec toute la Maison Royale ; après quoi elle épousa la fille (contes de ma
mere

mere l'Oye.) Ils ajoutent encore que la première Incarnation de la seconde Personne fut dans la nature d'un Lion ; la seconde dans celle d'un pourceau ; la troisième en celle d'une tortuë ; la quatrième dans un serpent ; la cinquième dans un Pygmée Brahmane haut d'une coudée ; la sixième dans un monstre homme-lion ; la septième dans un dragon ; la huitième comme nous avons dit ; la neuvième en un singe , & que la dixième se fera en celle d'un grand Cavalier.

Sur tout ceci je vous dirai que je ne fais point de doute que le Reverend Pere Roa n'ait tiré ce qu'il dit des Livres des Gentils , & que c'est là le principal fondement de leur Mythologie. J'en avois écrit plusieurs choses fort au long dans mes Memoires , & avois même pris les figures de plusieurs de leurs Dieux ou Idoles que j'avois vu dans leurs Temples , & m'étois fait donner les caractères de leur langue Hanscrit , mais ayant trouvé à mon retour tout cela , ou du moins la meilleure partie , imprimé dans *China Illustrata* du Pere Kirker , qui l'avoit appris à Rome de ce même Pere Roa , je me contenterai de vous avoir

in

indiqué le Livre. Il est vrai que ce mot d'Incarnation, dont se sert le Reverend Pere, m'a été nouveau, ne l'ayant jamais vu usité si expressement ; seulement avois-je entendu quelques Pendets qui expliquoient ainsi la chose : Savoir que Dieu avoit autrefois paru en ces figures où il avoit fait toutes ces merveilles qu'ils racontent ; d'autres me l'avoient expliqué de cette autre sorte ; que c'étoit l'ame de certains grands hommes, comme nous pourrions dire des Heros qui avoit passé dans ces corps, & que ces Heros étoient ainsi devenus Deütas, ou pour parler comme nos anciens Idolâtres, qui étoient devenus une espece de Divinitez puissantes & considerables, des *Numina*, des *Genii*, des *Demonnes*, ou si vous voulez des Esprits ou des Fées ; car je ne voi point que ce mot de Deüta puisse signifier autre chose. Mais cette seconde explication des Pendets revenoit enfin à la première, en ce qu'ils croient la plupart, que nos ames sont des portions ou portioncules de Dieu. D'autres me donnoient une explication bien plus relevée, disant que toutes ces Incarnations ou Apparitions, dont parlent leurs Livres,

ne se doivent point entendre au pied de la lettre ; mais seulement mystiquement , entant qu'on expliquoit par là les divers Attributs de Dieu. Il y en a eu quelques-uns , & des plus doctes , qui m'ont avoué franchement qu'il n'y avoit rien de plus fabuleux que toutes ces Incarnations , & que ce n'étoit que des inventions de Législateurs pour retenir les peuples dans quelque Religion , & que quand même cela auroit été , supposant ce fondement qui leur est commun , que nos ames fussent des portions ou portioncules de la Divinité , on s'en devroit mocquer en bonne Philosophie , sans en faire des mysteres de Religion : puis qu'à l'égard de nos ames , nous serions Dieu , & qu'au fond ce seroit nous-mêmes qui nous serions imposez des Cultes de Religion , des Metempicoses , des Paradis & des Enfers , ce qui seroit ridicule.

J'ajouterais ces mots pour vous faire savoir que je ne suis pas moins obligé à Messieurs Henri Lor & Abraham Roger , qu'aux Reverends Peres Kirker & Roa. J'avois compilé cent choses touchant les Gentils que j'ai trouvées dans les Livres de ces Messieurs , & qui m'auroient bien donné de la peine à ran-

ger comme ils ont fait. Ainsi je me contenterai de vous dire quelque chose en general de leurs études & sciences, non pas en bel ordre, comme vous pourriez peut-être esperer, mais de la façon que je j'ai appris, & apparemment comme il est dans leurs Livres, je veux dire par pièces, par morceaux & sans suite.

La Ville de Benares, qui est située sur le Gange, dans un très-beau & riche Pays & dans un très-bel endroit, est l'Ecole generale, & comme l'Athenes de toute la Gentilité des Indes, où les Brahmenes & les Religieux, qui sont ceux qui s'appliquent à l'étude, se rendent. Ils n'ont point de Colleges & de Classes ordonnées comme chez nous; cela me semble plus tenir de cette façon d'Ecole des Anciens; les Maîtres étans dispersés par la Ville dans leurs maisons, & principalement dans les jardins des Fauxbourgs, où les gros Marchands les souffrent. De ces Maîtres, les uns ont quatre Disciples, les autres six ou sept, & les plus renommez douze ou quinze tout au plus, qui passent les dix & les douze années avec eux. Toute cette étude est fort froide, parce que la plûpart des Indiens
sont

font d'une humeur lente & paresseuse, la chaleur du Pays & leur manger y contribuant beaucoup. Et parce qu'ils ne font point comme nous animez au travail par cette grande émulation & par cette esperance que nous avons de parvenir à quelque chose, ils étudient doucement & sans beaucoup se tourmenter, en mangeant leur Kichery ou mélange de legumes que les riches Marchands leur font apprêter.

Leur première étude est sur le Hanscrit, qui est une langue tout à fait differente de l'Indienne ordinaire, & qui n'est sûe que des Pendets; & c'est cette langue dont le Reverend Pere Kirker a donné l'Alphabet qu'il a eu du Pere Roa. Elle s'appelle Hanscrit qui veut dire langue pure; & parce qu'ils tiennent que ce fut dans cette langue que Dieu, par le moyen de Brahma, leur publia les quatre Beths, qu'ils estiment Livres Sacrez, ils l'appellent Langue Sainte & Divine; ils prétendent même qu'elle soit aussi ancienne que Brahma, dont ils ne comptent l'âge que par Lecques ou centaines de mille ans; mais je voudrois caution de cette étrange antiquité. Quoi qu'il en soit, on ne sau-

roit nier, ce me semble, qu'elle ne soit très-ancienne, puis que leurs Livres de Religion, qui l'est sans doute beaucoup, ne sont écrits que dans cette langue, & que de plus, elle a ses Auteurs de Philosophie, la Medecine en vers, quelques autres Poësies, & quantité d'autres Livres dont j'ai vu une grande sale toute pleine dans Benares.

Après qu'ils ont appris le Hanscrit, ce qui leur est très-difficile, parce qu'ils n'en ont point de Grammaire qui vaille, ils se mettent pour l'ordinaire à lire le Purance, qui est comme un Interpréte & Abregé des Beths, parce que ces Beths sont fort gros, du moins si ce sont ceux qu'on me montra à Benares: ils sont mêmes très-rares, jusques-là que mon Agah ne les a jamais pu trouver à acheter, quelque diligence qu'il ait pu faire; aussi les tiennent-ils fort secrets, de crainte que les Mahométans ne mettent la main dessus, & ne les fassent brûler comme ils ont déjà fait plusieurs fois. Après le Purance quelques-uns se jettent dans la Philosophie, où certainement ils réussissent bien peu; je l'ai déjà dit, ils sont d'une humeur lente & paresseuse, & ne sont point animez dans l'esperance de par-
ve-

venir à quelque chose par leur étude.

Entre leurs Philosophes il y en a principalement six fort fameux, qui sont six Sectes différentes; les uns s'attachent à celle-ci, & les autres à celle-là; ce qui fait de la différence, & cause même de la jalousie entre les *Pendets* ou Docteurs; car ils savent qu'un tel est de cette Secte, & un tel d'une autre, & chacun d'eux prétend que sa doctrine est bien meilleure que celle des autres, & qu'elle est même plus conforme aux *Beths*. Il y a bien une sixième Secte qui s'appelle *Bauté*, d'où sortent douze autres Sectes différentes, mais cette Secte n'est pas si commune que les autres; les Sectateurs en sont haïs & méprisés; traitez d'Athées & de gens sans Religion, & ne vivent pas même aussi comme les autres.

Tous ces Livres parlent des premiers Principes des choses, mais fort différemment. Les uns tiennent que tout est composé de petits corps, qui sont indivisibles, non pas à cause de leur solidité, dureté & résistance, mais à raison de leur petitesse, & disent ainsi plusieurs choses ensuite qui approchent des opinions de *Democrite* & d'*Epicure*, mais

c'est avec tant de confusion & en si mauvais ordre, qu'on ne fait à quoi se tenir; tout cela ne paroît que pièces & morceaux mal ajustez & mal suivis: néanmoins comme leurs plus fameux Pendets me semblent très-ignorans, & que d'ailleurs je n'ai pas lu leurs Livres, il me reste un scrupule, que ce ne soit tant ou plus la faute des Pendets que celle des Auteurs.

Les autres disent que tout est composé de matière & de forme, mais pas un d'eux ne s'explique nettement sur la matière, & bien moins encore sur la forme; néanmoins j'ai assez reconnu qu'ils ne l'entendent aucunement de la sorte qu'on a accoutumé de l'expliquer dans nos Ecoles avec notre éducation de la puissance de la matière; car ils apportent toujours des exemples de choses artificielles, & entre autres celui d'un vase de terre molle, que le Potier tourne & forme tantôt d'une façon, tantôt d'une autre.

D'autres veulent que tout soit composé de quatre Elemens & du Néant, mais ils ne s'expliquent en aucune façon touchant le mélange & la transmutation. Et pour ce qui est du Néant, qui vient à peu près à notre Privation, ils en
ad-

admettent de je ne fai combien de façons, qu'ils n'entendent, je crois, point du tout, ni ne sauroient faire entendre.

Il y en a aussi qui veulent que la lumiere & les tenebres soient les premiers Principes, & disent là-dessus mille choses à vue de pays, sans ordre ni suite, & apportent de longues raisons, qui ne sentent nullement le Philosophe, mais souvent la façon ordinaire de parler du peuple.

Il y en a encore qui admettent pour Principe la Privation, ou plutôt les Privations, qu'ils distinguent du Néant, & dont ils font de grands dénombremens, si inutiles & si peu philosophiques, que j'ai de la peine à m'imaginer que cela soit dans leurs Livres, & que leurs Auteurs aient pu s'amuser à de telles bagatelles.

Il y en a enfin qui prétendent que tout est composé d'accidens, & en font aussi des dénombremens étrangement longs & ennuyeux, & qui ne sentent que la boutique de quelque causeur du menu peuple.

Touchant ces Principes en general, ils sont tous d'accord qu'ils sont éternels; cette production du Rien semble

ne leur être point tombée en pensée, non plus qu'à beaucoup d'autres de ces anciens Philosophes; neantmoins il y en a un, disent-ils, qui en touche quelque chose.

Dans la Medecine ils ont quantité de petits Livres, qui sont plutôt des Recueils de Receptes qu'autre chose; le plus ancien & le principal est écrit en vers. Je vous dirai en passant que leur Pratique est assez differente de la nôtre, & qu'ils se fondent sur ces Principes; Qu'un malade qui a la fièvre n'a pas besoin de grande nourriture; Que le principal remède des maladies est l'abstinence; Qu'on ne sauroit rien donner de pire à un malade que des bouillons de viande, ni qui se corrompe plutôt dans l'estomac d'un fiévreux; & qu'on ne doit tirer du sang que dans une grande & évidente nécessité, comme quand on apprehende quelque transport au cerveau, ou qu'on remarque quelque partie considerable enflammée, comme la poitrine, le foye ou les reins, Que cette Pratique soit la meilleure ou non, c'est ce que je laisse à decider à nos savans Medecins; mais je voi qu'elle ne laisse pas de réussir parmi eux.
Elle

Elle n'est pas même particulière aux Medecins Gentils ; les Medecins Mogols & Mahometans , qui suivent Avicenne & Averroës , la tiennent fort religieusement , principalement au regard des bouillons de viande. Il est vrai que les Mogols sont un peu plus prodigues de sang que les Gentils , parce que dans les maladies, où ils craignent ces accidens que je viens de dire, ils saignent ordinairement une ou deux fois , mais ce n'est pas de ces petites saignées de nouvelle invention de Goa & de Paris ; ce sont de ces saignées copieuses des Anciens , de dixhuit & vingt onces de sang, qui vont souvent jusques à la défaillance , & qui souvent aussi étranglent les maladies dans leur commencement , comme dit Galien , & comme j'ai vu plusieurs fois.

Dans l'Anatomie on peut dire que les Gentils n'y entendent rien du tout ; ils ne savent dire que des impertinences là dessus ; aussi n'est-ce pas merveille qu'ils y soient si ignorans ; ils n'ouvrent jamais de corps ni d'hommes ni d'animaux ; ils ont une telle horreur de cela , que lors que j'ouvrais des chèvres vivantes & des moutons devant mon

Agah pour lui faire comprendre la circulation du sang, & lui faire voir les vaisseaux de Monsieur Pecquet, par où le chile vient enfin se rendre dans le ventricule droit du cœur, ils s'enfuyoient tous & trembloient de peur; & cependant ils ne laissent pas d'assurer qu'il y a cinq mille veines dans l'homme ni plus ni moins, comme s'ils les avoient bien comptées.

Pour ce qui est de l'Astronomie, ils ont leurs Tables suivant lesquelles ils prévoient les Eclipses; & si ce n'est pas avec toute cette justesse de nos Astronomes d'Europe, du moins ils y viennent à peu près; cependant ils ne laissent pas de raisonner sur l'Eclipse de Lune, de la même façon que sur celle du Soleil, ils veulent que ce soit le Rach, ce noir vilain, ce malfaisant Deïta, qui prend en ce temps-là la pauvre Lune, se saisit d'elle & l'infecte. Ils veulent encore avec autant de raison, que la Lune soit quatre cens mille Kosses au dessus du Soleil, c'est à dire, plus de cinquante mille lieues; Qu'elle soit lumineuse d'elle-même, & que ce soit d'elle que nous vient une certaine eau vitale qui s'assemble & se range principalement dans le cerveau, des-

déscendant de là comme d'une source dans tous les membres pour leurs fonctions. Ils veulent outre cela que le Soleil & la Lune & généralement tous les Astres soient des Deütas ; Que la nuit se fasse lorsque le Soleil est derrière le Someire, cette montagne imaginaire qu'ils placent au milieu de la Terre, & qu'ils font de je ne sai combien de mille lieües de hauteur, & à qui ils donnent la figure d'un pain de sucre renversé, en sorte que le jour ne soit chez eux que lors que le Soleil se retire du derrière de cette montagne.

Dans la Geographie ils n'ont pas moins bien réüssi ; ils croient que la Terre est plate & triangulaire, & qu'elle a sept étages, tous différens en beauté, en perfection & en habitans, dont chacun est entouré de sa Mer ; Que de ces Mers il y en a une de lait, une autre de sucre, une autre de beurre, une autre de vin, & ainsi des autres, en sorte qu'après une Terre vienne une Mer, & après une Mer une Terre, & ainsi jusques à sept, à commencer du Someire qui est au milieu de tous ces étages ; Que le premier étage qui est au pied du Someire, a des Deütas pour les habitans qui

sont très-parfaits ; Que le second en a aussi , mais qui sont moins parfaits , & ainsi des autres en diminuant toujours de perfection jusqu'au septième qui est le nôtre, c'est à dire celui des hommes qui sommes bien moins parfaits que tous les Deïtas ; & qu'enfin toute cette masse est soutenue sur la tête de plusieurs Elefans, qui causent les tremblemens de terre quand ils se remuent.

Toutes ces grandes impertinences, que je viens de vous raconter, m'ont souvent fait dire en moi-même que si ce sont là les fameuses sciences de ces anciens Bragmanes des Indes, il faut qu'il y ait eu bien du monde trompé dans les grandes idées qu'on en a conceuës ; pour moi j'aurois bien de la peine à me le persuader, sinon que je vois que la Religion des Indiens est de temps immemorial ; qu'elle est écrite dans la langue Hanscrit, qui ne peut être que très-ancienne, puis qu'on ignore son commencement, & que c'est une langue morte qui n'est sçûe que des Savans, & qui a ses Poësies ; que tous leurs Livres de Sciences ne sont écrits que dans cette langue, qui sont tout autant de marques d'une très-grande antiquité. Ajoûtons
un

un mot touchant le culte des Idoles.

Lors que je descendois le long du Gange, & que je passai par Benares, cette fameuse Ecole de toute la Gentilité des Indes, j'allai trouver le Chef des Pendets, qui fait là sa demeure ordinaire. C'est un Fakire ou Religieux tellement renommé pour son savoir, que Chah-Jehan, tant pour sa science que pour complaire aux Râjas, lui fit pension de deux mille Roupies, qui est environ mille écus; c'estoit un gros homme très-bien fait, & qu'on regardoit avec plaisir; pour tout vêtement il n'avoit qu'une espee d'écharpe blanche de soye qui étoit liée à l'entour de sa ceinture, & qui pendoit jusqu'à mi-jambe, avec une autre écharpe rouge de soye assez large, qu'il avoit sur ses épaules comme un petit manteau. Je l'avois vu plusieurs fois à Dehli dans cette posture devant le Roi dans l'Assemblée de tous les Omerâhs, & marcher par les rues tantôt à pié & tantôt en Paleky. Je l'avois aussi vu & j'avois conversé plusieurs fois avec lui, parce que pendant un an il s'étoit toujours trouvé à notre Conference devant mon Agah, à qui il faisoit la cour, afin qu'il lui fit redonner sa pension, qu'Au-

reng-Zebe parvenu à l'Empire lui avoit ôtée pour paroître grand Musulman. Dans la visite que je lui rendis à Benares il me fit cent caresses, & me donna même la collation dans la Bibliothèque de son Université avec les six plus fameux Pendets de la Ville. Quand je me vis en si bonne compagnie je les priaï tous de me dire leur sentiment sur l'adoration de leurs Idoles; car je leur disois que je m'en allois des Indes extrêmement scandalisé de ce côté-là, & leur reprochois que c'étoit une chose contre toute sorte de raison & tout à fait indigne de gens savans & Philosophes comme eux : Et voici quel fut le résultat & la conclusion de cette noble Assemblée.

Nous avons veritablement, me dirent-ils, dans nos Deüras ou Temples, quantité de Statuës diverses, comme celles de Brahma, Mehadeu, Genich & Gavanî, qui sont des principaux & des plus parfaits Deütas, & même de quantité d'autres de moindre perfection, auxquelles nous rendons beaucoup d'honneur, nous prosternans devant elles, & leur presentans des fleurs, du ris, des huiles de senteurs, du safran & autres choses
sem-

semblables avec beaucoup de ceremonie : neantmoins nous ne croyons point que ces statues soient ou Brahma même, ou Bechen lui-même, & ainsi des autres, mais seulement leurs Images & Representations, & nous ne leur rendons ces honneurs qu'à cause de ce qu'elles representent; elles sont dans nos Deü-ras, parce qu'il est necessaire, pour bien faire la priere, qu'il y ait quelque chose devant les yeux qui arrête l'esprit, & quand nous prions, ce n'est pas la Statuë que nous prions, mais celui qui est representé par la Statuë : au reste nous reconnoissons que c'est Dieu qui est le Maître absolu & le seul Tout-puissant. Voilà, sans ajoûter ni diminuer, la solution qu'ils me donnerent; mais, à vous dire le vrai, cela me sembloit un peu trop bien concerté à la Chrétienne au prix de ce que j'en avois appris de plusieurs autres Pendets.

Après cela je les mis sur leur Chronologie, où ils prétendoient bien me faire voir d'autres antiquitez que toutes les nôtres. Ils ne veulent pas dire que le monde est éternel, mais ils le font si vieux, que je ne sai quasi lequel vaut le mieux. Sa durée déterminée, disent-ils, est de
qua-

quatre Dgugue, que Dgugue est un certain nombre déterminé d'années, comme nous dirions un Siècle, avec cette différence qu'un Siècle n'est composé que de cent ans, & que leur Dgugue est composé de cent Lecques, c'est dire, de cent fois cent mille ans. Il ne me souvient pas précisément du nombre total des années de chaque Dgugue, mais je fai bien que le premier, qui s'appelle Sate-Dgugue, est de vingt-cinq Lecques d'années; que le second, qui s'appelle Trita, est de plus de douze Lecques; le troisième, qui s'appelle Duaper, est de huit Lecques & soixante & quatre mille années, si j'ai bonne memoire; & qu'ainsi le quatrième, qui s'appelle Kale-Dgugue, est de je ne sai combien de Lecques; les trois premiers, ajoutent-ils, & beaucoup du quatrième sont écoutez, de sorte que le monde ne durera point tant qu'il a fait, parce qu'il doit perir à la fin du quatrième, toutes choses retournant à leurs premiers Principes. Je les fis chifrer & rechifrer pour avoir au vrai l'âge du monde; mais comme je vis que cela les embarrassoit trop, & qu'ils ne convenoient pas tous précisément du nombre des Lecques, je me
con-

contentai de voir qu'ils le fônt étrangement vieux ; mais pressiez les un peu sur cette ancienneté, ils ne vous payent que de fables, & en viennent enfin à dire qu'ils tiennent cela de leurs Beths, ou Livres de Loi, qui leur ont été donnez par le moyen de Brahma.

Je les poullai ensuite sur la nature de leurs Deütas, que je voulois qu'ils m'expliquassent, mais je n'en pus rien tirer que de confus ; Qu'il y en avoit de trois sortes, de bons, de mauvais, & d'indifferens, c'est à dire, qui n'étoient ni bons ni mauvais ; Que quelques-uns vouloient qu'il fussent faits de feu ; Qu'il y en avoit d'autres qui vouloient qu'ils fussent faits de lumiere ; Que plusieurs vouloient qu'ils fussent Biapek, mot dont je ne pouvois tirer aucune explication nette, sinon entant qu'ils me disoient que Dieu est Biapek, que notre ame est Biapek, & que ce qui est Biapek est incorruptible, & ne dépend point ni du temps ni du lieu ; Que d'autres vouloient que ce ne fussent que des portions de la Divinité, selon que j'ai dit ci-dessus ; & qu'enfin il y en avoit qui vouloient que ce fussent de certaines especes de
Divi-

Divinitez separées & dispersées par le Monde.

Il me souvient que je les mis encore sur la nature du Lengue-cherire, que quelques-uns de leurs Auteurs admettent, mais je n'en pus tirer autre chose que ce que j'avois déjà depuis long-temps entendu de notre Pendet, à savoir que les semences des plantes, par exemple, des arbres & des animaux, ne se forment point de nouveau; qu'elles sont toutes dès la première naissance du Monde dispersées par tout, & mêlées dans toutes choses, & qu'elles ne sont autre chose, non seulement en puissance, comme l'on dit, mais actuellement & effectivement, que des plantes, des arbres, & des animaux même entiers & parfaits, mais si petits, qu'on ne peut distinguer leurs parties, sinon lors qu'étant venues dans un lieu convenable, elles se nourrissent, s'étendent & grossissent; en sorte que les semences d'un pomier & d'un poirier sont un Lengue-cherire, un petit pomier & un petit poirier entier & parfait avec toutes ses parties essentielles, comme celles d'un cheval, d'un éléphant & d'un homme, sont un Lengue-cherire, un petit cheval, un petit éléphant, &

& un petit homme, auxquels il ne manque que l'ame & la nourriture pour le faire paroître tel qu'il est.

Au reste pour conclusion je m'en vais vous découvrir le mystere d'une grande Cabale, qui a fait beaucoup de bruit ces dernieres années dans l'Hindoustan, parce que certains Pendets ou Docteurs Gentils en avoient infecté l'esprit de Darrâ & du Sultan Sujah les deux premiers fils de Chah-Jehan.

Il n'est pas que vous ne sachiez la doctrine de beaucoup d'anciens Philosophes, touchant cette grande Ame du Monde, dont ils veulent que nos ames, & celles des animaux soient des portions. Si nous penetrions bien dans Platon & dans Aristote, peut-être que nous trouverions qu'ils ont donné dans cette pensée. C'est là la Doctrine comme universelle des Pendets Gentils des Indes, & c'est cette même Doctrine qui fait encore à present la Cabale des Soufys, & de la plûpart des gens de lettres de Perse, & qui se trouve expliquée en vers Persiens si relevez & si emphatiques dans leur Goult-chen-raz ou parterre des Mysteres; comme ç'a été celle-là même de Flud, que notre grand Gassendi

di a refutée si doctement, & celle où se perdent la plupart de nos Chimistes. Or ces Cabalistes ou Pendets Indous, que je veux dire, poussent l'impertinence plus avant que tous ces Philosophes, & prétendent que Dieu ou cet Etre Souverain, qu'ils appellent Achar, immobile, immuable, ait non seulement produit ou tiré les ames de sa propre substance, mais generalement encore tout ce qu'il y a de materiel & de corporel dans l'Univers, & que cette production ne s'est pas faite simplement à la façon des causes efficientes, mais à la façon d'une Araignée, qui produit une toile qu'elle tire de son nombril, & qu'elle reprend quand elle veut. La creation donc, disent ces Docteurs imaginaires, n'est autre chose qu'une extraction & extension que Dieu fait de sa propre substance, de ces rets qu'il tire comme de ses entrailles, de même que la destruction n'est autre chose qu'une reprise qu'il fait de cette divine substance, de ces divins rets dans lui-même, en sorte que le dernier jour du Monde, qu'ils appellent Maperlé ou Pralea, dans lequel ils croient que tout doit être détruit, ne sera autre chose qu'une reprise generale de

de tous ces rets que Dieu avoit ainsi
tirez de lui-même. Il n'est donc rien ,
disent-ils , de réel & d'effectif de tout
ce que nous croyons voir, ouïr ou flai-
rer, goûter ou toucher; tout ce Mon-
de n'est qu'une espece de songe & une
pure illusion, entant que toute cette mul-
tiplicité & diversité de choses, qui nous
apparoissent, ne sont qu'une seule, unique
& même chose, qui est Dieu même; com-
me tous ces nombres divers que nous a-
vons, de dix, de vingt, de cent, de mil-
le, & ainsi des autres, ne sont enfin
qu'une même unité répétée plusieurs
fois. Mais demandez leur un peu quel-
que raison de cette imagination, ou qu'ils
vous expliquent comme se fait cette
sortie, & cette reprise de substance,
cette extension, cette diversité appa-
rente; ou comme il se peut faire que
Dieu n'étant pas corporel, mais Bia-
pek, comme ils avouent, & incorrupti-
ble, il soit néanmoins divisé en tant de
portions de corps & d'ames; ils ne
vous payeront jamais que de belles
comparaisons; Que Dieu est comme
un Ocean immense, dans lequel se mou-
vroient plusieurs fioles pleines d'eau;
Que ces fioles, quelque part qu'elles
pûssent

pûssent aller, se trouveroient toujours dans le même Ocean, dans la même eau, & que venant à se rompre, leurs eaux se trouveroient en même temps unies à leur tout, à cet Ocean dont elles étoient des portions: Ou bien ils vous diront qu'il en est de Dieu comme de la Lumière, qui est la même par tout l'Univers, & qui ne laisse pas de paroître de cent façons différentes selon la diversité des objets où elle tombe, ou selon les diverses couleurs & figures des verres par où elle passe. Ils ne vous payeront, dis-je, jamais que de ces sortes de comparaisons, qui n'ont aucune proportion avec Dieu, & qui ne sont bonnes que pour jeter de la poudre aux yeux d'un peuple ignorant; & il ne faut pas espérer qu'ils vous répondent solidement, si on leur dit que ces fioles se trouveroient véritablement dans une eau semblable, mais non pas dans la même, & que c'est bien une semblable lumière par tout le Monde, mais non pas la même, & ainsi de tant d'autres fortes objections qu'on leur fait; ils reviennent toujours aux memes comparaisons, aux belles paroles, ou, comme les Soufys, aux belles Poësies de leur Goult-hen-raz.

Or

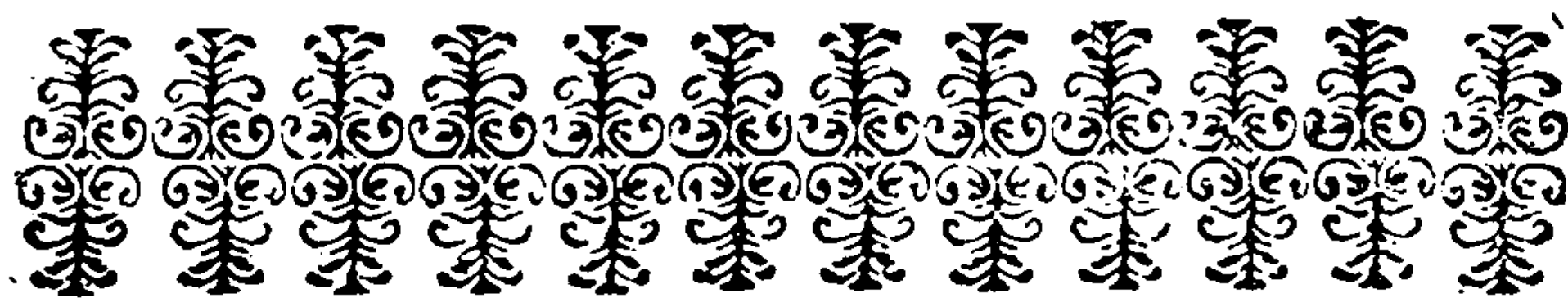
Or de tout ce grand tissu d'extravagances que j'ai rapportées; je veux dire, de cette terreur panique si puerile dont je vous ai parlé dans le commencement; de cette superstitieuse pitié & compassion envers le Soleil pour le délivrer de ce malin & noir Deûta, avec ces fageries de prières, d'ablutions, de plongemens, & d'aumônes jettées dans la Rivière, ou faites aux Brahmens; de cette furieuse & infernale constance des femmes à se brûler avec le corps de leurs maris, qu'elles auront souvent haïs pendant leur vie; de toutes ces diverses manières de Fakires, & enfin de tout ce fatras fabuleux de Beths & autres Livres; ne vous semble-t-il pas que j'ai bien pu mettre au front de cette Lettre (misérable fruit que je retire de tant de voyages, & de tant de réflexions, dont le Satyrique moderne a su si bien prendre & donner l'idée sans aller si loin) *Qu'il n'y a Opinions si ridicules & si extravagantes dont l'esprit de l'homme ne s'avise.*

Au reste, vous me ferez bien la grâce de donner en main propre la Lettre de Monsieur Chapelle. C'est lui qui le premier m'a procuré cette familiarité avec Monsieur Gassendi votre intime & il-

illustre Ami, qui m'a été si avantageuse; ce qui fait que je lui suis extrêmement obligé, & que je ne puis que je ne l'aime, & ne me souviennne de lui quelque part où je sois. Comme je suis de même infiniment votre obligé, & tenu de vous honorer toute ma vie, tant à raison de l'inclination particuliere que vous avez touûjours eue pour moi, que pour les bons conseils dont vous m'avez assisté par vos Lettres fréquentes pendant tous mes voyages, & pour la bonté que vous avez eue de m'envoyer si genereusement, sans intérêt & sans argent, jusques au bout du monde où ma curiosité m'avoit porté, une caisse de Livres, lors que ceux à qui je les demandois avec de l'argent que j'avois fait tenir à Marseille, & qui me les eussent dû honnêtement envoyer, m'abandonnoient là, & se mocquoient de mes Lettres, me considerans comme un homme perdu qu'ils ne reverroient jamais.

De Schiras en Perse le 4. Octobre 1667.

L E T.



LETTRE

Envoyée de Schiras en Perse,

A MONSIEUR
CHAPELLE,

Sur le dessein qu'il a de se remettre à l'étude, sur quelques points qui concernent la doctrine des Atomes, & sur la nature de l'Entendement Humain.

MON TRES-CHER,

J'avois toujours bien cru ce que disoit Monsieur Luillier, que ce ne feroit qu'un emportement de jeunesse; que vous laisseriez cette vie qui déplaçoit tant à vos Amis, & que vous retourneriez à l'étude avec plus de

Tom. II.

H

vigueur

vigueur que jamais. J'ai appris dès l'Hindoustan par les dernières lettres de mes Amis, que c'est à présent tout de bon, & qu'on vous va voir prendre l'essor, avec Democrite & Epicure, bien loin au delà de leurs flamboyantes murailles du Monde, dans leurs espaces infinis, pour voir & nous rapporter victorieux ce qui se peut & ne se peut pas, *Et ultra processit longe flammantia*, &c. pour faire une revue & sérieuse meditation sur la nature de ces espaces, lieu general des choses, sur ces infinies generations & corruptions de leurs Mondes prétendus par leur prétendu concours fatal d'Atomes ; sur la nature, indivisibilité, & autres propriétés de leurs Atomes ; sur la Liberté, la Fortune & le Destin, sur l'Existence, l'Unité & la Providence de Dieu, sur l'usage des Parties, sur la nature de l'Âme, & sur toutes les hautes matieres qu'ils ont traitées.

Pour moi, je ne saurois condamner ce dessein, l'inclination que nous avons à savoir étant une chose naturelle. Au contraire, je crois qu'il n'appartient qu'aux grandes Âmes de s'élever à de telles entreprises, vu que c'est principalement par là

là que l'homme peut faire paroître ce qu'il est , & l'avantage qu'il a sur les Animaux. Mais comme les plus hautes entreprises sont ordinairement aussi les plus perilleuses , certainement celle-ci n'est point sans beaucoup de danger ; car encore qu'il semble que nous ayons une particulière inclination pour la Verité , il semble aussi que nous en avons une autre très-forte pour la liberté & l'indépendance , pour ne reconnoître point de Maître au dessus de nous , & pour dire , croire & faire tout à notre fantaisie , sans crainte de qui que ce soit , & sans obligation de rendre compte d'aucune chose ; de sorte que si nous ne sommes sur nos gardes , cette dernière inclination l'emporte , & nous arrestans aux raisons qui nous portent à cette liberté , & nous contentans de peser à la légère celles qui nous en pourroient détourner , nous nous trouvons bien tôt engagez dans une étrange vie , ou du moins demeurans comme entre-deux , & comme balancez entre ces *Peut-être que cela est , Peut-être que cela n'est pas* , tièdes , froids , lents & indifferens à tout ce qui concerne la fin & la règle de notre vie.

De plus, il me semble que la plûpart des Philosophes se laissent facilement aller à cette vanité, de croire que d'avoir des opinions hors du commun c'est le moyen de passer pour esprits rares & excellens, & qu'ils prennent même plaisir à débiter ces sortes d'opinions comme quelque chose de mystérieux, qui n'appartient qu'à des gens de grande science, & qui est fondé sur de hautes & solides raisons, quoi qu'ils ne soient pas trop persuadez de ce qu'ils disent; de sorte que si on ne prend encore garde de ce côté-là, on ne manque pas de donner dans cette vanité; & pensant persuader aux autres ce dont on ne l'est pas, on se laisse persuader insensiblement soi-même; comme un Menteur, qui pour avoir raconté plusieurs fois une même chose fausse, la croit enfin véritable: Ou du moins on tombe enfin dans ces inquietudes, dans ces peut-être, dans cette tiédeur & indifférence que j'ai dit, au lieu d'en venir à cet état de solide tranquillité & de science sublime, qu'on se promet, & dont on se flatte.

Enfin il est sans doute que bien que nous ayons cette inclination d'apprendre,

dre, nous ne laissons pas d'être fort paresseux, nous voudrions bien la Science & la Verité, mais nous la voudrions avoir à bon marché, sans qu'elle nous coûtât tant de travail & tant de veilles, qui nous chagrinent, & qui incommode bien souvent notre santé, & qui neantmoins sont maux nécessaires, si nous voulons savoir la moindre petite chose à fond, & nous rendre capables d'en porter un jugement solide; & de là vient que si nous ne sommes encore perpétuellement sur nos gardes, & que nous ne combattons perpétuellement la paresse, nous nous laissons bien tôt flatter de cette croyance, que pour savoir il n'est point nécessaire de si grande & si pénible étude; & que ne pouvant nous résoudre à un travail opiniâtre, nous nous laissons facilement surprendre à cette apparence de vérité, qui reluit dans les raisons que nous apportent ordinairement ces Messieurs les esprits forts; au lieu de les examiner sérieusement, afin qu'on ne nous les fasse paroître au delà de ce qu'elles ont de force, & qu'on ne nous cache & déguise la force de celles qui font contre, comme il arrive assez souvent, soit par l'ignorance ou

prevention, ou bien par la vanité & presumption de ces Messieurs qui se mêlent de dogmatiser; ou enfin par ce je ne sai quel malheureux plaisir que nous prenons la plupart à nous laisser exagerer les choses, & à les exagerer nous-mêmes, nous laissant agreablement tromper, & trompans les autres de même.

Ainsi, mon Très-Cher, pour vous dire franchement mon sentiment sur votre dessein, il me semble que dans la Philosophie, & principalement dans l'étude de ces hautes matieres que vous entreprenez, il n'y a point de milieu à tenir; je veux dire, qu'ou bien il faut, sans tant s'alambiquer l'esprit, se laisser doucement emporter au courant, où tant de personnes de bon sens, & qui passent même parmi nous pour être honnêtes gens & bons Philosophes, se laissent bien aller; ce qui me semble quasi le meilleur & le plus seur, tant pour le grand travail que cette étude demande, que pour le danger qu'il y a que ne philosophant qu'à demi, & ne penetrant pas les choses à fond, on ne gagne que de ces doutes qui nous inquietent & nous rendent malheureux le reste de
nos

nos jours, & nous laissent quelquefois très-vicieux, defagreables & incommodes à la focieté; ou bien si nous voulons philosopher, que ce soit donc tout de bon, & que sans crainte du travail, & sans nous laisser surprendre à cette vanité de vouloir passer pour esprits extraordinaires, ni sans nous laisser aller à cette malheureuse inclination de vouloir vivre sans maître & sans loi, nous nous jettions courageusement dans l'étude, & qu'animez du seul desir de la verité nous nous opiniâtrions à peser & repeser tout, à mediter, à écrire, converser, disputer, & en un mot à ne rien oublier de ce qui peut contribuer à nous échauffer l'esprit & nous donner quelque intelligence.

Pour ce qui est à present de ce que vous me demandez par votre derniere, que je vous fasse part de ce qui me peut être venu en pensèe de considerable, en philosophant avec notre Danechmendkan, le Savant de l'Asie, sur toutes ces matieres où vous allez vous appliquer: Je vous dirai franchement & sans me flater, que vous pourriez bien vous adresser à une personne plus intelligente que moi, mais non pas

qui les eût étudiées avec plus de soin que j'ai fait ; car je ne me suis pas seulement contenté de peser exactement les raisons de tout ce que j'ai jamais pu voir d'Auteurs , tant anciens que modernes , qu'Arabes , que Persans , qu'Indiens ; mais j'en ai encore conféré cent fois avec tout ce que j'ai jamais pu trouver de plus grands hommes , quelque part où j'aye été , jusques à avoir même feint plusieurs fois avec ces Messieurs qui font les esprits forts , que je n'étois pas éloigné de leurs sentimens pour les obliger à ne me rien celer : mais comme c'est une affaire de fort longue haleine , il vaudra mieux , puis qu'aussi bien nous voilà déjà en chemin pour l'Europe , que nous remettions la partie quand nous serons par delà , lors que nous nous pourrons parler de vive voix , & que nous pourrons plus facilement nous déclarer l'un l'autre nos sentimens. Néanmoins , pour ne sembler pas négliger votre priere , je vous dirai cependant ceci sur la nature de notre Entendement , *Qu'il me semble bien raisonnable de croire qu'il y a quelque chose en nous de plus parfait que tout ce que nous apellons Corps ou Matière.*

Vous

Vous savez, selon l'idée que nous avons voulu donner Aristote de la première matière des choses, qu'il ne se peut rien imaginer de si imparfait; car enfin n'être qu'un certain ni quoi ni qu'est-ce, c'est, ce me semble, approcher du rien aussi près qu'il se peut. Vous savez même que toutes les perfections & propriétés que Democrite & Epicure attribuent à leurs corps premiers, ou première & unique matière des choses, ne se terminent principalement qu'à être certains Êtres très-petits, très-solides, sans aucun vuide, & indivisibles; tous ayans quelque figure particulière & essentielle, en sorte qu'il y en ait une infinité de ronds, par exemple, une infinité de pyramidaux, une infinité de quarrés, une infinité de cubiques, de crochus, de pointus, de triangulaires, &c. ainsi d'un nombre non pas infini, mais innombrable d'autres espèces de figures différentes; tous mobiles de leur nature & d'un vitelle inimaginable; les uns néanmoins plus propres au mouvement sensible des concrets que les autres, c'est à dire à se débarrasser & se séparer, ou s'envoler plutôt & plus facilement que les autres dans la

dissolution des composez, selon qu'ils sont plus ou moins petits, plus ou moins ronds, ou plus ou moins polis & glissans; & puis enfin tous éternels de leur nature, & par consequent tous incorruptibles & indépendans comme ils prétendent, quoi que sans aucun sentiment, raison & jugement. Vous savez, dis-je, que toutes les propriétés de leurs petits corps ne se terminent à peu près qu'à ce que je viens de dire, dont je vous prie de vous souvenir, pour que nous puissions par après juger s'ils sont capables de ce qu'ils leur attribuent. Neantmoins, pour n'ôter rien de la force de leurs principes, & pour vous désabuser si vous croyez que j'eusse tourné le dos aux Atomes, je vous avouerai franchement, que plus je considère cette division à l'Infini d'une portion de matière finie, plus elle me semble absurde & indigne d'un Philosophe; & je crois les raisons qui semblent la prouver, aussi captieuses que celles que Zenon, supposant cette même divisibilité, apportoit pour prouver qu'il n'y avoit aucun mouvement, les points, les lignes & les superficies Mathématiques, qui ne sont que par
l'En-

l'Entendement & sans profondeur, ne se devant point transferer & appliquer sur les corps Physiques, qui ne peuvent être sans toutes les dimensions, & qui sont l'ouvrage de la Nature; joint qu'un Philosophe doit éviter, autant qu'il lui est possible, de donner dans l'infini; parce que c'est une espece de gouffre profond & obscur, qui souvent ne sert que pour se cacher, & où l'esprit humain se perd.

De plus, que je suis encore de ce sentiment, non seulement que les Atomes sont indivisibles, parce que ce sont de petites portions de matiere. ou petits corps durs, resistans & impenetrables, (proprietez aussi essentielles à la matiere que l'extension) & parce qu'elles sont pure matiere continuë, sans aucunes parties qui soient seulement contigues, & dont chacune ait sa superficie particuliere & déterminée; mais j'ajouterai que la separation, disjonction ou dissociation de parties purement contigues dans un composé est, à mon avis, la seule division concevable; tellement qu'il n'est pas possible, non seulement de diviser aucun Atome, c'est à dire aucune portion de matiere purement continuë, quand même nous la supposerions.

aussi longue qu'une aiguille; vu que pour la diviser avec un ciseau, par exemple, ou autrement, il en faudroit venir à quelque penetration qui nous est inconcevable, & qu'il faudroit que quelque chose de l'aiguille, quelque portion, ou quelque partie (si l'on peut dire qu'il y a des parties dans un tout où il n'y en a point de contigues,) cédât, & qu'il est néanmoins inconcevable comme elle pût céder au ciseau qui la presseroit, ou faire céder les autres antérieures sans penetration, d'autant plus que les parties pressées & la partie du ciseau qui presseroit, sont toutes deux de même nature & de même force, toutes deux dures, résistantes & impenetrables; en sorte que la Doctrine des Atomes a ce grand avantage, qu'elle ne suppose pas seulement les principes, demandant qu'on lui octroye de grace que les premiers corps soient indivisibles; vu qu'on ne peut pas même concevoir qu'ils le soient; ni comment de principes mols, cedans, & divisibles, il en puisse resulter un composé qui soit dur; ni comment deux très-subtiles portions de matiere venant à se choquer, ne se resisteroient pas par leur dureté
sans

sans se reduire en quelque poussière de petites portions plus petites; comme cette même Doctrine ne demande pas non plus qu'on lui accorde de pure grace, qu'il doit nécessairement y avoir de petits espaces vuides entre les parties des corps composez, quelque subtile matiere qu'on puisse inventer pour les remplir; vu qu'il est encore inconcevable, non seulement comment pourroit commencer un mouvement dans le plein, mais comment les parties mêmes de cette matiere très-subtiles, qui doivent avoir leurs figures particulieres définies & déterminées, aussi bien que les plus grosses, puissent être si parfaitement arrangées, qu'il ne reste nécessairement entr'elles de ces petits espaces vuides.

Je vous avouërai encore franchement qu'il me semble que dans la façon de philosopher des Atomistes, on peut très-bien & très-raisonnablement imaginer qu'il n'y a composé de si admirable figure, composition, ordre & disposition de parties qui puisse être, jusqu'au corps humain même, qui ne se pût former par le concours, par l'ordre & la disposition particuliere de leurs petits corps, de leurs Atomes;

mes ; pourvu qu'il intervînt une cause directrice assez intelligente pour cela.

Je vous avouerai de même que de leurs Principes il en pourroit resulter un composé si parfait, qu'il seroit capable des mouvemens locaux les plus difficiles qu'on se sauroit imaginer, jusqu'à cheminer comme s'il étoit chose vivante & animée, & jusqu'à imiter parfaitement, si l'on veut, le chant, le pleurer, & tous ces autres mouvemens locaux des Animaux les plus parfaits ; il n'y a contradiction aucune là-dessus ; toutes les Horloges & tant d'autres machines artificielles de la sorte nous le font assez voir ; & semblent ne nous permettre pas de douter de la possibilité de la chose.

Je tomberai enfin d'accord très-volontiers, que la Secte de Democrite & d'Epicure, supposant pour eux que les Atomes sont l'ouvrage de la main toute-puissante & directrice de Dieu, a de très-grands avantages sur les autres, pour pouvoir donner raison avec plus de probabilité de quantité de beaux effets naturels, où les autres demeurent courts ; il n'y a, à mon avis, que ceux qui n'ont pas pris la peine d'examiner les choses à fond, & de comparer les autres Sectes avec celle-là, qui en
puif-

puissent douter. Mais d'imaginer & de me persuader que leurs principes, avec tous ces avantages, puissent enfin, comme ils veulent, par quelque concours, ordre, union & disposition particuliere, quelque admirable qu'elle puisse être, & même quelque intelligente cause directrice qui pût intervenir, en venir à former un Animal, qui soit tel que l'homme dans ses opérations, c'est, mon Cher, ce qui ne m'a jamais été possible, ce qui m'a toujours semblé choquer la raison & le bon sens, & ce qui sans doute vous paroîtra de même qu'à moi, pourvu que vous veuillez seulement vous donner la patience de remettre en votre memoire ce que vous avez sans doute entendu dire cent fois, & que je m'en vais vous redire à ma façon.

Ce n'est pas que je prétende faire ici le Prédicateur & le grand homme de bien à mon retour; un Voyageur comme moi, & nourri dans l'Ecole des Atomes, pourroit bien faire des Miracles que je ne fais si on en croiroit rien. Soyez persuadé que si je prétens vous dire quelque chose, ce n'est point par ostentation ni par affectation aucune, mais de tout mon meilleur sens, & dans toute la sincérité possible.

Ce

Ce n'est pas aussi que je prétende avec tout ce préambule en style Asiatique avoir trouvé de nouvelles raisons dans les Indes ; ne vous attendez à rien moins qu'à cela ; je desespere presque aussi bien que Cicéron , que les hommes puissent jamais rien trouver sur cette matière au delà de ce qui s'y est trouvé. Il ne me seroit pas difficile de montrer que tout ce qu'en ont dit les Modernes , ou n'est rien , ou n'est pas nouveau ; il ne faudroit que commencer à reprendre ce que Messieurs Gassendi & Arnaud en ont écrit contre Monsieur Descartes , à quoi je ne vois pas qu'il ait fait aucune réponse ; & plutôt à Dieu qu'il leur eût pu répondre aussi démonstrativement & magistralement , comme il semble le vouloir faire accroire , que j'embrasserois , & , pour ainsi dire , adorerois volontiers l'Auteur d'une démonstration sur ce sujet , & que ces Vers lui seroient bien mieux appliquez qu'à cet ancien Atomiste.

*Qui Genus humanum ingenio superavit ,
 Et omnes
 Præstinxit. Stellas , exortus uti Æthe-
 reus Sol.*

Je

Je vous prierai donc seulement d'une chose : Que vous fassiez ce qui me semble être la seule & unique chose à faire ici dessus, je veux dire une sérieuse reflexion sur ce qui se passe au dedans de nous, sur les opérations de notre Entendement ; & qu'après cela vous me disiez de bonne foi si vous concevez qu'il y ait quelque proportion entre la perfection de ces opérations, & l'imperfection de ce que nous appelons Corps ou Matière ; supposant, ce que vous m'accorderez volontiers, que, quelque effort d'esprit qu'on puisse faire, on ne concevra jamais autre chose dans les Atomes, & généralement dans tout ce qui est Corps ou Matière, que ces propriétés que j'ai déjà rapportées, grandeur, figure, dureté, indivisibilité, mouvement, ou, si l'on veut, car cela ne fait rien à la chose, mollesse ou divisibilité.

Je me promets que vous donnerez bien ceci à ma prière, qui est de repasser un moment sur ces pensées si ingénieuses & si agréablement tournées qu'on a su tirer de vos Mémoires ; sur tant d'autres fragmens de même force que je sai qui y ont resté,
&

& generalement sur tous ces entouffiafmes & emportemens poëtiques de votre Homere, Virgile & Horace, qui semblent tenir quelque chose de divin; Et vous neme refuserez pas dans cette netteté d'esprit & humeur philosophique, où vous vous trouvez quelquefois le matin; de faire reflexion sur trois ou quatre choses qui me semblent très-dignes de l'attention d'un Philosophe. La première, que nos sens ne sont pas seulement frappez par les corps, comme pourroient être les yeux d'une Statuë ou d'un Automate, mais que nous sentons leur impression, le chatouillement & la douleur, & que nous nous appercevons même que nous les sentons, quand nous disons, je m'aperçois que cela me flatte bien davantage ou bien moins le goût, qu'à l'ordinaire, que ma douleur est bien moindre ou plus grande qu'elle n'étoit, & ainsi de cent choses de même. La seconde, que souvent nous n'en demeurons pas là, mais que nous tirons ces conclusions particulières; il faut donc fuivre ceci, il faut donc fuir cela: Et puis ces generales, tout ce qui est bon est à fuivre, tout ce qui est mal est à fuir. La troisième, que

que nous nous souvenons du passé, que nous considérons le présent, & que nous prévoyons l'avenir. La quatrième, que nous tâchons quelquefois de pénétrer dans nous-mêmes, dans notre intérieur, comme je fais à présent que je cherche ce que je suis, ce que c'est que cette puissance raisonnante qui est en moi, ces pensées, ces raisonnemens & ces réflexions que je fais, nous réfléchissons ainsi sur nous-mêmes & sur nos opérations. La cinquième, qu'en nous attachant fortement à méditer sur une matière, nous faisons quelquefois de nouvelles découvertes, que nous trouvons de nouvelles raisons, ou que du moins nous voyons celles qui ont déjà été inventées, les pesant & comparant les unes aux autres, & en tirant quelquefois de telles conséquences, qu'elles dépendront d'un grand nombre de Propositions antécédentes que nous verrons toutes comme d'une seule œillade, & concourir toutes pour tirer une telle conclusion, comme il arrive dans toutes les Sciences, & principalement dans les Mathématiques, en quoi notre esprit montre je ne sais quelle force, & je ne sais quelle étendue tout à fait admirable.

Ce

Ce peu de réflexions pourroient suffire pour ce que je vous demande, d'autant plus que tout ce que je puis dire outre cela revient presque au même. Mais il faut que vous vous resolviez pour cette fois seulement au style de ces Pays d'Asie, dont je respire l'air depuis si longtemps, & que vous ayez la patience de jeter encore les yeux sur une chose qui me semble très-considérable, que nous connoissons non seulement les choses particulières qui font impression sur nos sens, mais que notre Entendement, par je ne sai quelle force & capacité admirable qu'il a, prend occasion de connoître & de se former les idées de mille choses qui ne tombent point immédiatement & toutes entières comme elles sont, sous les sens; que l'homme, par exemple, est un animal raisonnable; que le Soleil est beaucoup plus grand que toute la Terre, qu'il est impossible qu'une chose soit en même temps & ne soit pas; que deux choses qui sont égales à une troisième sont égales entr'elles; que l'absence du Soleil cause la nuit; que tout ce qui s'engendre est sujet à corruption; que de rien il ne se peut naturellement rien faire,
com-

comme ce qui est retourner dans le rien; qu'il faut de toute nécessité qu'il y ait quelque chose d'éternel & d'incrédans l'Univers, Dieu, ou la première matière des choses, ou tous les deux, ou que Dieu ait créé cette matière, & cela de toute éternité, ou dans le temps; & ainsi d'une infinité d'autres pensées si grandes, si vastes, & si éloignées de la matière, qu'on ne sait presque par quelle porte elles sont entrées dans notre Esprit.

Or toutes ces actions que je viens de dire, qui montrent une si grande force, puissance, capacité & étendue de l'Esprit humain, tous ces mouvemens internes, cet état particulier que nous ne pouvons pas nettement expliquer, mais que nous sentons & reconnoissons neantmoins très-bien en nous-mêmes, quand nous réfléchissons sur ce qui se passe au dedans de nous, & que nous considérons nos opérations; (car cette reflexion que nous faisons sur nos actions me semble quelque chose de tout à fait admirable & de considérable) toutes ces actions, dis-je, ou mouvemens intérieurs, ou comme on voudra les appeller autrement, en
bon-

bonne foi se pourroient-ils bien attribuer à des esprits, à un vent, à un feu, à un air, à des Atomes, à des particules de matiere très-subtile, & en un mot à ce qui n'a point d'autres qualitez ou proprietes que ce qui se peut comprendre sous ce mot de Corps, quelque petit, quelque tenu, quelque mobile ou agile qu'il puisse être; dans quelque texture ou disposition qu'il puisse venir, & de quelques mouvemens qu'on le fasse capable de donner & de recevoir? Non, on n'imaginera jamais que ce puisse être autre chose que mouvemens purement locaux de quelque machine purement artificielle, morte, insensible, sans jugement, sans raison; on ne concevra jamais qu'ils puissent être aucune de ces actions internes que j'ai dit; qu'ils puissent être ce je vois ou connois que je connois, ce je vois que je raisonne, ce voir ces raisonnemens, cet appercevoir qu'on les voit.

De plus jettons un peu les yeux sur quelques-unes de ces principales propositions d'Euclide, sans parler de celles d'un Archimede, d'un Apollonius & de tant d'autres; pour moi quand je pense seulement à la 47. du premier Livre d'Euclide

clide, j'y trouve quelque chose de si grand & de si noble, que je vous avouë que j'ai de la peine à croire que ce soit une invention humaine, en sorte que je m'imaginerois que ce fut pour cela que Pythagore, après avoir été si heureux que d'avoir trouvé cette incomparable, en fut tellement ravi & tellement étonné qu'il fit ce fameux sacrifice pour remercier les Dieux, comme voulant témoigner par là que cette invention étoit une chose qui surpassoit la portée de l'Esprit humain.

Ce n'est pas néanmoins que je voulusse dire qu'il eût raison de croire que dans l'homme il y ait quelque chose de Divin, quelque particule de la Divinité, ou quelque chose de semblable; c'est un blasphème insupportable & hors de raison de quelques Stoïciens, des Cabalistes de Perse, & des Bragmanes des Indes, qui pour reconnoître clairement la noblesse & la perfection de l'Esprit de l'homme, ont mieux aimé se jeter dans cette extrémité, que de le croire si bas & si imparfait, que d'être tout corps, tout matiere, tout corporel. Je n'ai garde de donner
dans

dans cette pensée, vous verrez dans la Lettre de Monsieur Chapelain que je suis bien éloigné de croire que ce soit une opinion soutenable à un Philosophe ; mais c'est que je remarque dans l'homme, aussi bien que ces Stoïciens & autres, quelque chose de si parfait, de si grand & de si relevé, que leur opinion me semble encore cent fois moins absurde que celle-là, qui veut que dans l'homme, & même dans tout l'Univers il n'y ait rien autre chose que de corporel, que mouvemens locaux & corporels, que corps, qu'Atomes, que matiere.

Dieu ! quand j'y pense (sauroit-on trop exagerer la chose ?) qui est l'homme, pour peu qu'il ait de bon sens, qui se puisse persuader que lors qu'un Archimede, un Pythagore, quelques autres de ces grands hommes étoient dans ces efforts d'esprit & profondes meditations, il n'y eût rien pour lors dans leurs têtes & dans leurs cervelles autre chose que de corporel, autre chose que des esprits vitaux ou animaux, qu'une certaine chaleur naturelle, que des particules de matiere très-subtile, ou, si on veut, que des Atomes, qui nonobstant
qu'ils

qu'ils soient insensibles, sans intelligence aucune & sans raison, & qu'ils ne se meuvent même, comme ils prétendent, que par un mouvement & un concours fata & aveugle, soient neantmoins venus à se mouvoir & concourir avec tant de fortune & de merveille, que comme autrefois par un semblable concours ils avoient formé la tête de ces grands hommes-là, toute telle qu'elle est avec cette infinité d'organes si industrieusement ordonnez & disposez, ils en soient venus de même pour lors à former & produire ces subtiles pensées & profondes meditations ; ou plutôt qu'ils soient venus à se mouvoir dans tous ces organes d'une façon si admirable, qu'ils en soient enfin venus dans un certain ordre, dans une certaine disposition, dans un certain état (car ce sont là les termes dont se servent ces Philosophes) si merveilleux, qu'ils aient été eux-mêmes ce concevoir, ce voir, ce mediter, ces propositions admirables, & ces divines inventions.

Encore ceci : (que ce soit, si l'on veut, la même chose en autres termes) lors que pour quelque affront ou pour quelque autre déplaisir nous nous



sentons entrer en colere & en furie, & que cependant nous tenons main à la passion; je vous prie, ce commandant & ce commandement interne que nous sentons, cette sorte d'obéissance, cette moderation & retenuë qui se fera, par exemple, en veuë de quelque raison d'honnêteté, d'honneur & de vertu, & contre cette inclination naturelle que nous avons à nous venger; qu'est-ce que c'est que ce mouvement & état interieur-là? Peut-on dire que ce ne soit autre chose que quelques roulemens, entrechoquemens, réfléchissemens, conjonctures & contextures particulieres d'Atomes ou d'esprits, ou s'ils aiment mieux qu'on dise, de molecules ou particules de matière qui se fassent par là au dedans de ces nerfs, de ces délicates membranes, de ces canaux & organes très-subtils du cerveau, du cœur, & des autres parties du corps? Chimeres, mon très-cher Ami, ce n'est que pures chimeres.

Ce mot encore sur la Liberté: lors que dans l'apprehension de prendre un mauvais parti pour un bon, nous nous tenons comme en balance, cherchans au dedans de nous toutes les raisons qui sont pour & contre, & les pesans &
le

les examinans serieusement ; cette apprehension , cette recherche, ce balancement, & cette resolution que nous prenons enfin de faire la chose ou de ne la faire pas , tout cela , tous ces mouvemens, tout cet état ou façon interne d'être (je ne parle point dans d'autres termes qu'eux) ne sera-ce non plus qu'un brouillamini , que dirai-je ? un tricoti & un concours aveugle de petits corps ? le pourriez-vous bien imaginer ? vous le pourriez-vous bien persuader ? Lucrece même, ce Partisan juré de la Secte, ne l'a pu faire, & n'a pu se résoudre à attribuer aux seuls Atomes ces mouvemens libres de la volonté ; car si la volonté, comme il dit, est tirée hors de la fatalité & relevée au dessus du destin, & *fatis avulsa voluntas* , &c. comment peut-il avec tout son *Clinamen* ou declination de principes , avoir cru de bonne foi & sans scrupule qu'il n'y ait rien que de corporel , & que rien ne se fasse en nous, non plus qu'ailleurs, que par un concours naturel, éternel, indépendant, immuable , inévitable d'Atomes ? Il n'ignoroit pas que cela étant ainsi, ni la volonté, ni quelque autre chose qui peut être, ne pourroit être tirée &

exempte de cette concatenation & fuite éternelle & immuable de mouvemens & de causes, qui se suivroient & succederoient les unes aux autres par des ordres éternels, absolument nécessaires & invariables.

Je pourrois bien outre tout ceci vous faire ressouvenir de plusieurs raisons qu'on a accoutumé d'apporter sur ce sujet : vous connoissiez ce grand homme qui en a recueilli plus d'une vingtaine de très-belles, mais ce seroit trop abuser de votre patience ; & d'ailleurs, je l'ai déjà dit, je ne vois pas qu'il y ait guere autre chose de plus grande importance à mediter ici dessus que ce que je viens de vous représenter.

Je pourrois bien aussi vous dire de quelle façon je crois qu'on peut le plus raisonnablement répondre à toutes les objections qui se font ici, mais je fais que ce n'est pas à vous qu'il faut faire des Livres. Je vous dirai seulement deux choses à propos de cela.

La première, qu'il est bien vrai ce qu'ils disent, que le boire, le manger, la santé, la chaleur naturelle, les esprits & la bonne disposition des organes, qui sont toutes choses corporelles, &, comme
ils

ils peuvent dire, dépendantes des Atomes comme principes & premiere matiere, sont choses necessaires pour toutes ces pensées, raisonnemens & reflexions, & en un mot pour toutes ces autres operations internes que j'ai dit; c'est une chose qui ne se peut nier & que chacun experimente trop sensiblement pour ne la pas avouer; mais qu'on puisse conclure de là que tout ce qui intervient & concourt à la formation de ces operations soit seulement & purement corps ou corporel, atomes, esprits, matiere subtile; pour peu certes qu'on fasse de reflexion sur leur perfection & excellence, & sur l'imperfection ou le peu de perfections des corps ou atomes, & sur le peu de rapport qu'il y a de leurs qualitez à ces operations; c'est ce qui ne se pourra jamais, & que le bon sens ne pourra jamais conceder; de sorte qu'il me semble que tout ce qui se pourroit au plus conceder, feroit, que les atomes & esprits, & toutes ces autres choses qu'on apporte fussent veritablement necessaires, mais simplement comme conditions ou dispositions, ou même de quelque autre façon ou maniere qui nous soit cachée & inconnue, & non point comme pre-

miers principes & absolus, & comme cause totale des operations ; il faut qu'il y ait par là autre chose que tout cela, quelque chose de plus noble, de plus haut & de plus parfait.

La seconde chose, c'est qu'il est encore bien vrai que nous ne pouvons pas prendre une idée véritable, ou, comme on dit, prochaine & positive de ce qui est au dessus du corps, ou de tout ce qui n'est point corps ; cela ne se peut, à mon avis, pendant que nous sommes dans cet état mortel si étroitement unis avec le corps ; cette dépendance des sens corporels, qui limitent & obscurcissent si fort la lumière de notre entendement, nous empêche ; mais je ne vois point qu'il se puisse ainsi conclure de là, qu'il n'est donc rien effectivement au dessus du corps, autre qu'Atomes, autre que Matière, autre que Corporel ; car combien y a-t-il de choses dont nous n'avons point cette idée positive, & que la raison, nonobstant cela, nous oblige d'avouer qu'elles sont effectivement ? ou plutôt combien peu de choses y a-t-il dont nous ayons les vraies & véritables idées ? Ces Philosophes ont-ils eux-mêmes quelque idée positive de leurs Atomes ?
Ils

Ils avouent que leur petitesse est telle qu'elle ne se peut pas seulement imaginer en entendant prononcer ou expliquer ce mot d'Atome, bien loin qu'ils puissent tomber sous les sens, & que nous nous puissions imprimer leur vraie & positive idée; & cependant ils ne laissent pas de croire & de conclure par le raisonnement, qu'ils font. Un Mathématicien a-t il l'idée positive de la grandeur du Soleil? Elle est si prodigieuse & si fort éloignée de la portée des sens, qu'on ne la sauroit aussi pas même imaginer telle qu'elle est, & cependant encore il n'y en a pas un qui n'en soit entièrement persuadé & pleinement convaincu par la force des démonstrations, & qui ne connoisse parfaitement qu'elle surpasse de beaucoup celle du Globe de la Terre. Et puis ne fait-on pas que la nature d'une chose se peut connoître en deux façons? ou positivement, comme lors que nous la voyons, & qu'elle tombe sous quelqu'un de nos sens, ou comme lors que nous disons ce que c'est, & que nous en donnons la définition positive; ou bien, comme on dit, négativement, en disant ce que ce n'est pas. Or j'avouerois bien que nous ne sommes pas ca-

pables de connoître le principe de nos opérations ou raisonnemens de cette première façon ; ni même ce que c'est , & comment se font & se produisent ces opérations. Hélas ! nous ne sommes pas assez heureux pour cela , il nous faudroit d'autres sens bien plus parfaits que tous ceux que nous avons ; nous ne sommes pas nés pour pénétrer & pour philosopher si avant. Disons-nous , *Invida præclufit peciem Natura videndi* ? Mais il faut aussi avouer que du moins nous le pouvons bien connoître de la seconde façon ; en sorte que si nous ne pouvons pas dire au vrai & positivement ce que c'est , du moins pouvons-nous dire & connoître certainement ce que ce n'est pas. Je veux dire que de la perfection des opérations que nous voyons évidemment être telles , qu'elles n'ont aucune proportion avec toutes ces propriétés & perfections d'Atomes , & généralement surpasser la portée de tout ce qui est purement corps , nous pouvons tirer une conclusion certaine , qu'il faut que le Principe de telles opérations , & ces opérations mêmes , soient quelque chose au dessus de tout ce qui est corps ou corporel ; ce qui m'est ici suffisant , ne m'étant point avancé davantage

age dès le commencement, & ne prétendant point que nous puissions prendre une idée véritable & positive de ce principe; mais seulement qu'on peut & qu'on doit conclure par le raisonnement, qu'il faut que ce soit quelque chose, comme j'ai déjà dit, de bien plus parfait & de bien plus noble que tout ce qui est au nombre des corps, quel que soit puis après son être, quelle que soit sa nature.

Mais n'acheverai-je pas de vous découvrir entièrement ma pensée? Vous connoissez assez si je suis homme à prendre plaisir à me vanter, ou à forger des men-
songes, ou à dire les choses à la volée dans une matière si importante que celle-ci. On ne sauroit nier qu'il n'y ait une très-grande différence entre les opérations des brutes, & ces admirables opérations de l'homme dont il est question; je dis non seulement au regard de celles de leurs sens externes, comme de sentir, voir, goûter, & les autres, mais au regard même de celles de leurs sens internes ou imagination. Tout cela est si fort au dessous du raisonnement de l'homme, qu'il faut avouer qu'il n'y a aucune proportion, & que celles de l'homme partent d'un principe très-différent & in-

finiment plus parfait ; nonobstant tout cela (c'est ici ma pensée que je vous veux déclarer) nonobstant, dis-je, tout cela, j'estimerois cent fois moins absurde celui-là qui soutiendrait que dans le principe de ces opérations des brutes, soit de leurs sens internes, soit des externes même, il s'y trouveroit quelque chose de plus parfait que le corporel, & que tout ce qui se peut entendre & comprendre sous ce nom de Corps, ou Matière, ou Esprits, que je ne ferois celui qui prétendrait que le principe de celles de l'homme seroit purement corporel ; tant je crois cette opinion hors de toute raison & indigne d'un homme de bon jugement. Ce n'est pas certainement philosopher de bonne foi, ce ne peut être qu'un excès de vanité qui a jetté ces Philosophes, que nous avons dit, dans une si déraisonnable extrémité ; ils voyoient sans doute que leur Secte avoit de grands avantages sur toutes les autres, comme j'ai protesté dès le commencement, pour pouvoir expliquer avec beaucoup de facilité & de probabilité quantité des plus beaux effets de la Nature par le seul mouvement local, ordre & disposition particulière

culiere de leur Matiere, Corpuscules, Molecules ou Atomes ; ils ont voulu nous faire accroire que par ces mêmes principes ils pouvoient donner raison de tout, & nous expliquer tout ce qui concerne l'esprit humain & ses operations. Eh Dieu ! mon Cher, ne sommes-nous pas cent fois tombez d'accord ensemble vous & moi, que quelque effort que nous puissions faire sur notre esprit, nous ne saurions jamais concevoir comme quoi de corpuscules insensibles il en puisse jamais resulter rien de sensible, sans qu'il intervienne rien que d'insensible, & qu'avec tous leurs Atomes, quelques petits, quelques mobiles qu'ils les fassent, quelques mouvemens & quelques figures qu'ils leur donnent, & en quelque ordre, mélange & disposition qu'ils nous les puissent faire venir, & même quelque industrieuse main qui les pût conduire, ils ne sauroient jamais (demeurans dans leur supposition qu'ils n'ayent point d'autres propriétez ou perfections que celles que j'ai dit) nous faire imaginer comme quoi il en puisse resulter un composé, je ne dis point qui.

soit raisonnant comme l'homme, mais qui soit simplement sensitif, comme pourroit être le plus vil & le plus imparfait vermisseau de terre qui se trouve? Comme quoi oseront-ils bien prétendre de nous vouloir expliquer comment il en peut resulter une chose qui soit imaginative, qui soit raisonnante, qui soit les imaginations mêmes, les raisonnemens mêmes?

Pour nous, si vous m'en croyez, montrés-Cher, laissons là toute cette sorte de presumption & cette vanité d'esprits forts; ne prétendons point de pouvoir expliquer la nature du principe de nos raisonnemens de la même façon que nous pourrions faire les autres choses qui tombent sous les sens, & ne faisons point les Géometres là dessus. Nous ne sommes pas assez heureux pour cela, je l'ai déjà dit; c'est ce qui ne se peut dans cet état mortel & dans cette grande dépendance des sens corporels où nous sommes pris; neantmoins nous devons prendre une plus haute idée de nous-mêmes, & ne faire pas notre ame de si basse étoffe que ces grands Philosophes trop corporels en ce point.

Nous

Nous devons croire pour certain que nous sommes infiniment plus nobles & plus parfaits qu'ils ne veulent, & soutenir hardiment, que si nous ne pouvons pas bien savoir au vrai ce que nous sommes, du moins savons nous très-bien & très-assurément ce que nous ne sommes pas ; que nous ne sommes pas ainsi entierement de la bouë & de la fange comme ils prétendent. Adieu.

Le 10. Juin 1668.





I. L E T T R E.

A M O N S I E U R

DE MERVEILLES,

Ecrite à Dehli le 15. Decembre 1663.

Aureng-Zebe étant sur son départ,

Contenant le sujet du Voyage d'Aureng-Zebe : l'Armée, avec la double Artillerie qu'il tient ordinairement proche de sa personne : l'équipage & les provisions ordinaires des principaux Cavaliers : Ce que causent les mauvaises eaux, & quelques particularitez à observer dans les Voyages des Indes.

MONSIEUR,

Depuis qu'Aureng-Zebe commence à se porter mieux, le bruit a toujours couru qu'il iroit à Lahor, & de là à Kachemire pour changer d'air, & éviter les

les chaleurs de l'Eté prochain, de crainte de quelque rechute; mais les plus sages avoient peine à se persuader que tandis qu'il tiendrait Chah-Jehan prisonnier dans la Forteresse d'Agra, il osât s'écarter si loin; néanmoins on a vu que la raison Politique a cédé à celle de la santé, & aux conseils des Medecins, ou plutôt aux intrigues de Rauchena-rabegum, qui meurt d'envie de respirer un air plus libre que celui du Serail, & de paroître à son tour dans l'Armée, pompeuse & magnifique, comme faisoit autrefois son aimée Begum-Saheb durant le Règne de Chah-Jehan. Il est enfin parti le sixième de Decembre sur les trois heures après midi, jour & heure qui doivent être heureux pour un grand voyage, s'il en faut croire Messieurs les Astrologues qui l'ont ainsi déterminé; & il s'est rendu à Chah-limar sa maison de plaisance, éloignée environ de deux lieues d'ici, où il a passé six jours entiers, afin de donner à tout le monde le tems de faire les préparatifs nécessaires pour un voyage qui doit être d'un an & demi. Nous avons nouvelles aujourd'hui qu'il est parti pour aller camper sur le chemin de
La-

Lahor, & qu'après qu'il y aura séjour-
né deux jours, il continuera sa route
sans attendre davantage. Il mène avec
soi non seulement les trente-cinq mil-
le hommes de Cavalerie ou environ
qu'il tient toujours proche de sa per-
sonne, & plus de dix mille d'Infante-
rie, mais encore les deux Artilleries, à
savoir la grosse ou pesante, & la legere
qu'on appelle l'Artillerie de l'Etrier,
parce qu'elle est inseparable de la per-
sonne du Roi, au lieu que la grosse s'en
écarte quelquefois pour suivre les grands
chemins & mieux rouler. La grosse est
composée de soixante-dix pièces de ca-
non, la plupart de fonte, dont il y en
a plusieurs de si pesantes, qu'il faut les
vingt paires de bœufs pour les tirer, &
quelques autres où on met des éléfans,
qui aident tous ces bœufs en poussant
& tirant les roues des charettes avec
leurs trompes & leurs têtes quand on
est dans de mauvais pas, ou qu'on
monte quelque rude montagne. Celle
de l'Etrier est composée de cinquante
ou soixante petites pieces de campa-
gne toutes de bronze, montées chacu-
ne sur une petite charrette bien faite &
bien peinte, comme j'ai déjà dit ailleurs,

ornée de plusieurs petites banderolles rouges, tirée par deux fort beaux chevaux conduits par le Canonier en forme de Cocher, avec un troisième cheval que l'Aide du Canonier mène en main pour relayer. Toutes ces charettes vont toujours courant, afin de se trouver en ordre devant la porte de la Tente du Roi, & tirer toutes à la fois dans le temps qu'il y entre pour en avertir l'Armée. Tout ce grand appareil donne sujet d'apprehender qu'au lieu d'aller à Kachemire, on ne nous mène assiéger cette importante ville de Kandahar, qui est frontiere de la Perse, de l'Hindoustan & de l'Usbec, Capitale d'un très-beau pays & de très-grand revenu, & qui pour ces raisons a été de tout temps disputée entre les Perses & les Indiens. Quoi qu'il en soit, il faut se dépêcher de quitter Dehli, quelque affaire qu'on y puisse avoir; & je me trouverois en arriere de l'Armée si je différois plus longtemps. D'ailleurs je fais que mon Navab ou Agag Danech-mend-kan m'attend au Camp avec impatience. Il ne peut non plus se passer de philosopher toute l'après-dînée sur les Livres de Gassendi & de Descartes, sur le Globe,

•

be, & sur la Sphere, ou sur l'Anatomie, que de donner le matin tout entier aux grandes affaires du Royaume en qualité de Secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères, & de Grand-Maître de la Cavalerie. Je partirai cette nuit après avoir enfin donné ordre à toutes mes affaires, & m'être à peu près fourni de tout ce qui m'est nécessaire pour le voyage, ainsi que font les principaux Cavaliers: Je veux dire de deux bons chevaux Tartares, à quoi je suis obligé, à raison des cent cinquante écus de paye que j'ai par mois; d'un chammeau de Perse des plus grands & des plus forts; d'un Chamelier & d'un Valet d'étable, d'un Cuisinier & d'un autre serviteur que l'on fait marcher ordinairement dans ce Pays devant le cheval, portant un flacon d'eau à la main. Je me suis encore fourni des ustencilles ordinaires, comme d'une tente de mediocre grandeur, & d'un tapis de pied à proportion; d'un petit lit à fangles qui est fait de quatre cannes très-fortes & legeres, avec un couffin pour mettre sous la tête; de deux couvertures, dont l'une pliée en quatre sert de matelas; d'un Soufra ou nape de cuir ronde sur quoi
on

on mange; de quelques serviettes de toile teinte, & de trois petits sacs de batterie de cuisine, ou vaisselle, qu'on arrange dans un plus grand sac, & ce sac dans un très-grand & très-fort bissac fait de fangles, où on met toutes les provisions, le linge & les habits du Maître & des valets. J'ai aussi fait provision d'excellent ris pour cinq ou six jours, de crainte de n'en trouver pas toujours de si bon; de quelques biscuits doux avec du sucre & de l'anis, d'une pochette de toile avec son petit crochet de fer pour faire égouter & conserver du Days ou lait caillé, & de quantité de limons avec du sucre pour faire de la limonade; car le Days & la limonade sont les deux grands & souverains rafraîchissans des Indes. Tout cela, comme j'ai dit, se met dans ce bissac, qui est si large & si pesant, que trois ou quatre personnes sont assez embarrassées pour le charger; quoi que deux hommes plient & renversent premièrement un côté sur l'autre quand il est plein; quoi qu'on fasse croupir le chameau tout proche; & quoi qu'on n'ait qu'à renverser un des côtes du bissac par dessus le chameau. Tout cet équipage & provisions sont absolu-

lument nécessaires dans ces voyages. Ce n'est pas à ces bons logemens de nos Pays qu'il faut s'attendre; il faut se refoudre à camper & à vivre à l'Arabesque & à la Tartare, sans esperer d'autres hôtelleries que les Tentes. Il ne faut pas non plus s'attendre à piller le Payfan; toutes les Terres du Royaume étant en propre au Roi, on doit assez penser qu'il faut être sage, & que ruiner le Payfan seroit ruiner le Domaine du Roi. Ce qui me console beaucoup sur cette marche, c'est que nous allons vers le Nord, & que nous partons dans le commencement de l'hyver après les pluies, qui est la vraie saison de voyage dans les Indes, parce qu'il ne fait point de pluie; & qu'on n'est pas tant incommodé du chaud & de la poudre, outre que je me vois hors du danger de manger du pain de Bazar, ou du Marché, qui est ordinairement mal cuit, plein de sable & de poussiere, & d'être obligé de boire de ces vilaines eaux, qui pour être ou toutes troubles, ou mêlées de mille saletez de tant d'hommes & d'animaux qui en prennent & entrent dedans, causent des fièvres dont on ne guérit que très-difficilement, & qui engendrent même de
cer-

certains vers dans les jambes très-dangereux. Ils font d'abord une grande inflammation, accompagnée de fièvre, & sortent ordinairement peu de temps après le voyage, quoi qu'on en ait vu qui ont attendu un an entier & davantage à sortir. Ils sont ordinairement de la grosseur & de la longueur d'une chanterelle de violon, en sorte qu'on les prendroit plutôt pour quelque nerf que pour un ver; & il les faut tirer peu à peu, de jour en jour, les entortillant doucement à l'entour d'un petit morceau de bois gros comme une épingle, de peur de les rompre. Ce qui me console, dis-je, beaucoup, c'est de me voir exempt de ces incommoditez, mon Navab m'ayant fait une grace bien particulière, qui est d'avoir ordonné qu'on me donnera tous les jours un pain frais de sa maison, & un Sourai de l'eau du Gange, dont il mène plusieurs chameaux chargez comme fait toute la Cour. Sourai est ce flacon d'étain plein d'eau que le serviteur, qui marche à pied devant le Cavalier, porte à la main enveloppé d'une pochette de toile rouge; il ne tient ordinairement qu'une pinte, mais j'en ai fait faire un exprès qui en tient

tient deux. Nous verrons si la ruse réussira. L'eau se rafraîchit très-bien dans ce flacon, pourvu qu'on ait soin de tenir toujours humectée la pochette qui l'environne, & que le serviteur, qui le tient à la main, marche & agite l'air, ou bien qu'on le tienne au vent, comme on fait ordinairement, sur trois jolis petits bâtons croisez pour ne point toucher la terre; car l'humidité du linge, l'agitation de l'air, ou le vent, sont des conditions absolument nécessaires pour que l'eau se rafraîchisse, comme si cette humidité, ou plutôt l'eau, dont la pochette est imbibée, arrêtoit les petits corps ou esprits ignez qui sont dans l'air, en même temps qu'elle donne passage aux nitreux ou autres qui empêchent le mouvement dans l'eau & causent le froid, de la façon que le verre arrête l'eau & laisse passer la lumière à raison de la contexture & disposition particulière des parties du verre, & la diversité qui doit être entre les petits corps de lumière & ceux de l'eau. Ce n'est qu'en Campagne qu'on se sert de ce flacon d'étain pour rafraîchir l'eau; quand on est à la maison on a des gourgoulettes ou aiguières d'une certaine terre poreuse, où el-

elle se rafraîchit bien mieux, pourvu qu'on la tienne au vent, & humectée d'un linge comme le flacon, ou bien on se sert du salpêtre de la façon que s'en servent toutes les personnes de condition, soit à la ville, soit à l'Armée. On met de l'eau, ou quelque autre liqueur qu'on veut rafraîchir, dans un flacon d'étain rond & à long col, comme sont ces bouteilles de verre d'Angleterre, & un demi quart d'heure durant on remuë ce flacon dans de l'eau où on a jetté trois ou quatre poignées de salpêtre; cela rend l'eau très froide, & n'est pas même mal-sain comme je craignois, si ce n'est qu'il donne quelquefois des tranchées dans le commencement qu'on n'y est pas encore acoutumé. Mais à quoi bon s'arrêter tant à philosopher sur les rafraîchissemens quand il faut songer à partir, à souffrir le Soleil, qui en toute saison est incommode dans les Indes, & à boire de la poussiere, qui ne manque jamais dans l'Armée; à plier, charger & décharger tous les jours son bagage, aider les valets, planter des picquets, tirer les cordes, dresser sa Tente & l'abbatre, marcher le jour, marcher la nuit, manger froid, manger chaud, & en

un

un mot à nous faire Arabes pour un an. & demi que nous devons être en campagne? Adieu, je ne manquerai pas de m'acquitter de ma promesse, & de vous instruire de temps en temps de nos aventures; & même comme l'Armée marchera cette fois à petites journées, sans crainte de l'Ennemi, & avec toute cette pompe & magnificence qu'affectent les Rois de l'Hindoustan, j' tâcherai de remarquer les choses les plus considérables pour vous en faire part, aussi-tôt que nous arriverons à Lahor.



II. LETTRE,

AU MÊME,

Ecrite à Lahor le 25. Fevrier 1664.

Aureng-Zebe y arrivant.

*Contenant la quantité & la magnificence,
l'ordre & la disposition des Tentes du
Grand Mogol en campagne : le nom-
bre des Elefans, des Chameaux, des
Mules*

Mules & des Porte-faix qu'il faut pour les porter : La disposition des Bazars ou Marchez Royaux : Celle des quartiers particuliers des Omerahs, ou Seigneurs, & du reste de l'Armée : L'étendue de toute l'Armée quand elle est campée : L'embarras qui s'y trouve, & comment on s'en peut tirer : L'ordre pour empêcher les voleries : Les diverses manieres de marcher du Roi, des Princesses & du reste du Serrail : Le danger qu'il y a de se trouver trop proche des femmes : Les diverses Chasses du Roi, & comment il chasse avec toute son Armée : La quantité de monde qui est dans l'Armée, & le moyen de la faire subsister.

MONSIEUR,

Cela s'appelle marcher avec gravité, & comme on dit ici, à la Mogole, il n'y a pas plus de quinze ou seize journées de Dehli à Lahor, qui ne font guère plus de fix-vingts lieues, & cependant nous avons été près de deux mois sur cette route ; il est vrai que le Roi, avec la meilleure partie de l'Armée, s'est un

peu écarté du grand chemin pour mieux prendre le divertissement de la chasse, & pour la commodité de l'eau du Gemna, que nous sommes allez chercher à la droite, & que nous avons doucement suivi assez long-temps, en chassant au travers de grandes herbes, pleines de toute sorte de gibier, où à peine pouvoit-on voir les Cavaliers : à présent que nous sommes en repos dans une bonne Ville, je m'en vais tâcher de m'acquitter de ce que je vous ai promis dans le titre de cette Lettre, esperant de vous faire bien-tôt après passer à Kachemire, & vous faire voir un des plus beaux pays du monde.

Lors que le Roi marche en campagne, il a toujours deux camps, je veux dire deux amas de tentes separez, afin que quand il décampe & fort de l'un, l'autre puisse avoir précédé d'un jour, & se trouver tout prêt lors qu'il arrive au lieu destiné pour camper; & c'est pour cela qu'on les appelle Peiche-kanés, comme qui diroit Maisons qui précèdent. Ces deux Peiche kanés sont à peu près semblables, & il faut plus de soixante Elefans, plus de deux cens Chameaux, plus de cent Mulets, & plus de

de cent Porte faix pour en porter une. Les Elefans portent les choses les plus lourdes, comme les grandes tentes, & leurs gros piliers, qui pour être trop longs & trop pesans se démontent en trois pieces. Les Chameaux portent les moindres tentes, les Mulets le bagage & les cuisines; & l'on donne aux Porte-faix tous ces meubles legers & délicats qui se pourroient rompre, comme la porcelaine dont se sert ordinairement le Roi à sa table, ces lits peints & dorez, & ces riches Karguāis, dont je parlerai ensuite.

L'une de ces deux Peiche-kanés, ou amas de tentes, n'est pas plutôt arrivée au lieu destiné pour le campement, que le Grand Maître des logis choisit quelque bel endroit pour le quartier du Roi, ayant neantmoins égard, autant qu'il est possible, à la symmetrie qui se doit observer pour toute l'Armée, & fait tracer un quarré; dont chaque côté a plus de trois cens pas ordinaires de longueur. Cent Pionniers d'abord nettoient & aplanissent cet espace, font des Divans de terre ou especes d'estrades en quarré, sur lesquelles ils dressent les tentes, & entourent tout ce grand quarré de Kanates ou paravents de sept à

huit pieds de hauteur, qu'ils affermissent par des cordes attachées à des piquets, & par des perches, qu'ils plantent en terre deux à deux, de dix pas en dix pas, une en dehors & l'autre en dedans, les inclinant l'une sur l'autre. Ces Kanates sont d'une toile forte, qui est doublée d'Indiennes, ou toiles peintes en portages avec un grand vase de fleurs. Au milieu d'un des côtez du quarré est l'entrée ou Porte Royale, qui est grande & magnifique, & les Indiennes dont elle est faite, comme aussi celles dont est doublé en dehors tout le côté du quarré de la face, sont bien plus belles & plus riches que les autres.

La première & la plus grande des tentes, qu'on dresse dans cet enclos, s'appelle Am-kas, parce que c'est le lieu où le Roi & tout ce qu'il y a de Seigneurs dans l'Armée s'assemblent sur les neuf heures du matin quand on fait Mokam, c'est à dire, quand on sejourne en quelque endroit; car les Rois de l'Hindoustan, quoi qu'ils marchent en campagne, ne se dispensent que rarement de cette coutume comme inviolable, & qui passe pour une espece de devoir & de loi, de se trouver à l'Assemblée deux fois le jour comme

me quand ils sont dans leur Ville Capitale, pour donner ordre aux affaires d'Etat, & rendre la Justice.

La seconde qui n'est guere moindre que la première, & un peu plus avancée dans l'enclos, s'appelle Gofle-kané, qui veut dire Lieu du lavement, ou Lieu pour se laver; & c'est là que tous les Seigneurs s'assemblent tous les soirs, & où ils viennent saluer le Roi, comme ils font ordinairement quand ils sont dans la Ville Capitale. Cette Assemblée du soir est très-incommode aux Omerahs, mais c'est quelque chose de grand & de magnifique de voir de loin dans une nuit obscure, au milieu d'une campagne, au travers de toutes les tentes d'une Armée, de longues files de flambeaux qui conduisent ces Omerahs au quartier du Roi, ou les ramènent à leurs tentes. Il est vrai que ces flambeaux ne sont pas de cire comme les nôtres, mais ils durent très-long-temps. Ce n'est qu'un fer emmanché dans un bâton, au bout duquel on entoure de vieux linge de temps en temps, qu'on arrose d'huile, que le Masalchi ou Porte-flambeau tient à la main dans un flacon d'airain ou de fer blanc à long col & étroit.

La troisième tente , qui est plus petite que les deux premières , & qui est encore plus avancée dans l'enclos , s'appelle Kalvet-kané , c'est à dire, Lieu retiré, ou le Lieu du Conseil Privé , parce qu'il n'y entre que les premiers Officiers du Royaume , & c'est là que se traitent les plus grandes & les plus importantes affaires.

Plus avant sont les tentes particulières du Roi , qui sont entourées de petites Kanates de la hauteur d'un homme , doublées d'Indiennes au pinceau , de ce beau travail de Maflipatam , qui représentent cent sortes de fleurs différentes ; & quelques-unes sont doublées de satin à fleurs avec de grandes franges de soye.

Joignant les tentes du Roi , sont celles des Begums ou Princesses , & des autres grandes Dames &° grandes Officières du Serrail , qui sont aussi entourées , comme celles du Roi , de riches Kanates , & parmi toutes ces tentes se trouvent placées celles des moindres Officières & autres femmes de service , toujours à peu près dans le même ordre , selon que le demande leur Office.

L'Am-

L'Am-Kas & les cinq ou six autres tentes principales sont haut élevées, afin qu'on les voye de loin, & qu'elles puissent mieux parer la chaleur: par le dehors ce n'est qu'une grosse & forte toile rouge, embellie néanmoins & diversifiée de certaines grandes bandes, taillées de diverses manières assez agréables à la vue, mais le dedans est doublé de ces belles Indiennes à fleurs au pinceau, faites exprès de ce même travail de Maslipatam; & ce travail est relevé & enrichi de broderie de soye, d'or & d'argent avec de grandes franges, ou de quelque beau satin de diverses couleurs taillé en fleurs, & en plusieurs autres façons bizarres. Les piliers qui soutiennent ces tentes sont peints & dorez; on ne marche que sur de riches tapis, qui ont des matelas de coton par dessous de trois ou quatre doigts d'épaisseur, & tout autour de ces tapis il y a de grands quarrceaux de brocar pour s'appuyer.

Dans chacune des deux grandes tentes où se tient l'Assemblée, on y élève un Theatre, qu'on pare richement, & le Roi y donne audience sous un grand dais de velours, ou de brocar. On voit sous les autres tentes de semblables

dais , & on y voit aussi des Karguais dressés , c'est à dire , des cabinets , dont les petites portes se ferment avec un cadenas d'argent. Pour les concevoir , il faut se représenter deux petits quarrés de nos paravens , qu'on auroit posés l'un sur l'autre , & attachez tout autour bien proprement l'un à l'autre avec une corde de soye comme un lacet ; en sorte pourtant que les extrémités des côtes de celui d'en haut vinssent à s'incliner les unes sur les autres pour faire comme une espèce de petit dôme ou tabernacle ; avec cette différence de nos paravens , que tous les côtes de ceux-ci sont d'ais de sapin fort minces & fort légers , peints & dorés par le dehors , & enrichis de franges d'or & de soye tout autour , & doublés par le dedans d'écarlate , ou de satin à fleurs , ou de brocar. C'est à peu près ce que je vous puis dire de ce qui est contenu au dedans du grand quarré.

Pour ce qui est du dehors du quarré , il y a premièrement deux jolies tentes des deux côtes de la grande entrée ou Porte Royale ; où l'on voit quelques chevaux d'élite tout sellés , richement enharnachés , & tout prêts à monter
dans

dans une nécessité, ou plutôt par parade & par magnificence.

Des deux côtez de la même porte sont rangées ces cinquante ou soixante petites pieces de campagne, qui font l'Artillerie de l'Etrier dont j'ai parlé, & qui tirent toutes pour saluer le Roi quand il entre dans sa tente, & en avertir toute l'Armée.

Au devant de la porte on laisse toujours, autant qu'il se peut, une grande place vuide, au bout de laquelle il y a une grande tente qu'on appelle Nagar-kané, parce que c'est le lieu des Timbales & des Trompettes.

Proche de cette tente il y en a une autre grande qu'on appelle Tchauky-Kané, parce que c'est le lieu où les Omerahs font la garde chacun à leur tour une fois la semaine pendant vingt-quatre heures, neantmoins la plupart des Omerahs le jour de leur garde font dresser tout proche quelqueune de leurs tentes pour être plus en liberté & plus au large.

Autour des trois autres côtez du grand quarré sont dressées toutes les tentes d'Officiers, qui se trouvent toujours en même ordre & en même dis-

position, si ce n'est que le lieu ne le permette pas: Elles ont toutes leurs noms particuliers, mais comme ils sont difficiles à prononcer, & que je ne prétends pas vous apprendre la langue du pays, il suffira de vous dire qu'il y en a une particuliere pour les armes du Roi; une autre pour les riches harnois des chevaux; une autre pour les vestes de brocar, qui sont les presens ordinaires que fait le Roi; qu'il y en a de plus quatre autres proche les unes des autres, dont la première est destinée pour garder les fruits, la seconde pour les confitures, la troisième pour l'eau du Gange & le salpêtre dont on la rafraîchit, & la quatrième pour le Betlé qui est cette feuille dont j'ai parlé ailleurs, qu'on presente pour regal comme le Kauve en Turquie, & qu'on mâche pour avoir les levres vermeilles & l'haleine douce & agreable. Après celles-là on en trouve quinze ou seize autres, qui sont les cuisines ou leurs dependances. Entre toutes ces tentes sont celles de quantité d'Officiers & d'Eunuques; & enfin il y en a quatre ou cinq longues qui sont pour les chevaux de main, & quelques autres pour les Elefans d'important.

tance, & toutes celles qui sont comprises sous la Venerie ; car il faut que toute cette grande quantité d'oyseaux de proye, qu'on porte toujours pour la Chasse & par magnificence, comme encore toute cette grande quantité de Chiens, ces Leopars dont on se sert pour prendre les Gazelles ; ces Nil-gaus, ou bœufs gris que je crois especes d'Elans, ces Lions & ces Rinoceros qu'on mène par grandeur, ces grands Eufles de Bengale qui combattent le Lion ; & enfin ces Gazelles apprivoisées qu'on fait battre devant le Roi ; il faut, dis-je ? que tous ces animaux avec leurs Gouverneurs ayent leurs lieux de retraite.

C'est toute cette grande quantité de tentes que je viens de dire, avec celles qui sont au dedans du grand quarré, qui composent le quartier du Roi, lequel se trouve toujours dans le milieu, & comme dans le centre de toute l'Armée, si ce n'est que le lieu ne le permette pas. On concevra aisément que ce quartier du Roi doit être quelque chose de grand & de Royal, & qu'il fait beau voir de quelque lieu éminent tout ce grand amas de tentes rouges au milieu de l'Armée, quand elle est placée dans

quelque belle & rase campagne , où l'on a pu garder tout l'ordre & toute la disposition qui se doivent observer.

Après que le grand Maréchal des Logis a choisi le lieu propre pour le quartier du Roi , & qu'il a fait dresser l'Am-Kas la plus haute de toutes les tentes , & sur laquelle il se doit régler , afin que l'ordre & la disposition du reste de l'Armée soit toujours la même ; il marque les Bazars Royaux , où se fournit toute l'Armée , tirant le premier & le principal de tous comme une grande rue droite , & un grand chemin libre qui traverse toute l'Armée , tantôt à la droite & tantôt à la gauche de l'Am-Kas & du quartier du Roi , & toujours le plus droit qu'il se peut vers le campement du lendemain. Tous les Bazars Royaux , qui ne sont ni si longs ni si larges , traversent ordinairement ce premier , les uns au deçà & les autres au delà du quartier du Roi , & tous ces Bazars sont marquez par des cannes très-hautes comme de grandes perches , qu'on plante en terre de trois cens pas en trois cens pas ou environ , avec des étendards rouges , & des queue's de Vaches du grand Tibet , qui sont fichées sur le haut
de

de ces cannes comme des perruques.

Ce même Maréchal désigne ensuite la place des Omerahs, afin qu'ils gardent toujours le même ordre, & qu'ils soient toujours à peu près en même distance du quartier du Roi ; ceux-ci à la droite, ceux-là à la gauche, les uns en deçà, & les autres en delà, sans qu'aucun puisse changer la place qui lui a été ordonnée, ou qu'il a demandée dans le commencement du voyage.

Les quartiers des grands Omerahs & des Rajas, pour ce qui est de l'ordre & de la disposition particulière, se doivent à peu près imaginer comme celui du Roi ; car ils ont ordinairement deux Peiche-kanés avec un quarré de Kanates, qui enferme leur principale tente & celles de leurs femmes ; & autour de ce quarré sont dressées les tentes de leurs Officiers & Cavaliers, avec un Bazar particulier, qui est une rue de petites tentes de ce menu peuple qui suit l'Armée, & qui entretient leur camp de fourage, de ris, de beurre, & des autres choses les plus nécessaires, sans qu'il soit besoin d'aller toujours aux Bazars Royaux, où tout se trouve ordinairement quasi comme dans la Vil-

le Capitale. Chaque Bazar est marqué aux deux bouts par deux cannes qu'on plante en terre, elles sont aussi hautes que celles des Bazar Royaux, afin qu'on puisse découvrir de bien loin les Eten-darts particuliers qui y sont attachez, & ainsi distinguer les divers quartiers.

Les grands Omerahs & grands Rajas se piquent d'avoir des tentes fort élevées; il faut néanmoins qu'ils prennent garde qu'elles ne le soient pas trop, parce qu'il pourroit arriver que le Roi en passant s'en appercevrait, & les feroit jetter par terre, comme on a vu dans cette dernière marche; il faut aussi pour la même raison qu'elles ne soient pas toutes rouges par le dehors, n'y ayant que celles du Roi qui le puissent être; & enfin il faut par honneur qu'elles soient toutes tournées vers l'Am-kas ou quartier du Roi.

Le reste de l'espace qui se trouve entre le quartier du Roi, ceux des Omerahs, & les Bazar, se trouve rempli des tentes des Mansebdars, ou petits Omerahs, & de cette infinité de Marchands, petits & grands, qui suivent l'Armée; de tous ces gens d'affaires & gens de Justice; & enfin de celles de tout ce qu'il

qu'il y a de gens qui servent les deux Artilleries ; ce qui fait à la vérité un prodigieux nombre de tentes , & demande une très-grande étendue de pays ; neantmoins ni de l'un ni de l'autre il n'en est pas tout ce que l'on en dit , & je crois que quand toute l'Armée se trouve dans quelque belle & rase campagne , où elle peut se placer à son aise , & que suivant le plan ordinaire elle vient enfin à se trouver à peu près disposée en rond , comme nous avons vu plusieurs fois dans cette route , son circuit ne sera pas de plus de deux lieuës , ou de deux lieuës & demie ; encore se rencontre-t'il d'un côté & d'autre plusieurs endroits vuides ; mais aussi la grande Artillerie , qui tient un grand pays , precede souvent d'un jour ou de deux.

Tout ce qu'on dit de cette étrange confusion , dont on étonne ordinairement les nouveaux venus , n'est pas plus véritable ; car pour peu qu'on soit stilé dans l'Armée , & qu'on s'applique à en reconnoître l'ordre , on se peut tirer de l'embarras , aller & venir à ses affaires , & retrouver son quartier ; parce qu'on se regle sur le quartier du Roi , sur les tentes & les étendarts par-

particuliers des Omerahs , qui se voyent de loin , & sur les étendarts & perruques des Bazars Royaux qui se voyent aussi de fort loin.

Toutes ces marques que je viens de dire n'empêchent neantmoins pas qu'on ne se trouve quelquefois très-embarrassé , & même en plein jour , & sur tout au matin , quand tout le monde arrive , & que chacun se remue & cherche à se placer , non seulement parce qu'il s'élève souvent une poussière si grande qu'on ne peut découvrir le quartier du Roi, les étendarts des Bazars & les tentes des Omerahs , sur lesquelles on se pourroit régler ; mais parce qu'on se trouve pris entre des tentes qu'on dresse , & entre des cordes que les moindres Omerahs , qui n'ont pas de Peiche-kané , & les Mansebdars tendent pour marquer leur logis , & pour empêcher qu'il ne se fasse un chemin auprès d'eux , ou que quelque inconnu ne se vienne placer proche de leurs tentes , où ils ont quelquesfois leurs femmes. Si l'on pense gagner d'un côté, l'on trouve les chemins fermés avec ces cordes tendues , qu'un tas de canaille de valets qui sont là avec de gros bâtons , ne veulent pas laisser abais-
ser,

ser, pour laisser passer le bagage. Si l'on veut retourner sur ses pas, l'on trouve qu'on a fermé les chemins depuis que l'on est passé, & c'est là qu'il faut crier, tempêter, prier, faire semblant qu'on veut donner des coups & s'en bien garder, laissant tant qu'on peut quereller les valets les uns contre les autres, & puis les accorder de crainte de quelque malheur, & enfin faire toutes les postures imaginables pour se tirer de là, & faire passer ses Chameaux. Mais la grande peine est quand on se trouve obligé d'aller le soir en quelque endroit un peu éloigné, parce que ces puantes fumées de feu de bois verd, de bouze de vache, & de crote de chameaux, que le menu peuple fait alors pour la cuisine, forment un brouillard, principalement quand il ne fait pas de vent, qui est si épais qu'on ne voit goutte. Je m'y suis trouvé surpris trois ou quatre fois à ne savoir que devenir; j'avois beau demander le chemin, je ne savois où j'allois, & je ne faisois que tourner. Une fois entre autres je fus contraint d'attendre que ce brouillard fût passé & la Lune levée; & une autre fois je me trouvai obligé de gagner l'Aguaci-dié, me de coucher au pied,

pied, & d'y passer la nuit le mieux que je pus, mon cheval & mon valet auprès de moi. Cet Aguaci-dié est comme un grand arbre de Navire, mais fort menu, qui se démonte en trois pieces. & qu'on plante vers le quartier du Roi, proche de cette tente qu'on appelle Nagarkané; on tire au haut une lanterne le soir, qui est allumée toute la nuit, ce qui est très-commode, parce qu'on la void de loin, & c'est là où l'on se va rendre quand on est égaré, pour de là reprendre les Bazars & demander le chemin, ou pour y passer le reste de la nuit; car personne n'en empêche, & on y est en sûreté des voleurs; il s'appelle Aguaci-dié, comme qui diroit Lumière du Ciel, parce que cela paroît de loin comme quelque Etoile.

Pour empêcher les voleries, chaque Omerah fait faire garde toute la nuit dans son camp particulier par des gens qui tournent perpetuellement tout autour, & qui crient Kaber-dar, qu'on prenne garde à soi; & de plus il y a autour de l'Armée des gardes posées de cinq cens pas en cinq cens pas ordinaires, qui font du feu, & qui crient aussi Kaber-dar; & outre tous ces gens-là, le
Co-

Cotoüal, qui est comme le grand Prevôt, envoie des troupes de gardes de tous côtez, qui vont parcourans tous les Bazzars, criers & trompetans toute la nuit; neantmoins il ne laisse pas de se faire toujours quelques vols, & il fait bon être toujours sur ses gardes, dormir de bonne heure pour veiller le reste de la nuit, & ne se pas trop fier aux valets pour faire la garde. Voyons à present de combien de façons différentes le Grand Mogol se fait porter en campagne.

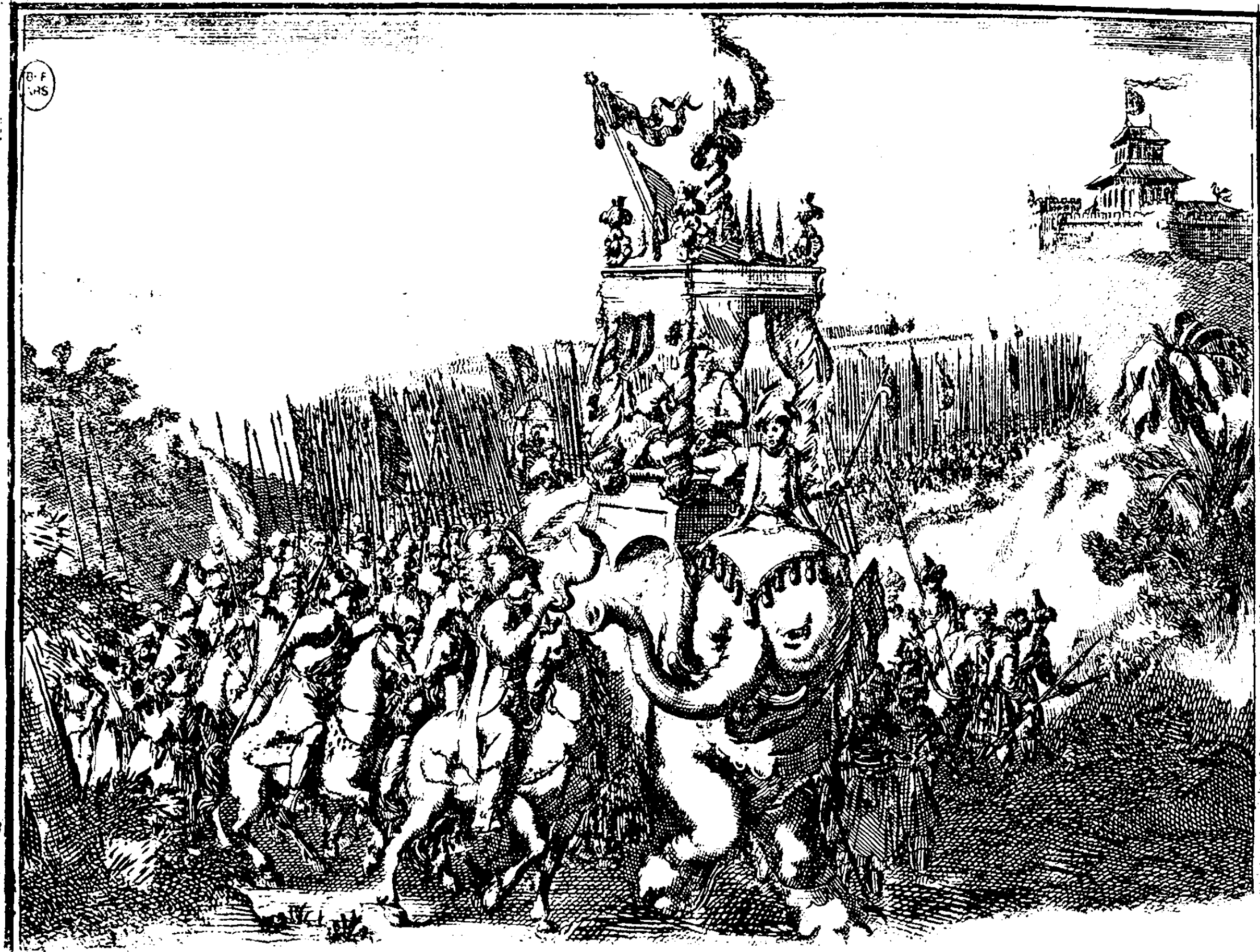
Il se fait ordinairement porter sur les épaules des hommes, avec une espee de grand brancar, sur lequel il y a un Tact-ravan, c'est à dire un Trône de campagne, où il est assis. Ce Tact est une espee de magnifique Tabernacle à piliers peint & doré, qui se ferme avec des vitres quand il fait mauvais temps: les quatre branches du brancar sont couvertes d'écarlate ou de brocar avec de grande frange d'or & de foye; & à chaque branche il y a deux porteurs bien robustes & bien vêtus, qui se relayent de temps en temps avec autant d'autres qui suivent. Il monte aussi quelquefois à cheval, principalement quand le jour est beau pour la Chasse: Il monte encore

core quelquefois sur un Elefant, en Mikdember, ou en Hauze; & c'est la monture la plus superbe & la plus éclatante; car l'Elefant a toujours des harnois très-riches & très-magnifiques; le Mikdember, qui est une petite maison ou tour de bois quarrée, est toujours peint & doré, & le Hauze, qui est un siege en ovale avec un dais à piliers, l'est aussi de même.

Dans ces diverses marches il est toujours accompagné d'un grand nombre d'Omerahs & de Rajas, qui le suivent immédiatement à cheval & en gros sans beaucoup d'ordre; & tous ceux qui sont à l'Armée sont obligez de se trouver à l'Am-kas à la pointe du jour pour suivre, si ce n'est qu'il les en ait exemptez, ou à raison de leur Office particulier, ou à cause de leur vieillesse. Cette marche leur est très-incommode, principalement les jours de Chasse; car il leur faut souffrir le Soleil & la poussiere comme de simples soldats, & quelquefois jusqu'à trois heures après midi, au lieu que quand ils n'accompagnent pas le Roi, ils vont à leur aise dans leurs Palekys clos & couverts s'ils veulent, exempts du Soleil & de la poussiere; dorment là dedans

cou-

B. F.
MS



touchez tout de leur long comme dans
 un lit, & arrivent de bonne heure à
 leur tente qui les attend avec le dîner
 tout prêt; leur cuisine étant partie
 dès le soir après souper. A l'entour des
 Omerahs, & parmi eux, il y a tou-
 jours quantité de Cavaliers bien mon-
 tez, qu'on appelle Gourze-berdars, parce
 qu'ils portent une espee de massuë ou
 masse d'armes d'argent; il y en a aussi
 toujours quantité sur les aîles, qui pre-
 cedent la personne du Roi à la droite &
 à la gauche avec plusieurs Valets de pied.
 Ces Gourze-berdars sont gens choisis,
 de bonne mine & de belle taille, & desti-
 nez pour porter les ordres, & qui ont
 tous de grands bâtons à la main, font
 écarter le monde de bien loin, & em-
 pêchent que personne ne marche devant
 le Roi. Ensuite des Rajas marche le
 Cours, mêlé d'un grand nombre de
 Timbales & de Trompettes. J'ai déjà dit
 ailleurs que ce Cours n'est autre que des
 figures d'argent, qui représentent des ani-
 maux étranges, des mains, des balances,
 des poissons & autres choses mystérieuses,
 qu'on porte sur le bout de certains
 grands bâtons d'argent. Enfin un
 gros de Manseb-dars ou petits Ome-
 rahs .

rahs bien montez & bien équipiez avec l'épée, les flèches & les carquois, suit après tout ce que je viens de dire; & ce gros est de beaucoup plus nombreux que celui des Omerahs, parce qu'outre que tous ceux qui sont de garde n'oseroient manquer de se trouver dès la pointe du jour comme les Omerahs à la porte de la tente du Roi pour l'accompagner, il y en a encore beaucoup qui y viennent pour faire leur cour & se faire connoître.

Lés Princesses & les grandes Dames du Serrail se font aussi porter de plusieurs façons. Les unes comme le Roi sur les épaules des hommes dans un Tchaoudoule, qui est une espece de Taët-ravan peint & doré, & couvert d'un grand & magnifique rets de soye de diverses couleurs, enrichi de broderie, de frange & de grosses houppes pendantes. Les autres dans de très-beaux Palekys fermes, qui sont aussi peints & dorez, & couverts de ce magnifique rets de soye. Quelques-unes dans de grandes & larges Litieres, portées par deux puissans Chameaux; ou par deux petits Elefans au lieu de Mules. C'est ainsi que j'ai vu quelquefois marcher Rauchenara Begum; & j'ai même, une fois entre-autres,

tres, remarqué sur le devant de sa Litier, qui étoit ouvert, une petite Esclave bien vêtue, qui lui chassoit les mouches & la poussière avec une queue de paon qu'elle tenoit à la main. Les autres enfin se font porter sur des Elefants richement enharnachés avec leurs couvertures en broderie, & leurs grosses clochettes d'argent; elles sont là élevées en l'air comme dans la moyenne Region, assises quatre à quatre dans des Mik-dembers à treillis, qui sont toujours couverts d'un rets de soie, & qui ne sont pas moins magnifiques & éclatans que les Tchau-doules & les Tact-ravans.

Je ne saurois m'empêcher de vous dire que dans ce voyage j'ai pris un singulier plaisir à considérer cette pompeuse marche du Serrail. En effet on ne peut concevoir rien de plus superbe que de voir Rauchenara Begum marcher la première montée sur un grand Elefant de Pegu dans un Mikdember tout éclatant d'or & d'azur; suivie par cinq ou six Elefants avec des Mikdembers presque aussi éclatans que le sien, pleins des principales Officières de sa maison; quelques Eunûques des plus importants bien vêtus & montez à l'a-

l'avantage à ses côtez la canne à la main ; une troupe de servantes Tartares & Kachemirys autour d'elle bizarrement vêtues & montées sur de belles haquenées ; & enfin plusieurs autres Eunuques à cheval , accompagnez de quantité de Pagys ou Valets de pied avec de grands bâtons qui avancent bien loin devant de tous côtez pour faire retirer le monde. Ensuite de Rauchena-ra-Begum on voyoit passer une des principales Dames de la Cour, montée & accompagnée à proportion comme elle ; & après celle-ci une troisième de même , & puis une autre , & ainsi jusques à quinze ou seize , toutes plus ou moins magnifiquement montées & accompagnées à proportion de leur rang , de leur paye , & de leur office. Certainement cette longue file d'Elefans, au nombre de cinquante , ou soixante , ou davantage , & qui marchent ainsi gravement & comme à pas comptez , avec tout ce train & tout cet équipage pompeux , representent quelque chose de grand & de Royal ; & si je n'eusse regardé cette magnificence avec une espece d'indifference Philosophique , je ne fais si je ne me ferois pas laissé aller à ces sentimens
extrava-

extravagans de la plûpart des Poètes Indiens , qui veulent que tous ces Elefans portent autant de Déesfles cachées. Il est vrai que difficilement on peut les voir , & qu'elles font presque inaccessibles aux hommes. Ce feroit un grand malheur à un pauvre Cavalier , quel qu'il pût être , de se trouver en campagne trop proche d'elles à leur rencontre ; tous ces Eunuques , & toute cette canaille de valets , font insolens au dernier point , & ne demandent qu'un prétexte & une occasion de la sorte pour rouër un homme de coups. Il me souvient que je m'y suis une fois malheureusement laissé surprendre , & sans doute j'eusse été très-maltraité , aussi bien que quantité d'autres Cavaliers , si je ne me fusse enfin résolu de me faire faire place l'épée à la main plutôt que de me laisser ainsi estropier comme ils commençoient à s'y disposer , & si par bonheur je n'eusse eu un bon cheval qui me tira vigoureusement de la presse , le poussant ensuite au travers d'un torrent que je repassai. Aussi est-ce comme un Proverbe général de ces Armées , qu'il se faut sur tout donner de garde de trois choses ; la première , de se laisser

embarrasser entre les troupes de chevaux d'élite qu'on mène en main ; car les coups de pieds ne manquent pas ; la seconde , de se trouver dans les lieux de Chasse ; & la troisième , de se trouver trop proche des femmes du Serrail. Néanmoins , à ce que j'entends , il est bien moins dangereux ici qu'en Perse , car il y va là de la vie à se trouver en campagne en vue des Eunuques qui les accompagnent , quand on en seroit éloigné d'une demi-lieuë ; il faut que tout ce qu'il y a d'hommes dans les Villages & Bourgades , par où elles passent , abandonnent & se retirent bien loin de-là.

Pour ce qui est des Chasses du Roi , je ne savois comment m'imaginer ce que l'on dit ordinairement , que le Grand Mogol va à la Chasse avec cent mille hommes , mais à présent je vois assez comment on peut dire qu'il y va avec plus de deux cens mille , & ce n'est pas chose bien difficile à comprendre. Aux environs d'Agra & de Dehli , le long du fleuve Gemma jusques aux Montagnes , & même des deux cô-
tez du grand chemin qui va à Lahor , il y a quantité de terres incultes , les unes comme des bois taillis ,
&

& les autres pleines de grandes herbes de la hauteur d'un homme & davantage; dans tous ces lieux-là il y a quantité de Gardes, qui vont sans cesse rodans deça delà, & empêchans que qui que ce soit ne chasse, si ce n'est aux perdrix, aux cailles & aux lièvres, que les Indiens savent prendre aux filets; de sorte que par tout là il y a très-grande abondance de toute sorte de gibier. Cela étant ainsi, les Gardes des Chasses, quand ils savent que le Roi est en campagne & qu'il est proche de leur canton, donnent nouvelles au Grand Maître des Chasses de la qualité du gibier & de l'endroit où il y en a le plus; on borde de Gardes toutes les avenues de ce quartier-là, & quelquefois même plus de quatre ou cinq lieues de pays, afin de faire passer l'Armée ou deça ou delà, & que le Roi tout en chemin faisant y puisse entrer avec ce que bon lui semble d'Omerahs, de Chasseurs & autres personnes, & y chasser tout à son aise, tantôt d'une façon & tantôt d'une autre, selon que le gibier est différent: Et voici premièrement de quelle façon se fait la chasse des Gazelles avec les Leopars apprivoisez.

Je crois vous avoir dit ailleurs que dans les Indes il y a quantité de Gazelles qui

sont à peu près faites comme nos Fans ; que ces Gazelles vont ordinairement par troupes séparées les unes des autres , & que chaque troupe , qui n'est jamais de plus de cinq ou six , est suivie d'un mâle seul qui se connoît par la couleur. Quand on a découvert une troupe de ces Gazelles , on tâche de les faire appercevoir au Leopard , qu'on tient enchaîné sur une petite charette. Cet animal rusé ne se met pas incontinent à courir après comme on pourroit croire , mais il s'en va tournant , se cachant , se courbant pour les approcher de près & les surprendre ; & comme il est capable de faire cinq ou six sauts ou bonds d'une vitesse presque incroyable , quand il se sent à portée , il s'élance dessus , les étrangle , & se foule de leur sang , du cœur & de leur foye : & s'il manque son coup , ce qui arrive assez souvent , il en demeure là ; aussi seroit-ce en vain qu'il prétendrait de les prendre à la course , parce qu'elles courent bien mieux & plus long-temps que lui. Le Maître ou Gouverneur vient ensuite bien doucement autour de lui , le flatant & lui jettant des morceaux de chair , & en l'amusant
ainsi

ainsi il lui met des lunettes qui lui couvrent les yeux , l'enchaîne & le remet sur la charette. Un de ces Leopars nous donna un jour dans la marche ce divertissement qui effraya bien du monde ; une troupe de Gazelles s'éleva au milieu de l'Armée , comme il arrive tous les jours , par fortune elles passerent tout proche de deux Leopars qu'on menoit à l'ordinaire sur leur petite charette ; l'un deux qui n'avoit point de lunettes fit un si grand effort qu'il rompit sa chaîne , & se lança après , mais sans rien attraper : néanmoins comme les Gazelles ne savoient où fuir , étant courues , criées & chassées de tous côtez , il y en eut une qui fut obligée de repasser encore près du Leopard , qui nonobstant les chameaux & les chevaux , qui embarrassoient tout le chemin , & contre ce qu'on dit ordinairement que cet animal ne retourne jamais sur sa proie quand une fois il l'a manquée , se lança dessus & l'attrapa.

La chasse des Nil-gaux ou Bœufs gris , que j'ai dit être une espece d'Elans , n'a pas grand' chose de particulier ; on les enferme dans de grands filets qu'on referme peu à peu , & quand ils sont réduits à un petit enclos , le Roi , les Omcrahs & les Chasseurs entrent dedans , &

les tuent comme ils veulent, à coups de flèches, de demi-piques, de sabres & de mousquetons, & quelquefois en si grande quantité que le Roi en envoie des quartiers de presens à tous les Omerahs.

La Chasse des Gruës a quelque chose d'assez divertissant; c'est un plaisir de les voir se défendre en l'air contre les Oiseaux de proie; elles en tuent quelquefois, mais enfin, comme elles ne sont pas adroites à se tourner, plusieurs bons Oiseaux en viennent à bout.

De toutes ces chasses celle du Lion est la plus Royale, parce qu'il n'y a que le Roi & les Princes qui la puissent faire, si ce n'est par une permission toute particulière; mais elle est aussi la plus périlleuse; voici à peu près de quelle façon on s'y prend. Quand le Roi est en campagne & que les Gardes des Chasses ont pu découvrir l'endroit où se retire le Lion, ils attachent aux environs un Ane, que le Lion ne manque pas de venir devorer, & sans se mettre en peine d'aller chercher d'autre proie, c'est-à-dire, des bœufs, des vaches, des moutons ou des Bergers, il s'en va chercher à boire, & s'en vient dans son

son lieu ordinaire se coucher & dormir jusqu'au lendemain, qu'il trouve un autre Ane dans le même endroit que les Chasseurs y ont attaché comme le jour précédent; & quand ils l'ont ainsi apâté & arrêté plusieurs jours dans ce même endroit, & qu'ils savent que le Roi est proche, ils attachent enfin un Ane, à qui ils font avaler quantité d'Opium, afin que sa chair puisse mieux assoupir le Lion, & avec tous les Payfans des Villages circonvoisins, ils tendent de grands filets faits exprès, qu'ils réduisent aussi peu à peu à un petit enclos, comme il se fait dans la chasse des Nilgoux. Tout étant ainsi préparé, le Roi monté sur un Elefant bardé de fer, accompagné du Grand Maître des Chasses, de quelques Omerahs montez sur des Elefans, de quantité de Gourze-berdars à cheval, & de plusieurs Gardes des Chasses à pied armez de demi-piques, s'approche des filets par le dehors, & avec un gros mousqueton tire le Lion: quand il se sent blessé il s'en vient droit à l'Elefant; car c'est là sa coutume; mais il rencontre ces grands filets qui l'arrêtent, & le Roi lui tire tant de coups de mousqueton qu'à la fin il le tue;

neantmoins dans cette dernière chasse, il y en eut un qui sauta par dessus les filets, se jeta vers un Cavalier dont il tua le cheval, & s'enfuit; mais les Chasseurs l'attraperent & l'enfermerent derechef dans les filets, ce qui causa un terrible embarras dans l'Armée.. Nous fumes trois ou quatre jours à patrouiller dans des torrens qui descendent des montagnes, entre de petits bois & de grandes herbes où les Chameaux ne paroissent quasi pas, & bien heureux furent ceux qui avoient fait provision de quelque chose pour manger; car tout étoit en desordre, les Bazars n'avoient pu se ranger, & les Villages étoient éloignez.. La raison pourquoi il nous falut arrêter là si long-temps est, que comme c'est un bon augure chez les Indiens quand le Roi tue un Lion, aussi en est-ce un très-mauvais quand il le manque, & ils croient que l'État seroit en grand danger s'il n'en venoit à bout; aussi font-ils de grandes cérémonies sur cette Chasse; car on apporte le Lion mort devant le Roi dans l'Assemblée générale des Omerahs, & après qu'il a été bien considéré & bien mesuré, on écrit dans les Archives, qu'un tel Roi, en tel temps, tua un

un Lion de telle grandeur, de tel poil, & qui avoit les dents & les griffes de telle longueur & largeur, & ainsi jusques aux moindres circonstances. J'ajouterais ce mot à raison de ce qu'on dit communément de cet Opium qu'on fait manger à l'Ane; qu'un des premiers Chasseurs m'a assuré que ce n'étoit qu'une fable du menu peuple, & que le Lion s'endormoit assez sans cela quand il étoit bien saoul.

Pour passer les grandes Rivières, qui en ces quartiers n'ont ordinairement point de ponts, l'on en fait deux de bateaux, éloignez de deux ou trois cens pas l'un de l'autre, ou environ; ils les savent assez bien lier & affermir, & ils jettent dessus de la terre & de la paille mêlées, qui empêchent que les animaux ne glissent facilement; il n'y a que l'entrée & la sortie qui soient fâcheuses & perilleuses, parce qu'outre la grande presse qui s'y rencontre ordinairement, la grande confusion & le grand embarras, il s'y fait souvent des fossés, quand c'est de la terre mouvante, où l'on voit des chevaux & des bœufs de charge renversés les uns sur les autres, sur lesquels on passe avec un desordre incroyable,

L. 5.

ble , & qui feroit encore bien plus grand s'il falloit que tout le monde passât en un jour , mais ordinairement le Roi ne va camper qu'à demi - lieuë du Pont , où il sejourne un jour ou deux , & ne va presque jamais camper qu'à demi-lieuë de la Riviere de l'autre côté du Pont , afin que l'Armée ait toujours du moins trois jours & trois nuits pour passer plus à l'aise.

Pour ce qui est enfin de la quantité de monde qui se trouve dans l'Armée , ce n'est pas chose trop facile d'en bien déterminer ; on en parle si differemment qu'on ne fait qu'en juger ; ce que je vous en puis dire en général de plus vraisemblable , c'est que dans cette marche il y avoit du moins , soit en gens de guerre , ou autres , cent mille Cavaliers & plus de cent cinquante mille Animaux , Chevaux , Mules , ou Elefans ; qu'il y avoit bien près de cinquante mille Chameaux , & guère moins de Bœufs ou de Bidets qui servent à porter les grains & autres provisions des ces pauvres gens de Bazar , leurs femmes & leurs enfans ; car ils traînent tout avec eux comme font nos Bohemiens ; sur cela faites à peu près le compte des gens de service , sup-
po-

posant que rien ne s'y fait quasi qu'à force de Valets , & que moi qui ne tiens rang que de Cavalier à deux chevaux, je ne saurois que difficilement me passer de trois. Les uns disent qu'en toute l'Armée il n'y a pas moins de trois à quatre cens mille personnes ; les autres veulent qu'il y en ait davantage , & les autres moins ; il faudroit les avoir comptez pour en déterminer au juste. Je n'en saurois dire autre chose d'assuré, sinon que c'est une quantité de monde prodigieuse & quasi incroyable ; mais aussi il faut s'imaginer que c'est tout Dehli, la Ville Capitale , qui marche, parce que tout le monde de la Ville ne vivant enfin que de la Cour & de l'Armée , comme j'ai dit ailleurs , il est obligé de suivre, quand principalement le voyage doit être long comme celui-ci , ou bien il faudroit qu'il mourût de faim.

La difficulté est de savoir d'où & comment peut subsister une si grande Armée en campagne, une si grande quantité d'hommes & d'animaux. Il ne faut pour cela que supposer ce qui est très-vrai, que les Indiens sont fort sobres & fort simples dans leur manger , & que de tout ce grand nombre de Cavaliers il n'y

en a pas la dixième , ni même la vingtième partie qui dans la marche mange de la viande ; pourvu qu'ils ayent leur Kicheri ou mélange de ris & d'autres legumes , sur lesquels ils versent du beurre roux quand ils sont cuits , les voilà contents. Il faut encore savoir que les Chameaux résistent extrêmement au travail , à la faim & à la soif , vivent de peu & mangent de tout , & qu'aussi-tôt que l'Armée est arrivée , les Chameliers les menent brouter à la campagne , où ils mangent tout ce qu'ils attrapent ; De plus que les mêmes Marchands qui entretiennent les Bazars dans Dehli , sont obligez de les entretenir dans la campagne ; & que tous ces petits Marchands qui tiennent boutique dans les Bazars de Dehli , la tiennent encore dans l'Armée , soit par force & par contrainte , soit par nécessité ; & qu'enfin au regard du fourage , tous ces pauvres gens s'en vont rodans de tous les côtez dans les Villages pour en acheter & y gagner quelque chose , & que leur grand & ordinaire refuge est de raper avec une espee de truelle les campagnes entieres , battre ou laver cette petite herbe qu'ils ont rapée , & l'apporter vendre à l'Armée , quelquefois bien cher.

&

& quelquefois à bon marché.

J'oubliois à dire une chose remarquable; que le Roi entre dans le Camp tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, & qu'ainsi aujourd'hui il passe proche des tentes de certains Omerahs, & demain proche de celles de quelques autres; & cela ne se fait pas sans mystere; car les Omerahs proche de qui il passe sont obligez d'aller au devant, & de lui faire quelque petit present; de sorte que les uns lui presenteront vingt Roupies d'or, ce qui est autant que trente pistoles; les autres en presenteront cinquante, & ainsi des autres à proportion, suivant leur générosité, & selon la grandeur de leur paye.

Au reste vous m'excuserez bien si je ne vous marque pas les Villes & les Bourgades qui sont entre Dehli & Lahor; je n'en ai presque pas vu, je suis presque toujours allé au travers des champs & la nuit, parce que mon Agah n'étoit pas placé au milieu de l'Armée, où est souvent le grand chemin; mais bien avant dans l'aîle droite; nous allions à veüe de pays & des étoiles, au travers de la campagne pour gagner l'aîle droite du

Campement, fans aller chercher les grands chemins; veritablement nous nous trouvions quelquefois bien embarassés, & au lieu de trois ou quatre lieues, qui est la distance ordinaire d'un Campement à l'autre, nous en faisons bien quelquefois cinq ou six, mais enfin quand le jour vient, on s'en tire.

III. LETTRE

A U M Ê M E,

Ecrite à Lahor, le Roi étant sur son départ pour Kachemire.

*Description de Lahor, Capitale de Penje-ab,
ou Royaume des cinq Eaux.*

M O N S I E U R,

Ce n'est pas sans raison qu'on appelle ce Royaume, dont Lahor est la Capitale, le Penje-ab, ou Pays de cinq Eaux; parce qu'effectivement il y a cinq Rivières considerables qui descendent de ces grandes montagnes, dans lesquelles est enclavé le

le Royaume de Kachemire, & qui viennent traverser cette campagne pour se joindre à l'Indus, & se jeter dans l'Océan au Scymdi, vers l'entrée du Golfe Persique. Que Lahor soit cette ancienne Bucfalos, je m'en rapporte; on connoît assez ici Alexandre sous le nom de Sekander Filifous, qui veut dire Alexandre fils de Philippe; mais pour ce qui est de son cheval, ils ne le connoissent point. La Ville est bâtie sur une de ces cinq Rivières qui n'est pas moindre que notre Loire, & pour laquelle on auroit grand besoin d'une semblable levée; parce qu'elle fait de grands dégâts, qu'elle change de lit fort souvent, & que même depuis quelques années elle s'est retirée de Lahor d'un grand quart de lieuë, ce qui incommode fort les habitans. Les maisons de Lahor ont cela de particulier sur celles de Dehli & d'Agra, qu'elles sont fort hautes, mais elles tombent la plûpart en ruine, parce qu'il y a plus de vingrans que la Cour est presque toûjours à Dehli, ou dans Agra, & que ces années dernières les pluyes ont été si excessives qu'elles en ont renversé quantité, & qui ont même accablé beaucoup de monde; il est vrai qu'il reste cinq ou six ruës considérables, dont il y en

a deux ou trois qui ont plus d'une grande lieue de long, mais il s'y trouve encore beaucoup de bâtimens qui tombent par terre. Le Palais du Roi n'est plus sur le bord de l'eau comme il étoit autrefois, à cause que la Riviere s'en est retirée; il est fort élevé & a quelque chose de magnifique, neantmoins ceux d'Agra & de Dehli le font bien davantage. Il y a plus de deux mois que nous sommes ici en attendant que les neiges des Montagnes de Kachemire se fondent pour passer plus commodement dans ce Royaume; mais enfin il nous faut partir demain; il y a déjà deux jours que le Roi est sorti de la Ville. Me voilà garni d'une jolie petite tente Kachemirienne que j'achetai hier, l'on m'a conseillé de faire comme les autres, & de laisser ici ma tente ordinaire qui est assez grande & assez pesante, parce qu'on dit qu'entre ces montagnes de Kachemire où nous allons, il y aura de la peine à trouver place; & que les Chameaux n'y pouvant aller, on sera obligé de faire porter toutes ses hardes par des Crocheteurs, & qu'ainsi ma grosse tente me coûteroit beaucoup de port. Adieu.



IV. LETTRE
A U M ^AÊ M E,

*Ecritte du Camp de l'Armée allant de Lahor
à Kachemire le 4. jour de la marche.*

MONSIEUR,

Je croyois qu'après avoir surmonté les chaleurs de Moka, proche de Bab el-mandel, je pourrois braver celles du reste de la Terre, mais depuis ces quatre jours que l'Armée est partie de Lahor, je me suis bien trouvé éloigné de mon compte, & j'ai expérimenté au hazard de ma vie que ce n'est pas sans raison que les Indiens mêmes apprehendoient les onze ou douze journées de marche d'Armée qu'il y a depuis Lahor jusques à Bember l'entrée des Montagnes de Kachemire; je vous proteste en verité & sans exagerer, que les chaleurs ont été si excessives, qu'elles m'ont déjà quelquefois réduit à l'extrémité, & à ne savoir le matin si je serois en vie le soir. La raison de
cet-

cette chaleur si extraordinaire vient de ce que les hautes Montagnes de Kachemire se trouvant au Nord de notre route, nous empêchent tout le vent frais qui nous pourroit venir de ce côté, réfléchissent les rayons du Soleil sur nous, & laissent la campagne brûlante & étouffée. Mais à quoi me sert-il de philosopher & de chercher des raisons de ce qui me tuera peut-être demain ?



V. L E T T R E

A U M E M E,

Ecritte du Camp de l'Armée allant de Lahor à Kachemire le 6. jour de la marche.

M O N S I E U R,

Je passai hier un des grands fleuves des Indes, qu'on appelle le Tchenau ; l'excellence de son eau, dont les grands Omerahs se chargent au lieu de celle du Gange dont ils ont bu jusques à present, m'empêche de croire que ce ne soit quelque fleuve pour passer aux Enfers,
plûtôt

plûtôt que pour passer à Kachemire, où l'on nous veut faire croire que nous trouverons des neiges & de la glace; car je vois que c'est tous les jours de pis en pis, & que plus nous avançons, plus nous trouvons de chaleur. Il est vrai que je passai le Pont en plein midi, mais je ne fais quasi lequel valoit le mieux, ou de marcher en campagne, ou de se tenir étouffé sous sa tente, du moins ai-je réüssi dans mon dessein, qui étoit de passer ce Pont à mon aise, pendant que tout le monde se reposoit attendant de partir du Camp sur le tard que la chaleur n'est plus si forte, au lieu que si j'eusse attendu comme les autres, il me seroit peut-être arrivé quelque malheur, ç'a été, à ce qu'on me dit, le plus terrible embarras, & le plus grand desordre qui eût encore été à aucun autre semblable passage depuis Dehli; l'entrée sur le premier bateau & la sortie du dernier s'étant renduës très-difficiles, parce que ce n'étoit que sable mouvant, qui à force de marcher dessus & de le remuer, glissoit dans l'eau & laissoit une fosse; de sorte qu'il y a eu dans la presse quantité de Chameaux, de Bœufs & de Chevaux renversez & foulez aux pieds,

pieds, & des coups de bâtons distribuez en abondance. Il se trouve ordinairement en ces rencontres de ces Officiers & Cavaliers d'Omerahs, qui pour faire passer leurs Maîtres & leurs bagages n'en font point chiches ; mon Navab y a perdu un de ses Chamcaux avec son four de fer qu'il portoit ; cela me fait apprehender que je ne sois réduit au pain de Bazar. Adieu.



VI. L E T T R E

A U M Ê M E,

Ecritte du Camp de l'Armée allant de Lahor à Kachemire le 8. jour de la marche.

M O N S I E U R,

C'est trop de curiosité, il y a de la folie, ou du moins de la temerité à un Européen de s'exposer à de telles chaleurs & à de si facheuses & dangereuses marches ; c'est se mettre en évident peril de la vie, neantmoins à quelque chose le malheur est bon. Pendant le temps
que

que nous venons de séjourner à Lahor il m'étoit survenu des fluxions & des douleurs de membres qui m'incommodoient extrêmement , pour m'être opiniâtre à coucher sur la terrasse & à prendre le frais la nuit comme l'on fait à Dehli sans danger ; mais depuis ces huit ou neuf jours de marche la sueur a bien dissipé toutes ces humeurs. Mon corps est devenu un vrai crible, sec & aride , & je ne me suis pas plutôt jetté une pinte d'eau dans l'estomac (car on n'y va point à moins) que je la voi en même temps sortir de tous mes membres comme une rosée jusques aux bouts des doigts ; je crois en avoir aujourd'hui bu plus de dix pintes ; encore est-ce une grande consolation qu'on en peut quasi boire autant qu'on veut sans qu'elle fasse de mal, pourvu qu'elle soit bonne.

VII. LETTRE

A U M Ê M E ,

*Ecrîte du Camp de l'Armée allant de Lahor
à Kachemire le 10. jour de la marche
au matin.*

M O N S I E U R ,

Le Soleil ne fait que de se lever ; cependant il est insupportable, il n'y a pas un nuage ; pas un souffle de vent ; mes chevaux n'en peuvent plus ; ils n'ont pas vu une herbe verte depuis Lahor ; mes Indiens avec toute leur peau noire, sèche & dure, se rendent ; tout mon visage, mes mains & mes pieds sont pélez, & mon corps est tout couvert de petites pustules rouges, qui me piquent comme des aiguilles ; hier un de nos pauvres Cavaliers, qui n'avoit point de tente, fut trouvé mort au pied d'un petit arbre dont il s'étoit saisi. Je doute si je pourrai passer la journée sans perir ; toute mon esperance est dans un peu de lait caillé sec que je m'en vai delayer avec de
l'eau

l'eau, & dans un peu de sucre, & quatre ou cinq limons qui me restent pour faire de la limonade. Adieu, l'ancre se seche au bout de ma plume, & la plume me tombe de la main. Adieu.



VIII. LETTRE

A U M Ê M E,

Ecritte de Bember, la porte des Montagnes de Kachemire après y avoir campé deux jours.

Ce que c'est que Bember, changement de voitures pour les Montagnes, nombre incroyable de Porte-faix, & l'ordre qu'on doit tenir dans le défilé de cinq jours.

MONSIEUR,

Nous voilà enfin arrivez à Bember au pied d'une Montagne escarpée, noire & brûlée, & campez dans un large torrent à sec, de cailloux & de sables brûlans; c'est une vraie fournaise ardente, & sans cette pluie d'orage qui est sur-
ve-

venuë ce matin , & fans le lait caillé, les limons & la volaille qu'on nous a ici apporté des Montagnes , je ne fai ce que je serois devenu , & vous eussiez été bien en danger de ne voir jamais cette Lettre ; mais,graces à Dieu, je sens que l'air est un peu rafraîchi, l'appetit, les forces & le caquet me sont revenus ; apprenez de nouvelles marches & de nouveaux embarras.

Hier de nuit, le Roi tout le premier , avec Rauchenara-begum & les autres femmes du Serrail, le Raja Ragnat, qui fait l'Office de Vizir,& Fazelkan le Grand Maître d'Hôtel, se tiroient de ce lieu si brûlant, & la nuit passée le Grand Maître des Chasses partit avec quelques-uns des plus grands & des plus nécessaires Officiers de la Maison Royale, & plusieurs femmes de consideration. C'est cette nuit que vient notre tour , mon Navab Danchmend-kan partira ; Mahmet-Emir-kan, le fils de ce fameux Emir-Jemla dont j'ai tant parlé ailleurs, fera des nôtres ; Dianetkan notre bon ami avec ses deux fils, & plusieurs autres Omerahs, Rajas, & Mansebdars en seront aussi ; & ensuite tous les autres Seigneurs qui sont destinez pour
Ka-

Kachemire partiront chacun à leur tour, pour éviter, dans ces chemins difficiles & étroits de montagnes, l'embaras & la confusion, pendant ces cinq jours de marche qu'il y a d'ici à Kachemire. Tout le reste de la Cour, comme Feday-kan le Grand Maître de l'Artillerie, trois ou quatre grands Rajas, & quantité d'Omerahs, demeureront ici autour, comme en garde, pendant trois ou quatre mois, jusques à ce que le Roi s'en retourne après les chaleurs passées. Les uns iront planter leurs tentes sur le bord du Tchenan, les autres dans les villes & bourgades prochaines, & les autres seront obligez de camper ici dans ce feu de Bember.

Le Roi, de crainte d'affamer ce petit Royaume de Kachemire, ne mène premièrement avec lui que le moins de femmes qu'il peut, les plus grandes Dames, les meilleures amies de Rauchenara begum, & les plus nécessaires pour le service; il ne mène encore que le moins d'Omerahs & de Milice qui se peut; les Omerahs qui ont permission de venir, ne peuvent pas amener avec eux tous leurs Cavaliers, mais seulement vingt-cinq de cent, sans y comprendre neantmoins le;

Officiers particuliers de leur Maison ; & cela se doit observer religieusement , parce qu'il y a un Omérah en garde à l'entrée des montagnes, qui compte tout le monde un à un , & empêche de passer ce grand nombre de Mansebdars & autres Cavaliers qui voudroient bien venir jouir de la fraîcheur de Kachemire , & tous ces Marchandeaux & petites gens de Bazar qui cherchent à gagner leur vie. Le Roi, pour porter du bagage & des femmes du Serrail, mène quelques Elefans des plus forts & des meilleurs. Ces animaux, quoi que lourds & pesans , ont le pied extrêmement ferme & assuré, ne marchent dans les mauvais pas que comme à taton, & s'assurent toujours bien d'un pied avant que de remuer l'autre. Il mène aussi quelques Mules; mais ce qui seroit le plus nécessaire, on ne sauroit mener de Chameaux ; ces montagnes sont trop rudes & trop fâcheuses pour leurs longues & roides jambes ; il faut que les Porte-faix suppléent aux Chameaux. Quel nombre en faudra-t-il si le Roi seul, comme l'on dit, en a plus de six mille pour sa part, & qu'en mon particulier, quoi que j'aye laissé à Lahor ma tente ordinaire & beaucoup de mon bagage, comme chacun a fait, jusqu'aux

qu'aux Omerahs & au Roi même, je me trouvé oblige d'en prendre trois ? On ne croit pas qu'il y en ait déjà moins ici de quinze mille, soit de ceux que le Gouverneur de Kachemire & les Rajas d'ici autour y ont contraint de venir, soit ceux qui y viennent d'eux-mêmes des villages circonvoisins pour gagner quelque chose ; car on est obligé, selon l'Ordonnance du Roi, de leur donner dix écus pour cent livres pesant. On dit qu'il s'en trouvera enfin plus de trenté mille, sans compter qu'il y a déjà un mois que le Roi & les Omerahs ont envoyé devant du bagage, & les Marchands, de toutes sortes de marchandises.





IX. LETTRE,

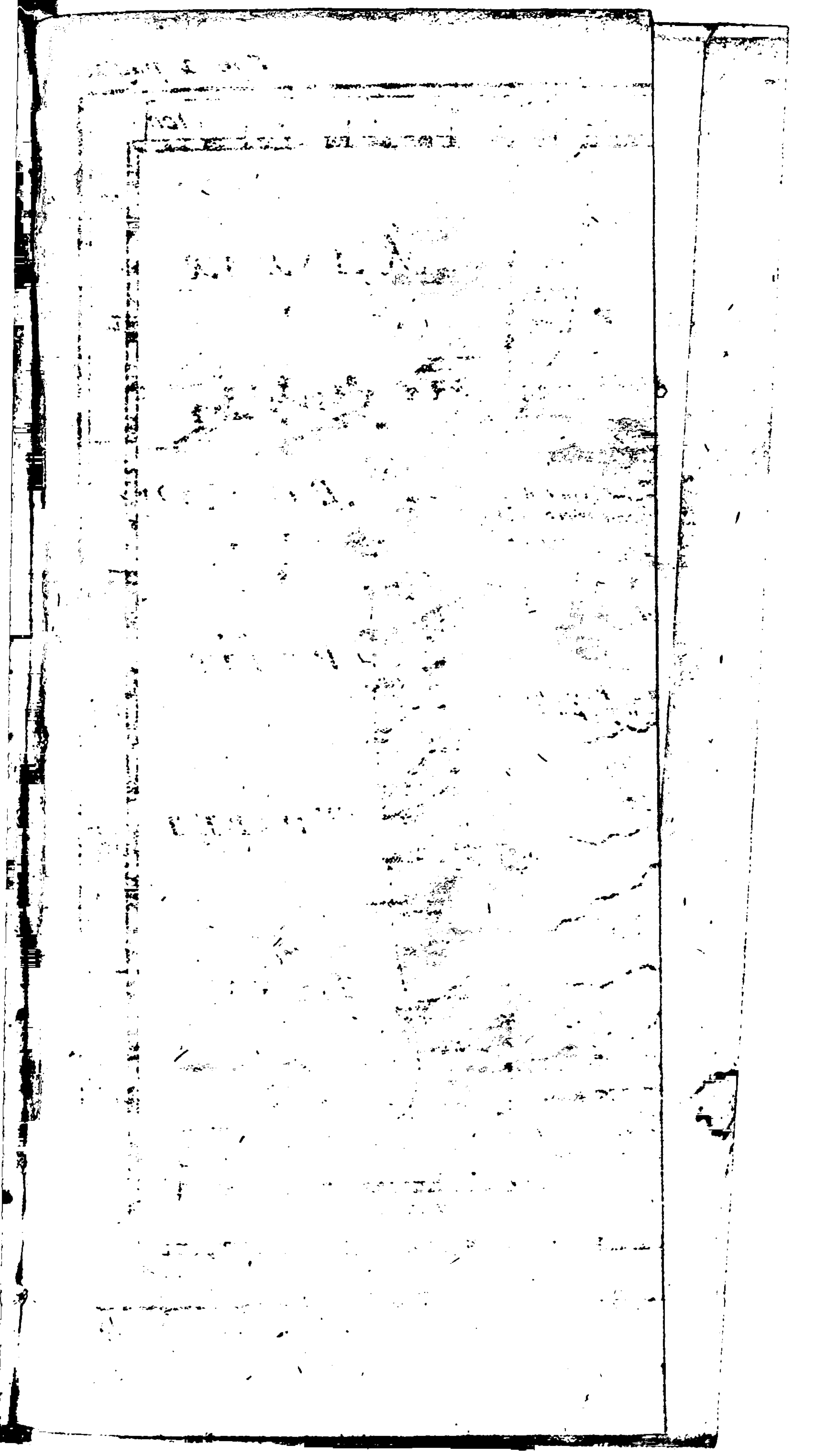
AU MEME,

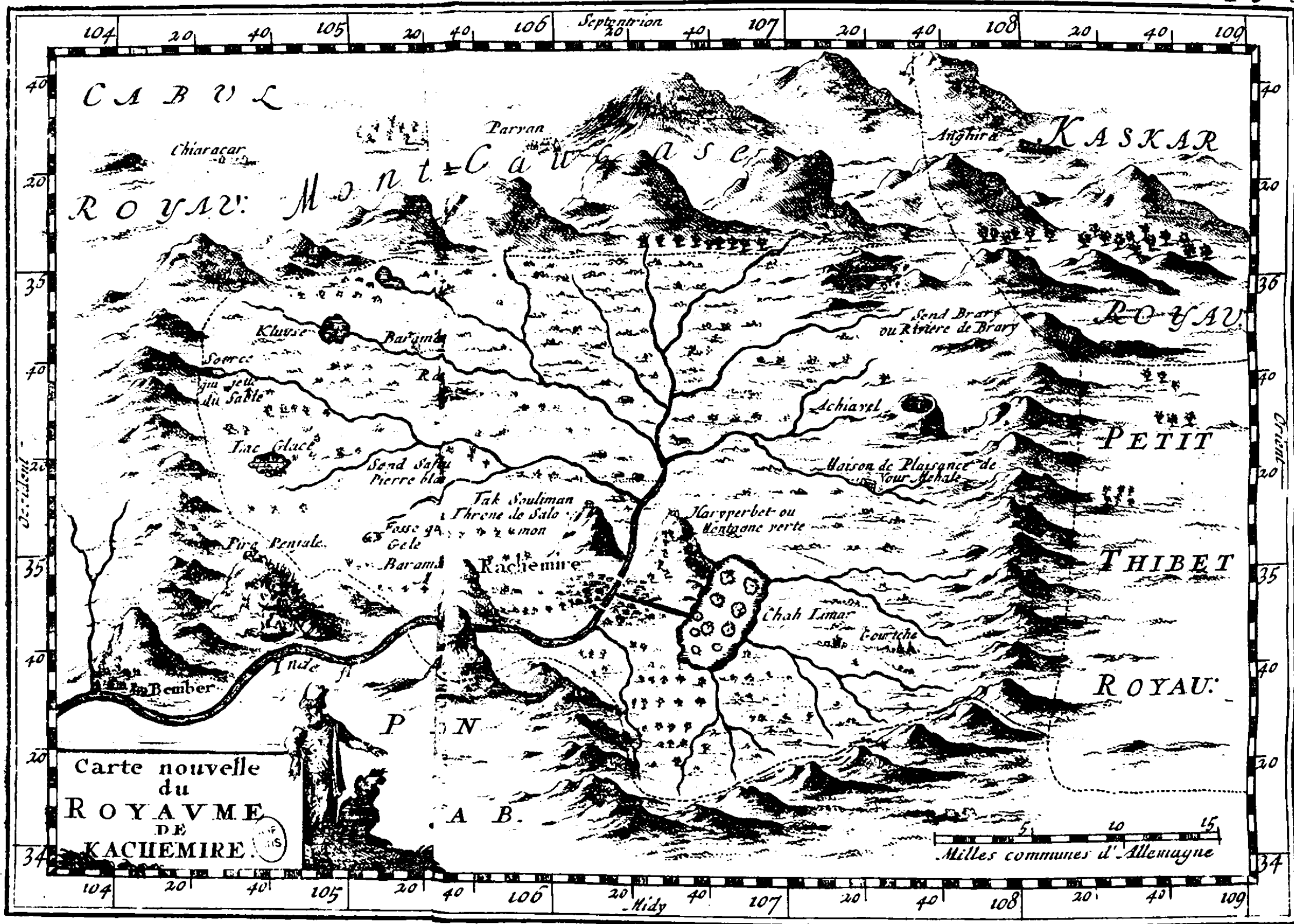
Ecrite à Kachemire le Paradis Terrestre
des Indes, après y avoir sejourné
trois mois.

*Description exacte du Royaume de Kache-
mire, l'état présent des Montagnes cir-
convoisines ; Et réponse à cinq demandes
considérables d'un Ami.*

MONSIEUR,

Les Histoires des anciens Roi de Ka-
chemire veulent que tout ce Pays n'ait été
autrefois qu'un grand lac, & que ce fut un
certain Pire ou Saint Vieillard nommé
Kacheb qui donna issue aux eaux en cou-
pant miraculeusement la Montagne de
Baramoulé : c'est ce que vous pourrez
voir dans l'Abrégé de ces Histoires que
Jehan Guire avoit fait faire, & que je
traduis du Persien. Pour moi, je ne
voudrois pas nier que toute cette terre
n'eût





n'eût autrefois été couverte d'eaux, on le dit bien de la Thessalie & de quelques autres Pays, mais j'ai de la peine à croire que cette ouverture soit l'ouvrage d'un homme, parce que la Montagne est très-large & très-haute. Je croirois plutôt que quelque grand tremblement de terre, comme ces lieux y sont assez sujets, auroit fait ouvrir quelque caverne souterraine où la Montagne se feroit enfoncée, de même que s'est faite l'ouverture de Bab-el-mandel, s'il est vrai ce que les Arabes du Pays en disent, & de la façon qu'il s'est vu des villes & des montagnes s'abîmer dans de grands lacs

Quoi qu'il en soit, Kachemire n'est plus un lac, c'est à présent une très-belle campagne qui est diversifiée de quantité de petites colines, qui a trente lieues de long ou environ, & dix ou douze de large; qui est située dans l'extrémité de l'Hindoustan au Nord de Lahor, & qui est enclavée dans le fond des montagnes du Caucase, entre celles des Rois du grand Tibet, du petit Tibet, & du Raja Gamon, qui sont ses plus proches voisins.

Les premières montagnes qui l'entourent, je veux dire celles qui sont les

plus près de la plaine, sont de médiocre hauteur, toutes vertes d'arbres ou de pâturages, pleines de bétail de toute sorte, comme vaches, brebis, chèvres & chevaux; de gibiers de plusieurs espèces, comme perdrix, lièvres, gazelles, & de quelques animaux qui portent le musc; il y a aussi des abeilles en très-grande quantité; & ce qui est très-rare dans les Indes, il ne s'y trouve ni serpens, ni tigres, ni ours, ni lions, si ce n'est très-rarement; de sorte qu'on peut dire que ce sont des montagnes innocentes & découlantes de lait & de miel, comme étoient celles de la Terre de promesse.

Au delà de ces médiocres montagnes, il s'en élève d'autres très-hautes, dont le sommet en tout temps demeure couvert de neiges, & qui paroît, au dessus des nuages & des brouillars ordinaires, toujours tranquille & lumineux aussi bien que l'Olimpe.

De toutes ces montagnes il sort une infinité de sources & de ruisseaux de tous côtez, que les Habitans savent amener à leurs campagnes de ris, & conduire même par de grandes levées de terre jusques sur leurs petites colines, & qui
après

après avoir fait mille petits autres ruisseaux & mille cascades de tous côtez, viennent enfin à se rassembler, & à former une très-belle Riviere qui porte des bateaux aussi grands que notre Seine; & qui après avoir doucement tournoyé à l'entour du Royaume, & passé par le milieu de la Ville Capitale, s'en va trouver sa sortie à Baramoulé entre deux rochers escarpez, pour se jeter de-là au travers des precipices, se charger en passant de plusieurs petites Rivières qui descendent des montagnes, & se rendre vers Aték dans le Fleuve Indus.

Tous ces ruisseaux qui descendent des montagnes rendent la campagne & toutes ces colines si belles & si fertiles, qu'on prendroit tout ce Royaume pour quelque grand jardin tout verd, mêlé de villages & de bourgades qui se découvrent entre les arbres, & diversifié de petites prairies, de pièces de ris, de froment, de plusieurs sortes de legumes, de chanvre & de saffran, tout cela entrelassé de fossés pleins d'eau, de canaux, de quelques petits lacs & de ruisseaux: tout y est parsemé de nos plantes & de nos fleurs d'Europe, & couvert de

tous nos arbres , pommiers , poiriers , pruniers , abricotiers & noyers chargez de leurs propres fruits, & de vignes & de raisins dans la saison. Les jardins particuliers sont pleins de melons, de patèques, ou melons d'eau, de chervis, de bétéraves, de reforts, de la plûpart de nos herbes potageres, & de quelques-unes dont nous n'avons pas.

Il est vrai qu'il n'y a pas tant d'especes de fruits que chez nous, & qu'ils ne sont pas même si excellens que les nôtres, mais je crois que ce n'est pas la faute de la terre, & que s'ils avoient d'aussi bons Jardiniers que nous, qui fussent cultiver & enter les arbres, choisir les endroits & les soulages propres, & faire venir des greffes des Pays étrangers, ils en auroient d'aussi bons que les nôtres; parce qu'entre cette quantité de toute sorte que j'ai souvent pris plaisir de me faire apporter, j'en ai trouvé plusieurs fois de très excellens.

La Ville Capitale qui est du même nom que le Royaume, est sans murailles, elle n'a pas moins de trois quarts de lieuë de long & de demi-lieuë de large; elle est située dans une rase campagne, éloignée environ de deux lieuës des mon-

montagnes qui semblent faire comme un demi cercle, & sur le bord d'un Lac d'eau douce de quatre ou cinq lieues de tour, qui se forme de sources vives, & des ruisseaux qui découlent des montagnes, & qui se va dégorger par un canal portant bateaux dans la Riviere qui passe au milieu de la ville. Cette Riviere a dans la ville deux ponts de bois pour la communication d'un côté à l'autre : la plupart des maisons sont de bois, mais elles ne laissent pas d'être bien bâties, & même à deux & trois étages. Ce n'est pas qu'il n'y ait de la pierre de taille très-belle; on y voit encore quantité de vieux Temples d'Idoles ruinez, & d'autres bâtimens qui en étoient faits, mais l'abondance de bois qui descend facilement des montagnes par de petites rivières où on le jette, fait qu'on trouve mieux son compte à bâtir de bois que de pierre. Les maisons qui sont sur la Riviere ont presque toutes leur jardinet qui regarde sur l'eau, ce qui fait une très-agréable perspective, principalement au Printemps ou en Eté quand on se promene sur l'eau; les autres maisons qui ne sont pas sur la Riviere ont presque aussi toutes quelque jardin, & même

il y en a quantité qui ont un canal qui répond au Lac, & un petit bateau pour s'aller promener dessus.

Dans une extrémité de la ville paroît une montagne détachée de toutes les autres, qui fait encore une perspective assez agréable, parce qu'elle a dans son panchant de belles maisons avec leurs jardins, & que sur le haut il y a une Mosquée & un Hermitage bien bâtis avec un jardin, & quantité de beaux arbres verts qui lui servent de couronne; & c'est à cause de ces arbres & jardins qu'on l'appelle dans la langue du pays, Haryperbet, comme qui diroit la Montagne de verdure.

A l'opposite de cette montagne il en paroît une autre, sur laquelle on voit aussi une petite Mosquée avec un jardin, & un très-ancien bâtiment qui marque avoir été un Temple d'Idoles, quoi qu'on l'appelle Taët-Souliman, le Trône de Salomon, parce que Salomon, disent les Mahometans, l'a fait bâtir lorsqu'il vint à Kachemire, mais je ne fais s'ils nous pourroient bien prouver qu'il eût fait ce long voyage.

Le lac a cela de particulier qu'il est plein d'Iles, qui sont autant de jardins de plaisance.

fance qui paroissent tous verts au milieu de l'eau à cause de ces arbres fruitiers & des allées de treilles; & parce qu'ordinairement ils sont entourez de Trembles à larges feuilles, disposez de deux en deux pieds, dont les plus gros peuvent être embrassés, mais qui sont longs comme des mâts de Navires, ayant un bouquet de branches seulement tout au haut comme des palmiers.

Au delà du lac, sur le panchant des montagnes, ce n'est que maisons & jardins de plaifance, le lieu s'étant trouvé admirable pour cela, parce qu'il est en très-bel air, en vue du Lac, des Iles & de la Ville, & qu'il est plein de sources & de ruisseaux.

Le plus beau de tous ces jardins est celui du Roi qu'on appelle Chah limar. Du lac on y entre par un grand canal bordé de gazons; ce canal a plus de cinq cens pas ordinaires de long, & il est entre deux larges allées de peupliers; il conduit à un grand cabinet qui est au milieu du jardin, où commence un autre canal bien plus magnifique, qui va tant soit peu en montant jusques à l'extrémité du jardin; ce canal est pavé de grandes pierres de taille; son talut est de même

pierre que le pavé, & dans le milieu on voit une longue file de jets d'eau de quinze en quinze pas; il y a encore d'espace en espace de grands ronds d'eau comme des réservoirs, d'où s'élèvent quantité de jets d'eau de plusieurs sortes de figures, & il se termine à un autre grand cabinet qui est presque comme le premier.

Ces cabinets, qui sont à peu près faits en dômes, situés au milieu du canal & entourés d'eaux, & par conséquent entre ces deux grandes allées de peupliers, ont une galerie qui regne tout autour, & quatre portes à l'opposite les unes des autres, dont il y en a deux qui regardent les allées avec deux ponts pour y passer, l'une d'un côté & l'autre de l'autre; les deux autres regardent sur les canaux opposés. Chaque cabinet est composé d'une grande chambre au milieu de quatre autres moindres chambres qui sont dans les quatre coins, tout est peint & doré par le dedans, tant la grande chambre que les petites, avec des Sentences écrites en gros & magnifiques caractères Persans. Les quatre portes sont très-riches; elles sont faites de grandes pierres avec deux colonnes qui ont été
ti-

tirées de ces anciens Temples d'Idoles que Chah-Jehan fit ruiner. On ne fait pas au vrai le prix de ces grandes pierres & colonnes, ni de quelle matiere elles sont, mais on voit bien que c'est quelque chose de precieux, plus beau que le marbre & que le porphire.

De tout ce que je viens de dire on peut assez conjecturer que je suis un peu charmé de Kachemire, & que je prétens qu'il n'y a peut-être rien au monde de pareil ni de si beau pour un petit Royaume; il meritoit encore de dominer toutes ces montagnes circonvoisines jusqu'à la Tartarie, & tout l'Hindoustan jusqu'à l'Ile de Ceilan, comme il a fait autrefois; & ce n'est pas sans quelque raison que les Mogols l'appellent le Paradis Terrestre des Indes, qu'Ekbar travailla tant pour s'en emparer sur les Rois naturels du pays, & que son fils Jehanguire en devint tellement amoureux qu'il ne le pouvoit quitter, & qu'il disoit quelquefois qu'il aimeroit mieux perdre tout son Royaume que de perdre Kachemire. Aussi dès lors que nous y fûmes arrivez, tous les Poëtes à l'envi les uns des autres, Kachemirys & Mogols, s'efforcèrent de faire des Poësies à la

louange de ce petit Royaume pour les présenter à Aureng-Zebe qui les recevoit & les recompensoit agréablement. Il me souvient même entre-autres qu'il y en eut un qui exagérant la hauteur extraordinaire des montagnes qui l'environnent, & qui le rendent comme inaccessible de toutes parts, disoit que c'étoit le sommet de ces montagnes qui étoit cause que le Ciel se retiroit en voute comme il paroît ; & que Kachemire étant le chef-d'œuvre de la Nature, & le Roi des Royaumes du Monde, il étoit convenable qu'il fût inaccessible, pour pouvoir jouir d'une paix & d'une tranquillité inébranlable, commandant à tous sans pouvoir être commandé. Il ajoûtoit que la raison pour laquelle la Nature l'avoit entouré, comme j'ai dit au commencement, de montagnes, dont les unes, savoir les plus hautes & les plus éloignées, étoient en tout temps toutes blanches, couvertes de neiges, & les plus basses & les plus proches de la plaine, toutes vertes & couvertes de bois, étoit parce que le Roi des Royaumes du Monde devoit être couronné d'une Couronne très-précieuse, dont le haut & les rayons fussent de Diamans.

&

& le fond d'Emeraudes. Si le Poëte eût encore ajouté (disois-je à mon Navab Danech-mend-kan qui me vouloit faire admirer toutes ces Poësies) que tous ces grands pays de montagnes qui l'environnent, comme le petit Tibet, l'Etat du Raja Gamon, Kachguer, & Serenaguer, se doivent comprendre sous le Royaume de Kachemire, puisque, selon les Histoires du Pays, ils en ont autrefois dépendu, & par conséquent que le Gange d'un côté, l'Indus d'un autre, le Chenau d'un autre, & le Gemma d'un autre, sortent du Royaume de Kachemire; que ces fleuves, avec tant d'autres qui en sortent, valent bien le Gizon, le Fizon & les deux autres; & qu'enfin il eût conclu que c'étoit là assurément ce lieu qui étoit le Paradis Terrestre plutôt qu'en Armenie; c'eût été, ce me semble, encore encherir davantage sur la matiere.

Les Kachemirys ont la reputation d'être tout-à-fait spirituels, beaucoup plus fins & adroits que les Indiens, & propres à la Poësie & aux Sciences autant que les Perfiens; ils sont de plus très-laborieux & industrieux; ils font des Paleys, des bois de lits, des cofres, des écritaires,

toires, des cassetes, des culieres, & plusieurs autres sortes de petits ouvrages qui ont une beauté toute particuliere, & qui se distribuent par toutes les Indes; ils savent y donner un verni, & suivre & contrefaire si adroitement les veines d'un certain bois qui en a de fort belles, y appliquant des filets d'or, qu'il n'y a rien de plus beau. Mais ce qu'ils ont de particulier & de considerable, & qui attire le trafic & l'argent dans leur pays; est cette prodigieuse quantité de chales qu'ils y travaillent & où ils occupent les petits enfans. Ces chales sont certaines pieces d'étoffe d'une aulne & demie de long, & d'une de large ou environ, qui sont brodées aux deux bouts d'une espee de broderie faite au métier d'un pied ou environ de large; les Mogols & Indiens, hommes & femmes, les portent l'hiver sur leur tête, les repassans par dessus l'épaule gauche comme un manteau. Il s'en fait de deux sortes, les uns de laine du pays, qui est plus fine & plus delicate que celle d'Espagne; les autres sont d'une laine, ou plutôt d'un poil qu'on appelle Touz qui se prend sur la poitrine d'une espee de chevre sauvage du grand Tibet; ceux-ci sont.

sont bien plus chers à proportion que les autres, aussi n'y a-t'il point de Castor qui soit si molet ni si delicat; le mal est que les vers s'y mettent facilement à moins qu'on ait un soin particulier de les déplier & éventer souvent. J'en ai vu de ceux-ci que les Omerahs font faire exprés, qui coûtoient jusqu'à cent cinquante Roupies; des autres qui sont de cette laine du pays, je n'en ai pas vu qui passassent cinquante Roupies.

L'on fait cette remarque sur les chales, qu'on a beau en travailler avec tout le soin possible dans Petna, dans Agra, & dans Lahor; jamais on n'en peut rendre l'étoffe si molette, ni si delicate comme dans Kachemire. On attribue communement cette délicatesse à l'eau particulière du Pays, comme on fait à Massipatan cette belle teinture de leurs chittes ou toiles peintes au pinceau, qui deviennent plus belles en les lavant.

Les Kachemirys sont encore renommez pour le beau sang; ils sont aussi bien faits que nos Européens, ne tenans même rien du visage de Tartare avec ce nez écaché, & ces petits yeux de porc, comme l'ont ceux de Kacheguer & la plupart de ceux du grand Tibet; les femmes.

mes sur tout y sont très-belles ; aussi est-ce là que s'en fournissent la plupart des Etrangers nouveaux venus à la Cour du Mogol, afin de pouvoir faire des enfans qui soient plus blancs que les Indiens , & qui puissent ainsi passer pour vrais Mogols : Et certainement si l'on peut juger de la beauté des femmes qui sont plus cachées & retirées, par celles du menu peuple qu'on rencontre dans les rues & qu'on voit dans les boutiques, on doit croire qu'il y en a de très-belles. A Lahor, où elles sont en renom d'être de belle taille, menuës de corps, & les plus belles brunes des Indes, comme elles le sont effectivement, je me servis d'un artifice ordinaire aux Mogols, qui est de suivre quelque Elefant, principalement de ceux qui sont richement enharnachez ; car aussi-tôt qu'elles entendent ces deux sonnettes d'argent qui leur pendent des deux côtes, elles mettent toutes la tête aux fenêtres. Je me suis servi ici du même artifice, & d'un autre encore qui m'a bien mieux réussi ; il étoit de l'invention d'un vieux & fameux Maître d'Ecole que j'avois pris pour m'aider à entendre un Poëte Persien. Il me fit acheter
quanti-

quantité de confitures, & comme il étoit connu & qu'il avoit l'entrée par tout, il me ména en plus de quinze maisons, disant que j'étois son parent, nouveau venu de Perse, que j'étois riche & à marier. Aussi-tôt que nous entrions dans une maison il distribuoit des confitures aux enfans, & incontinent tout accouroit autour de nous, femmes & filles, grandes & petites, pour en attraper leur part, ou pour se faire voir. Cette sole curiosité ne laissa pas de me coûter quelques bonnes Roupies, mais aussi je ne doutai plus que dans Kachemire il n'y eût d'aussi beaux visages qu'en aucun lieu de l'Europe.

Il ne me reste plus qu'à vous faire part de ce que j'ai remarqué de plus considérable entre les montagnes depuis Bember jusques ici (ce qui est peut-être par où je devrois avoir commencé) & après vous avoir rendu compte de quelques autres petits voyages que j'ai été obligé de faire dans divers endroits de ce Royaume, vous apprendre tout ce que je puis savoir du reste des montagnes circonvoisines.

Pour ce qui est donc premierement de notre voyage de Bember jusques ici,
ce

cem'a été une chose assez surprenante de me voir dès la première nuit que nous partîmens de Bember, & que nous entrâmes dans les montagnes, passer d'une Zone torride à une tempérée; car nous n'eûmes pas plutôt monté cette affreuse muraille du monde, je veux dire cette haute & escarpée, noire & pelée montagne de Bember, qu'en descendant de l'autre côté nous trouvâmes un air supportable, plus frais, plus doux, & plus temperé; mais ce qui m'a surpris davantage dans ces montagnes, c'est de m'être trouvé tout d'un coup comme transporté des Indes en Europe; car à voir la terre couverte de toutes nos plantes & arbrisseaux, excepté l'hyslope, le thim, la marjolaine & le rômarin, je m'imaginois être en quelques unes de nos montagnes d'Auvergne, au milieu d'une forêt de toutes nos espèces d'arbres, de sapins, de chênes verts, d'ormeaux, de platanes, & j'en étois d'autant plus étonné que dans ces campagnes brûlantes de l'Hindoustan, d'où je venois, je n'avois presque rien vu de tout cea.

Ceci entre-autres choses me surprit à l'égard des plantes, qu'à une journée
&

& demie de Bember je trouvai une montagne qui en étoit couverte des deux côtes, mais avec cette différence que dans le côté de la montagne qui étoit exposé au Midi vers les Indes, c'étoit un mélange de plantes Indiennes & Européennes, & dans celui qui étoit exposé au Nord, je n'y en remarquai que d'Européennes, comme si le premier côté eût participé de l'air & de la température d'Europe & des Indes, & que celui qui étoit exposé au Nord eût été tout Européen.

Au regard des arbres j'admirois cette suite naturelle de générations & de corruptions; j'en voyois en bas dans ces precipices, où jamais homme ne fut, des centaines qui tomboient ou étoient tombez les uns sur les autres, morts & à demi pourris de vieillesse, & d'autres jeunes & frais qui renaissoient du pied de ceux qui étoient morts; j'en voyois même quelques-uns de brûlez, soit qu'ils eussent été frappez de la foudre, soit que dans le cœur de l'Eté ils se fussent enflâmez, se frotans les uns contre les autres, étans agitez par quelque vent chaud & furieux; soit, comme disent les gens du Pays, que le feu s'y prenne enfin de lui-même

me quand ils sont devenus vieux & secs.

J'admirois encore ces cascades naturelles & sans artifice que nous trouvions entre ces rochers. Nous en rencontrâmes une entre autres si admirable, que sans doute elle n'a point de pareille. On voit de loin du panchant d'une haute montagne descendre un torrent d'eau par un long canal sombre & couvert d'arbres, & se precipiter tout d'un coup en bas d'un rocher droit & escarpé d'une hauteur prodigieuse, avec un bruit qui étourdit les oreilles comme une petite Catadupe. Un grand Théâtre étoit dressé tout proche sur un rocher que Jehan-Guire fit aplanir exprès, afin que la Cour en passant s'y pût reposer, & pût de là considérer à son aise ce merveilleux Ouvrage de la Nature, qui, aussi bien que ces vieux arbres dont je viens de parler, semble ressentir quelque chose de grande antiquité, & de cette première naissance du monde.

Tous ces divertissemens furent mêlez d'un étrange accident. Le jour que le Roi montoit la montagne du Pirepenjale, qui est la plus haute de toutes, & d'où l'on commence à decouvrir de loin le pays de Kachemire; le jour, dis-je, qu'il

qu'il montoit cette montagne , suivi d'une longue file d'Elefans où étoient les femmes dans des Mikdembers & Embarys, un de ces Elefans fut saisi de peur, en considerant, disent les Indiens, la montée qui étoit très-longue & très-droite, & se mit à reculer sur celui qui le suivoit, celui-là sur l'autre, & cet autre sur un autre, & ainsi jusques à quinze, en sorte que pas un ne pouvant se tourner dans ce chemin qui étoit extrêmement roide & étroit, ils culbuterent tous dans le precipice, le bonheur voulut pour ces pauvres femmes que le precipice n'étoit pas fort escarpé, & qu'ainsi il n'y en eut que trois ou quatre de tuées, mais les quinze Elefans y demeurèrent. Une fois que ces grosses masses tombent dessous ces lourds fardeaux dont on les charge, elles ne s'en relevent jamais quand ce seroit dans un très-beau chemin. Nous les vîmes deux jours après en passant, & j'en remarquai quelques-uns qui remuoient encore la trompe. Cet accident mit toute l'Armée, qui marchoit depuis quatre journées en file selon son ordre le long des montagnes, en très-grand embarras; parce que pour retirer ces femmes & tout ce debris, on fit faire halte, qui

qui dura tout le reste du jour & toute la nuit, chacun étant obligé de s'arrêter où il se trouvoit, parce qu'il étoit impossible en plusieurs endroits d'avancer, ni de reculer, & que personne n'avoit près de soi ses Crocheteurs qui portoient sa tente & ses vivres. Pour moi je ne la passai pas des plus mal, ayant trouvé moyen de grimper hors du chemin, & d'y accommoder un petit lieu pour m'y coucher & pour mon cheval; & pour ma bonne fortune, un de mes valets qui me suivoit, avoit un peu de pain que nous partageâmes ensemble. Il me souvient que ce fut là qu'en remuant des pierres nous trouvâmes un gros scorpion noir, qu'un jeune Mogol de mes amis mit & pressa en sa main, mit dans celle de mon valet, & puis enfin dans la mienne sans qu'il nous piquât. Ce jeune Cavalier disoit qu'il l'avoit charmé, comme il avoit fait autrefois beaucoup d'autres, par un passage de l'Alcoran qu'il ne me voulut pas enseigner, parce que la puissance de charmer, disoit-il, passeroit à moi en le quittant, comme elle avoit passé en lui, en quittant celui qui le lui avoit appris.

En traversant cette même montagne
du

du Pire-penjale, où étoient tombez les Elefans, trois choses rappellerent mes anciennes pensées philosophiques. La première, qu'en moins d'une heure nous experimentâmes l'Eté & l'Hiver ; car en montant nous fuyons à grosses gouttes, tout le monde marchant à pied avec un Soleil qui brûloit ; & lors que nous fûmes sur le sommet de la montagne, nous trouvâmes encore les neiges glacées qu'on avoit coupées pour faire faire le chemin ; un verglas ou petite pluie glacée tomboit, & il souffloit un vent si froid que tout le monde trembloit & s'enfuyoit, principalement les pauvres Indiens, qui n'avoient la plûpart jamais vu de glace ni de neige, ni senti un tel froid.

La seconde, c'est que je rencontraï en moins de deux cens pas deux vents en tout contraires, l'un de Nord qui me donnoit dans le nez en montant, principalement quand j'arrivai proche du sommet, & un de Midi qui me donnoit à dos en descendant ; comme si cette montagne eût poussé de tous côtez une exhalation de ses entrailles, qui venant à sortir, eût fait un vent qui eût descendu & pris son cours dans ces deux valons opposez.

La troisième, fut la rencontre d'un vieil Hermite, qui étoit sur le sommet de cette montagne depuis le temps de Jehan-Guire, & duquel on ne favoit point la Religion, quoi qu'à ce qu'on dit, il fit des miracles, qu'il fit tonner étrangement quand il vouloit, & qu'il excitât des orages de grêle, de neige, de pluie, & de vent. Son visage tenoit quelque chose de sauvage, aussi bien que sa longue & large barbe blanche & mal peignée; il demandoit l'aumône fierement, laissoit prendre de l'eau dans des tasses de terre qu'il avoit arrangées sur une grande pierre, faisoit signe de la main qu'on passât vite sans s'arrêter, & grondoit contre ceux qui faisoient du bruit, parce que, me dit-il, après que je fus entré dans sa caverne, & lui eus un peu adouci le visage avec une demi Roupie que je lui mis bien humblement dans la main, le bruit excite ici des orages & des tempêtes furieuses. Aureng-Zebe, ajouta-t-il, a très-bien fait de suivre mon conseil, & de ne permettre pas qu'on en fit; Chah-Jehan en a toujours usé de même, & Jehan-Guire pour s'être une fois moqué de mes avis, & avoir fait sonner les Trompettes & donner des Timbales, y a pensé perir.

A l'égard des petits voyages que j'ai faits dans divers quartiers de ce Royaume, voici ce que j'ai à vous en dire. Nous ne fûmes pas plutôt arrivés à Kachemire, que mon Navab Danechmendkan m'envoia, avec un de ses Cavaliers, pour escorter un homme du Pays à une des extrémités de ce Royaume, à trois petites journées d'ici, sur le rapport qu'on lui fit que c'étoit le vrai temps pour voir les merveilles (car c'est ainsi qu'on en parle) d'une fontaine qui est de ce côté-là. Ces merveilles sont, qu'au mois de Mai, temps auquel les neiges ne viennent que de fondre, cette fontaine environ l'espace de quinze jours fluë & s'arrête reglement trois fois le jour, sur la pointe du jour, sur le midi & sur la nuit : son flux est pour l'ordinaire de trois quarts d'heures peu plus ou peu moins, & assez abondant pour remplir un réservoir en quarré avec des degrez pour descendre jusques en bas, qui a dix ou douze pieds de largeur ou environ, & autant de profondeur. Après les quinze premiers jours son cours commence à n'être plus si réglé, ni si abondant, & enfin après un mois ou environ elle s'arrête tout-à-fait & ne coule plus

plus le reste de l'année, si ce n'est pendant quelques grandes & longues pluies qu'elle coule sans cesse & sans règle comme les autres fontaines. Les Gentils ont là sur le bord du réservoir un petit Deü-ra ou Temple d'Idole de Brare, qui est un de leurs Deüitas ou fausses Divinitez, & c'est pour cela qu'ils appellent cette fontaine Send-brary, comme qui diroit eaux de Brare, & qu'ils viennent là de toutes parts en pelerinage pour se baigner & se sanctifier dans cette eau miraculeuse. Ils font sur l'origine de cette eau plusieurs fables que je ne vous rapporterai point, parce que je n'y vois aucune ombre de vérité. Pendant cinq ou six jours que je demeurai là, je fis tous mes efforts pour trouver la raison de cette merveille ; je considérai attentivement la situation de la montagne au pied de laquelle est la fontaine ; je montai tout au haut avec beaucoup de peine, cherchant & furetant de tous côtez ; je remarquai qu'elle s'étend en long du Nord au Midi, qu'elle est séparée des autres montagnes qui néanmoins en sont fort proche, qu'elle est en forme de dos d'âne, que son sommet, qui est très-long, n'a guère que cent pas dans l'endroit où il

il est le plus large, qu'un des côtez de la montagne, qui n'est couvert que d'herbe verte, est exposé au Levant, le Soleil néanmoins ne le pouvant voir que sur les huit heures du matin à cause des autres montagnes opposées, & enfin que l'autre côté qui est exposé au Couchant, est couvert d'arbres & de buissons. Tout cela considéré, je me suis imaginé que la chaleur du Soleil, avec la situation particulière & la disposition intérieure de la montagne, pourroient bien être les causes de ce prétendu miracle, que le Soleil du matin venant à donner fortement sur ce côté qui lui est opposé, l'échauffe, fait fondre une partie des eaux gelées, qui durant l'Hiver, que tout étoit couvert de neige, s'étoient infinuées au dedans de la terre de la montagne; que ces eaux venant à pénétrer & couler en bas peu à peu jusques à certaines couches ou tables de roches vives, qui les retiennent & conduisent vers la source de la fontaine, produisent le flux du Midi, que le même Soleil s'élevant au Midi & quittant ce côté qui se refroidit, pour fraper de ses rayons comme à plomb sur le sommet qu'il échauffe, fait encore fondre de semblables eaux ge-

lées qui descendent de même peu à peu comme les autres, mais par d'autres circuits, jusques à ces couches de roches, & font le flux du soir; & qu'enfin le Soleil échauffant de même le côté Occidental, produit le même effet, & cause le troisième flux, à savoir celui du matin, lequel est plus lent que les deux autres, ou parce que ce côté Occidental est éloigné de l'Oriental où est la source, ou parce qu'éant couvert de bois, il ne s'échauffe pas si vite, ou bien à raison de la froideur de la nuit. Or je trouvois que mon imagination étoit d'autant plus raisonnable, qu'elle semble s'accorder avec ce qu'on dit, que dans les premiers jours l'eau vient en plus grande abondance que sur les derniers; qu'elle vient enfin à s'arrêter & à ne couler plus du tout; comme si dans le commencement il y avoit de ces eaux gelées dans la terre en plus grande quantité que sur la fin. Elle semble encore s'accorder avec ce qu'on a remarqué qu'il y a des jours dans le commencement même, qu'un flux se trouve plus abondant que l'autre, & quelquefois à midi plus qu'au soir ou au matin, ou au matin plus qu'à midi; ne se pouvant faire qu'il
ne

ne se trouve des jours plus chauds les uns que les autres, ou qu'il ne s'élève quelques nuages qui interrompent cette égalité de chaleur, & rendent par conséquent les flux inégaux.

En revenant de Send-brary je me détournai un peu du grand chemin pour aller coucher à Achiavel, qui est un lieu de plaifance des anciens Rois de Kachemire, & à present du Grand Mogol. Ce qui en fait la principale beauté c'est une fontaine dont l'eau se disperse par dehors de tous côtez à l'entour du bâtiment qui n'est pas laid, & dans les jardins par cent canaux; elle sort de terre comme si elle remontoit & rejaillissoit du fond d'un puits avec violence & bouillonnement, & en telle abondance qu'on la pourroit plutôt appeller Riviere que Fontaine; l'eau en est admirablement bonne, & est tellement froide qu'on n'y peut presque souffrir la main; le jardin est très-beau, par ses allées, par la grande quantité d'arbres fruitiers, pommiers, poiriers, pruniers, abricotiers & cerisiers, & par quantité de jets d'eau de plusieurs fortes de figures, & de reservoirs pleins de poissons, & enfin par une espece de Cascade fort haute, qui en tombant

fait une grande nape de trente ou quarante pas de long, dont l'effet est admirable, particulièrement la nuit, lors que l'on a mis par dessous cette nape d'eau une infinité de petites lampes qui s'ajustent dans des trous faits exprès dans la muraille, ce qui est d'une très-grande beauté.

D'Achiavel je me détournai encore un peu de mon chemin pour passer par un autre jardin Royal qui est aussi très-beau; & dans lequel on trouve les mêmes agrémens qu'à celui d'Achiavel; mais il a ceci de particulier, que l'on trouve dans l'un de ses canaux des poissons qui viennent quand on les appelle & qu'on leur jette du pain, dont les plus grands ont des anneaux d'or au nez avec des inscriptions autour, qu'on dit que leur fit attacher cette fameuse Nour-mehalle la femme de Jehan-Guire, l'aycul d'Aureng-Zebe.

Aussi-tôt que je fus de retour de Sênbrary, Danechmend-kan assez content de mon voyage, m'en fit entreprendre un autre pour aller voir un miracle assuré, à ce qu'il disoit, qui me devoit bientôt faire changer de Religion pour me faire Musulman. Va-t-en, me dit-il,
à

à Baramoulay ; il n'y a pas plus loin que d'ici à Send-brary , tu trouveras là une Mosquée où est le tombeau d'un de nos fameux Pires ou Saints Derviches , qui fait encore tous les jours des miracles dans la guérison des malades qui s'y rendent de tous côtez ; peut-être que tu ne croiras rien de toutes ces guérisons miraculeuses que tu pourras voir , mais du moins croiras-tu à un miracle qui se fait tous les jours , & que tu verras devant tes yeux ; c'est d'une grosse pierre ronde , que l'homme le plus fort ne sauroit qu'à peine un peu soulever de terre , & qu'onze hommes néanmoins , en intercedant le Saint , enlèvent comme si c'étoit une paille avec le bout de leurs onze doigts , sans peine aucune & sans en sentir aucun poids. Je me mis donc en chemin avec mon Cavalier ordinaire , & mon homme du Pays , & me rendis à Baramoulay ; je trouvai un assez agréable endroit , la Mosquée est assez bien bâtie , le tombeau du Saint prétendu bien orné , & tout autour il y avoit quantité de gens en grande devotion qui se disoient malades ; proche de la Mosquée étoit une cuisine avec de grandes chaudières de fondation pleines de chair

& de ris, qui étoient, à mon avis, l'aimant qui attiroit les malades, & le miracle qui les guerissoit; d'un autre côté étoit le jardin & les chambres des Mullahs qui passent là doucement leur vie à l'ombre de cette sainteté miraculeuse du Pire, qu'ils ne manquent pas de bien faire valoir. Mais comme je suis toujours malheureux en semblables occasions, il ne fit point de miracle ce jour-là sur les malades. Pour ce qui est de la grosse pierre ronde qui étoit la grande affaire, onze fourbes de ces Mullahs s'arrangeoient autour bien pressez, qui avec leurs Cabayes ou vestes longues empêchoient de voir clairement de quelle façon ils la prenoient & la soulevoient, disans tous néanmoins qu'ils ne la tenoient que par le bout d'un de leurs doigts, & qu'elle étoit legere comme une plume. Pour moi qui ouvrais bien les yeux & qui y regardois de bien près, je m'appercevois assez qu'ils faisoient grand effort, & il me sembloit qu'ils y ajoûtoient le pouce, qu'ils tenoient bien ferme sur le second doigt plié & ferré, & néanmoins je ne laissois pas de crier comme les Mullahs & tous les assistans, Karamet, Karamet, miracle, mi-

miracle, donnant en même temps une Roupie pour les Mullahs, & les priant bien devotieusement de me faire cette grace que je pûsse être une fois un des onze qui souleveroient cette pierre; ils eurent assez de peine à s'y refoudre, mais comme je leur jettai une seconde Roupie, & que je témoignois être pleinement persuadé de la vérité du miracle, un des onze me quitta sa place. Ils s'imaginoient sans doute que dix d'entr'eux joints ensemble suffiroient, quand même je n'y ferois pas grand effort, & qu'ils se rangeroient & se presseroient si bien, que je ne m'apercevrais de rien; mais ils furent bien trompez, quand la pierre, que je ne voulois soutenir qu'avec le bout du doigt seulement, panchoit & tomboit toujours de mon côté, jusqu'à ce qu'enfin je vis qu'il étoit temps d'y mettre le pouce & le doigt bien ferme & bien serré comme eux, & ainsi nous l'enlevâmes de terre, mais ce fut avec beaucoup de peine. Néanmoins comme je vis que tout le monde me regardoit de travers & qu'on ne savoit quel homme j'étois, je ne laissai pas de crier encore Karamet comme les autres, & de jet-

ter encore une autre Roupie de crainte d'être lapidé , & m'étant retiré de là tout doucement , je montai au plus vite à cheval sans boire ni manger , & laissai là le Saint & ses miracles , considérant en passant cette fameuse ouverture qui donne issue à toutes les eaux du Royaume , dont j'ai déjà dit un mot au commencement de cette Lettre.

Je quittai encore mon chemin pour m'approcher d'un grand lac que je vois de loin , au milieu duquel passe la Rivière qui s'en va à Baramoulay. Il est plein de poissons , & sur tout d'anguilles , & couvert de canards & d'oyes sauvages , & de plusieurs sortes d'oiseaux de rivière ; c'est là que le Gouverneur vient l'Hiver, lorsqu'il en est couvert, pour prendre le divertissement de la Chasse. Au milieu de ce lac il y a un Hermitage avec son petit jardin , qui , à ce qu'on dit , flotte miraculeusement sur l'eau , & où l'Hermite passe sa vie sans en sortir. L'on fait encore mille fots contes là-dessus qui ne méritent pas d'être rapportez , hormis peut-être ce que quelques-uns m'ont dit , que ce fut un de ces anciens Rois de Kachemire qui par curiosité le fit bâtir sur de
gros

grosses poutres attachées les unes aux autres.

De là je m'en allai chercher une fontaine qui a bien aussi quelque chose d'assez rare ; elle bouillonne doucement , monte avec quelque petite impétuosité , fait de petites bules pleines d'air , & amène à la superficie un certain petit sable fort fin & fort délicat qui retourne de même qu'il est venu , l'eau s'arrêtant un moment après cela sans bouillonner & sans amener de sable , & puis après recommençant tout de nouveau comme auparavant , & continuant ainsi son mouvement par intervalles qui ne sont pas réglés : Or la merveille , dit-on , consiste en ce que le moindre bruit qu'on fasse en parlant , ou en frappant du pied contre terre , meut l'eau & la fait couler & bouillonner comme j'ai dit : néanmoins je remarquai clairement que le parler , ni le frapper n'y font rien , & qu'elle se meut aussi bien quand on ne dit mot , que quand on parle ou qu'on frappe du pied. Pour vous en dire à cette heure la véritable cause , il faudroit y avoir mieux pensé que je n'ai fait , si ce n'est qu'on voulût dire que le sable en retombant vient à boucher le canal étroit de cette petite & foible source ,

jusqu'à ce que l'eau se trouvant comme rabatuë & referrée , fasse un effort pour le faire remonter & se degager ; ou plutôt , que quelque vent engagé dans le canal de la source fortiroit à reprises comme il arrive dans les fontaines artificielles.

Après avoir considéré cette fontaine nous entrâmes dans les montagnes pour voir un grand lac où il y a de la glace en Eté , dont les vents font & défont des monceaux comme une petite mer glaciale ; & puis nous passâmes par un certain lieu qu'on appelle Sengsafed , qui veut dire pierre blanche ; il est fameux parce que tout l'Eté il est rempli de toutes sortes de fleurs comme un parterre , & qu'on a remarqué de tout temps que quand il y va beaucoup de monde qui fait grand bruit & qui agite beaucoup l'air , il survient incontinent une grande pluie : quoi qu'il en soit , il est constant que ces années passées que Chah-Jehan y alla , il y pensa perir par la grande & extraordinaire pluie qui y survint , quoi qu'il y eût un commandement de ne faire que le moins de bruit que l'on pourroit , cela convenoit avec ce que mon Hermite de Pire-penjale m'avoit dit.

Je

Je m'en allois de là passer à une Grotte de congelations merveilleuses qui est à deux journées de là, mais j'eus nouvelles que depuis le long-temps que j'étois absent, mon Navab étoit en peine de moi.

Pour ce qui est de l'état des montagnes circonvoisines, j'ai depuis que nous sommes ici fait tout mon possible pour m'en instruire, mais je vois que je n'ai guere profité, pour ne trouver pas des gens qui remarquent les choses, & qui aient l'intelligence qui feroit à souhaiter; neantmoins je ne laisserai pas de vous dire ce que j'en ai appris.

Les Marchands de Kachemire, qui vont tous les ans de montagne en montagne amassans les laines fines pour faire ces chales dont j'ai parlé, conviennent tous qu'entre les montagnes qui dépendent encore de Kachemire, il se rencontre de très-beaux endroits de pays, & qu'entre autres il y en a un qui paye son tribut en cuirs & en laines que le Gouverneur envoie prendre tous les ans, où les femmes sont extrêmement belles, chastes & laborieuses; qu'il y en a encore un autre plus éloigné de Kachemire, qui paye aussi son tribut en cuirs & en laines

nes, qui a de fort jolies petites plaines fertiles , & des vallons très-agreables , & où il se trouve des bleds , des ris , des pommes , des poires , des abricots & des melons excellens , & même des raisins dont il se fait de très-bons vins , les habitans ont quelquefois refusé de payer le tribut , se confians sur ce que le pays est de très-difficile accès , mais on a toujours trouvé le moyen d'y entrer & de les réduire. Ces mêmes Marchands conviennent encore qu'entre les autres montagnes plus éloignées & qui ne dépendent plus de Kachemire , il se rencontre de même de fort agreables contrées , peuplées de gens blancs & bien faits , mais qui ne sortent presque jamais de là , dont il y en a qui n'ont point de Rois , & qui n'ont même point de Religion qu'on ait pu découvrir , si ce n'est que quelques-uns ne mangent point de poisson , le croyant impur.

J'ajouterais ce que me racontoit ces jours passez un bon vieillard qui avoit épousé une femme de l'ancienne famille des Rois de Kachemire. Il me dit que dans le temps que Jehan-Guire fit une si exacte recherche de tous ceux qui étoient de cette famille , il eut
peur

peur d'être pris , & qu'il s'enfuit avec trois serviteurs au travers de ces montagnes, sans savoir presque où il alloit, qu'errant ainsi il se trouva enfin dans un fort beau petit canton , où lors qu'on fut quel il étoit , les habitans le vinrent visiter & lui firent des presens, & que pour comble de caresses ils lui amenèrent sur le soir les plus belles de leurs filles, le priant d'en choisir une pour dormir avec elle, parce qu'ils souhaitoient d'avoir de son sang: Que passant de-là dans un autre canton qui n'étoit pas fort éloigné, on le vint aussi visiter avec des presens, mais que la courtoisie du soir fut dissemblable de celle de l'autre, en ce que les habitans lui amenèrent leurs propres femmes, soutenant que ceux de l'autre canton étoient des bêtes , parce que son sang ne demeureroit pas dans leur maison, vu que les filles emporteroient l'enfant avec elles dans la maison de celui avec lequel elles seroient mariées.

J'ajouterais encore qu'il y a quelques années que la dissention s'étant mise dans la famille du Roi du petit Tibet qui confine avec Kachemire, un des prétendans à la Couronne appella se-
tement

tement à son secours le Gouverneur de Kachemire, qui par ordre de Chah-Jehan l'assista puissamment, fit mourir, ou mit en fuite les autres prétendans, & laissa celui-ci en possession du pays, à la charge d'un tribut annuel qui se payeroit en cristal, en musc & en laines. Ce Roitelet n'a pu se dispenser de venir en personne voir Aureng-Zebe avec quelques presens de ces choses que je viens de dire : mais il avoit un si misérable train, que je ne l'aurois jamais pris pour ce qu'il étoit ; mon Navab lui donna à dîner pour le mieux entretenir de l'état de ses montagnes. J'entendois qu'il disoit que son Pays du côté de l'Orient confine avec le grand Tibet ; qu'il pouvoit avoir trente ou quarante lieues de large ; que véritablement il avoit quelque peu de cristal, quelque peu de musc & de laines, mais que du reste il étoit fort pauvre, & qu'il n'y avoit point de mines d'or comme l'on disoit, qu'il y avoit en certains endroits de fort bons fruits & sur tout d'excellens melons ; que l'Hiver y étoit extrêmement grand & fâcheux à cause des neiges, & que le peuple, qui par le passé étoit Gentil, s'étoit fait presque tout Mahometan

com-

comme lui , à favoir de cette Secte qu'on appelle Chia , qui est celle de toute la Perse.

De plus qu'il y a dix-sept ou dix-huit ans que Chah-Jehan tâcha de s'emparer du Royaume du grand Tibet comme avoient fait autrefois les Rois de Kachemire; que son Armée après seize jours de marche très-difficile , toujours entre les montagnes , assiegea un Château qu'elle prit, qu'il ne lui restoit plus qu'à passer une riviere qui est fameuse & extrêmement rapide, & s'en aller droit à la Ville Capitale qu'on auroit facilement emportée , tout le Royaume étant dans l'épouvante; mais que la saison étant fort avancée , le Gouverneur de Kachemire, qui étoit le General de l'armée, eut crainte d'être surpris par les neiges, & s'en retourna laissant dans ce Château une garnison, qui, soit qu'elle eût peur de l'ennemi, ou qu'elle n'eût pas de provisions suffisantes, l'abandonna incontinent , ce qui rompit le dessein qu'avoit le Gouverneur de retourner au Printemps. Maintenant que le Roi de ce grand Tibet a su qu'Aureng-Zebe est à Kachemire, & qu'il le menace de la guerre, il lui a envoyé un Am-

Ambassadeur avec des presens du pays, du cristal, de ces cheres queueës blanches de certaines vaches particulieres de ce pays-là qu'on attache par ornement aux oreilles des Elefans, de quantité de musc, & d'une pierre de Jachen qui est de grand prix, parce qu'elle est d'une grandeur extraordinaire. Ce Jachen est une pierre verdâtre avec des veines blanches, qui est si dure qu'on ne la travaille qu'avec la poudre de diamant & qui est fort estimée à la Cour du Mogol; on en fait des tasses & autres vases, comme j'en ai, enrichis d'or en filets d'un travail tout particulier avec des pierreries. Le train de cet Ambassadeur consistoit en trois ou quatre Cavaliers, & en dix ou douze grands hommes secs & maigres avec trois ou quatre poils de barbe comme les Chinois, & de simples bonnets rouges comme nos Mariniers, le reste des habits à proportion, veritablement je crois qu'il y en avoit quatre ou cinq qui avoient des épées, mais le reste marchoit après l'Ambassadeur sans verges ni bâtons. Il traita avec Aureng-Zebe de la part de son Maître, promettant qu'il souffriroit que dans la Ville Capitale il seroit bâti une Mosquée, dans laquelle

quelle la priere se feroit à la Mahometane ; que la monnoye qui se feroit desormais, seroit marquée d'un coté au coin d'Aureng-Zebe, & qu'il lui payeroit un certain tribut tous les ans. Mais on croit que dès que ce Roi saura qu'Aureng-Zebe sera hors de Kachemire, il se mocquera de tout ce Traité comme il a déjà fait autrefois de celui qu'il avoit fait avec Chah-Jehan.

Cet Ambassadeur avoit amené avec soi un Medecin qu'on disoit être du Royaume de Lassâ & de Tribu Lami, ou Lama, qui est la Tribu des gens de Loi de ce pays-là, comme est celle des Brahmens dans les Indes, avec cette difference que les Brahmens des Indes n'ont point de Calife ou Pontife, & que ceux-là en ont un, que non seulement le Royaume de Lassâ reconnoit pour tel, mais encore toute la Tartarie, & qui est honoré & respecté comme quelque chose de Divin. Ce Medecin avoit un Livre de receptes qu'il ne me voulut jamais vendre ; l'écriture, à la voir de loin, avoit quelque air de la nôtre ; nous lui fimes commencer à écrire l'Alphabet, mais il écrivoit si lentement, & son écriture étoit si mauvaise au regard
de

de celle de son Livre, que nous jugeâmes d'abord qu'il falloit que ce fût un pauvre Docteur. Il étoit fort attaché à la Metempficose, il en faisoit d'admirables contes; entre-autres il disoit de son grand Lama, que lors qu'il étoit vieux & prêt de mourir il fit assembler son Conseil, & déclara qu'il s'en alloit passer dans le corps d'un petit enfant qui étoit né depuis peu; qu'on éleva cet enfant avec grand soin, & quand il eut environ six ou sept ans on lui apporta quantité de meubles & de hardes qui étoient à des particuliers pêle-mêle avec les siennes, & qu'il distingua très-bien celles qui étoient ou avoient été à lui d'avec les autres; ce qui étoit, disoit-il, une preuve authentique de la Metempsicose. Pour moi je crus d'abord qu'il se railloit, mais je reconnus enfin qu'il le disoit du meilleur sens qu'il eût; je le fus voir une fois chez l'Ambassadeur avec un Marchand de Kachemire qui savoit la langue du Tibet & qui me servoit d'Interprête; je feignois que c'étoit pour acheter de certaines étofes qu'il avoit apportées pour vendre, qui étoient des especes de ratines d'un pied de large ou environ; mais c'étoit en effet pour tâcher d'ap-

d'apprendre quelque chose de ces Pays-là, néanmoins je n'en pus pas tirer grand' chose. Il me disoit seulement en general que tout ce Royaume du grand Tibet étoit au prix du sien un miserable Pays, plein de neiges plus de cinq mois de l'année, que son Roi faisoit souvent la guerre avec les Tartares, mais il ne me put jamais distinguer quels Tartares c'étoient. Enfin après lui avoir fait quantité de questions sans en pouvoir tirer d'éclaircissement, je vis que je perdois mon temps avec lui.

Voici une autre chose qui est si constante que personne n'en doute ici : il n'y a pas encore vingt ans qu'il partoît tous les ans de Kachemire des Caravanes qui traversoient toutes ces montagnes du grand Tibet, entroient dans la Tartarie, & se rendoient en trois mois ou environ à Catay, quoi qu'il y ait de très-mauvais passages & des torrens très-rapides qu'on passe sur des cordes qui sont tenduës d'un rocher à un autre ; ces Caravanes raportoient du musc, du bois de Chine de la Rhubarbe & du Mami-ron qui est une petite racine très-bonne pour le mal des yeux ; en repassant par le grand Tibet elles se chargeoient aussi des mar-

marchandises du Pays, de musc, de cristal & de Jachen, & sur tout de quantité de laines très-fines de deux sortes, l'une de brebis, & de cette autre qu'on appelle Touz, qui est plutôt, comme j'ai dit, un poil approchant de notre Castor qu'une laine; mais depuis cette entreprise que fit Chah-Jehan de ce côté-là, le Roi du grand Tibet a entièrement fermé le chemin, & ne permet que personne du côté de Kachemire entre dans son Pays; & c'est pour cela que les Caravanes partent à présent de Patna sur le Gange pour ne passer point par dessus ses terres, les laissant à la gauche, & gagnant droit le Royaume de Lassa.

Touchant ce Royaume qui s'appelle ici Kacheguer, ce qui est, à mon avis, ce que nos Cartes disent Kascar, voici ce que j'en ai pu apprendre par des Marchands du Pays même, qui sachans qu'Aureng-Zebe devoit demurer quelque temps à Kachemire, y étoient venus avec quantité d'Esclaves, filles & garçons, qu'ils vouloient vendre; ils disent que le Royaume de Kacheguer est à l'Orient de Kachemire tirant un peu au Septentrion; que le plus court chemin seroit d'aller droit au grand Tibet, mais que le pas-

sage étant fermé, ils étoient obligez de prendre par le petit Tibet ; que premierement ils s'en alloient à une petite Ville qui s'appelle Gourtche, qui est la dernière Ville dependante de Kachemire, & à quatre journées de la Ville de Kachemire ; que de là en huit jours de chemin ils alloient à Eskerdou, qui est la Ville Capitale du Roi du petit Tibet ; & de là en deux jours à une petite Ville nommée Cheker ; qui est encore du petit Tibet, & qui est située sur une riviere fameuse pour être fort medicinale ; qu'en quinze jours ils passoient à une grande forêt qui est sur les confins du petit Tibet, & en quinze autres jours à Kacheguer petite Ville, qui a été autrefois la demeure du Roi de Kacheguer, au lieu que c'est à présent Jourcend qui est un peu plus vers le-Septentrion, & à dix journées de Kacheguer. Ils ajoûtoient que de la Ville de Kacheguer à Katay il n'y a pas plus de deux mois de chemin ; qu'il y va tous les ans des Caravanes qui raportent de toutes les sortes de marchandises que j'ai dit, & qui passent en Perse par l'Usbek, comme il y en a d'autres qui de Katay passent à Patna dans l'Hindoustan. Ils ajoûtoient

encore que de Kacheguer pour aller à Katay, il falloit gagner une Ville qui est à huit journées de Coten, qui est la dernière Ville du Royaume de Kacheguer; que les chemins de Kachemire à Kacheguer sont fort difficiles; qu'il y a entre autres un endroit où dans quelque temps que ce soit il faut marcher environ un quart de lieuë sur la glace. C'est tout ce que j'ai pu apprendre de ces quartiers-là; veritablement cela est bien confus & bien peu de chose, mais on trouvera que c'est encore beaucoup si l'on considere que j'avois à faire à des gens qui sont si ignorans, qu'ils ne savent presque donner raison d'aucune chose; & à des Interpretes, qui, la plûpart du temps, ne savent pas faire comprendre les interrogations, ni expliquer la réponse qu'on leur donne. Je pensois finir ici cette Lettre ou plutôt ce Livre, & prendre congé de vous jusqu'à Dehli où nous allons bien-tôt retourner; mais puisque je suis en train d'écrire, & que j'ai quelque loisir, je m'en vai tâcher de satisfaire aux cinq Demandes que vous me faites dans votre dernière Lettre de la part de Monsieur Thevenot, cet illustre Curieux, qui nous donne tous
les

les jours plus de découvertes sans sortir de son Cabinet , que nous n'en avons appris de ceux qui ont fait le tour du Monde.

La première de ses Demandes est celle-ci : S'il est vrai que dans le Royaume de Kachemire il y ait des Juifs habitez de long-temps ; s'ils ont la sainte Ecriture, & si le vieux Testament seroit entierement semblable au nôtre ?

La seconde, que je vous entretienne de ce que j'ai observé sur la Moisson, ou Saison des pluies réglées des Indes.

La troisièmè , que je vous donne mes Observations, & vous dise mon sentiment sur cette admirable regularité du courant de la Mer, & des vents dans les Indes.

La quatrième, si le Royaume de Bengale est aussi fertile, aussi riche & aussi beau comme on dit ?

La cinquième, que je vous decide enfin cette vieille querelle sur les causes de l'accroissement du Nil.

Réponse à la première Demande , qui concerne les Juifs.

JE serois certainement très-aise , aussi bien que Monsieur Thevenot , qu'il se trouvât des Juifs dans le fond de ces montagnes , qui fussent tels que je me doute qu'il les desireroit ; j'entens de ces Tribus transportées par Salmanasar : mais vous le pouvez assurer que s'il y en a eu autrefois , comme il y a quelque sujet de le croire , il n'y en a plus à présent , & que tout le Peuple y est ou Gentil ou Mahometan. C'est dans la Chine qu'ils s'en pourroit peut-être trouver ; car j'ai depuis peu vu entre les mains de notre R. P. Jesuite de Dehli des Lettres d'un Jesuite Allemand écrites de Pekin , qui marquoient qu'il y en avoit vu qui avoient conservé le Judaïsme & le Vieux Testament , qui ne savoient rien de la mort de Jesus-Christ , & qu'ils avoient même voulu faire le Jesuite leur Lakan , pourvu qu'il s'abstînt de manger du porc. Néanmoins on ne laisse pas de trouver ici beaucoup de marques du Judaïsme. La première , c'est qu'en entrant dans ce Royaume , après avoir passé la montagne

tagne du Pirc-penjale, tous les habitans que je vis dans les premiers Villages me semblerent Juifs, à leur port & à leur air, & enfin à ce je ne sai quoi de particulier qui nous fait souvent distinguer les Nations les unes des autres. Je ne suis pas le seul qui ait eu cette pensée; notre Pere Jesuite & plusieurs de nos Européens l'avoient eüe avant moi. La seconde, c'est que j'ai remarqué qu'entre le peuple de cette Ville, quoi que Mahometan, le nom de Moufà, qui veut dire Moyse, est fort en usage. La troisième, qu'ils disent communément que Salomon est venu en leur Pays, & que c'est lui qui a coupé la montagne de Baramoulé pour donner issue aux eaux. La quatrième, que Moyse est mort à Kachemire, & que son tombeau est à une lieüe de cette Ville. Et la cinquième, qu'ils prétendent que ce petit & très-ancien Edifice, qui paroît d'ici sur une haute montagne, a été bâti par Salomon; & que c'est pour cela qu'on l'appelle encore à present le Trône de Salomon; ainsi je ne voudrois pas nier qu'il n'en eût pénétré quelques-uns jusques ici. Ces gens par la suite du temps pourroient avoir perdu la pureté de leur Loi,

s'être faits Idolâtres, & enfin Mahométans. En effet on voit quantité de gens de cette Nation qui ont passé en Perse, à Lar, à Ispahan, & dans l'Hindoustan du côté de Goa & de Cochin. J'ai appris qu'il y en a plusieurs en Ethiopie, qui sont même braves & guerriers, & quelques-uns tellement puissans, qu'il y en eut un il y a quinze ou seize ans, qui avoit entrepris de se faire Roi d'un petit Pays de montagnes de très-difficile accès, s'il est vrai ce que m'en ont dit deux Ambassadeurs du Roi d'Ethiopie, qui étoient n'aguère en cette Cour.

*Réponse à la seconde Demande, qui est
sur les Pluyes réglées des Indes.*

LE Soleil est si fort & si violent dans les Indes toute l'année, & principalement pendant huit mois, qu'il brûleroit tout & rendroit la terre stérile & inhabitable, si la Providence n'y avoit pourvu particulièrement, & disposé les choses d'une façon si admirable qu'au mois de Juillet, dans le plus fort de la chaleur, il survient reglement des pluyes qui durent trois mois de suite, tempèrent la terre, la rendent très-fertile & tempèrent
l'air,

l'air, de sorte qu'il n'est pas insupportable ; ces pluies ne sont néanmoins pas si réglées qu'elles viennent précisément dans le même temps ; j'en ai fait plusieurs Observations en différens endroits & principalement à Dehli où j'ai demeuré long-temps, il en est de même aux autres Contrées, & il y a toujours quelque différence d'une année à l'autre ; car tantôt elles commencent ou finissent quinze jours ou trois semaines plutôt, & tantôt plus tard, & il est des années qu'elles ne sont pas si abondantes que les autres, jusques-là que deux années de suite il ne plut presque point du tout, ce qui causa beaucoup de maladies ; & une grande famine. Il y a encore cette différence au regard des contrées différentes & éloignées les unes des autres, que ces pluies commencent ordinairement plutôt, ou sont plus abondantes dans l'une que dans l'autre ; dans le Bengale, par exemple, le long de la Côte de Koromandel jusques à l'Île de Ceilan elles commencent & finissent plutôt d'un mois que vers la Côte de Malabar ; & dans le Bengale ce sont des pluies à verse de quatre mois, qui durent quelquefois huit jours & huit nuits sans cesser ; au

lieu qu'à Dehli & à Agra elles ne sont jamais si abondantes ni si continuës ; il se passe même souvent deux ou trois jours sans pleuvoir, & ordinairement tout le matin depuis l'aube du jour jusques sur les neuf ou dix heures il ne pleut que fort peu ou point du tout. Mais la différence la plus considerable que j'aye observée, est que les pluyes en divers endroits viennent de différentes parties du Monde, comme vers la ville de Dehli elles viennent du côté d'Orient où est le Bengale, au lieu que dans le Pays de Bengale & sur la Côte de Koromandel elles viennent du côté du Midi ; & sur la Côte de Malabar elles viennent presque toujours de l'Occident.

J'ai encore remarqué une chose dont tout le monde est d'accord en ces quartiers, c'est qu'à proportion que la chaleur de l'Eté vient plutôt ou plus tard, qu'elle est plus ou moins violente, & qu'elle dure plus ou moins long-temps, les pluyes viennent aussi plutôt ou plus tard, sont plus ou moins abondantes, & durent plus ou moins de temps.

Ces Observations m'ont donné sujet de croire que la chaleur de la terre & la rarefaction de l'air devoient être les causes

ses principales de ces pluyes & les attirer; d'autant que l'air des mers circonvoisines des terres, plus froid, plus condensé & plus grossier, se trouvant rempli de nuës que la grande chaleur de l'Eté élève des eaux, & que les vents poussent & agitent, se décharge facilement du côté des terres où l'air est plus chaud, plus rarefié, plus mobile & moins résistant que sur les mers, en sorte que cette décharge est plus ou moins tardive & abondante selon que la chaleur vient plutôt, & qu'elle est plus violente.

Suivant ces mêmes Observations je me suis persuadé que si les pluyes commencent plutôt sur la Côte de Koromandel que sur celle de Malabar, ce n'est qu'à cause que l'Eté y commence de meilleure heure; y pouvant plutôt commencer pour quelques raisons particulieres qui ne feroient peut-être pas difficiles à trouver si on examinait bien le Pays; car on fait que selon la diverse situation d'une terre à l'égard des mers ou des montagnes, & selon qu'elle est plus sabloneuse, ou montagneuse, ou couverte de bois, l'Eté s'y fait sentir ou plutôt ou plus tard, & avec plus ou moins de violence.

Je me suis encore persuadé ceci, que ce n'étoit pas merveille que les pluies vinssent de differens endroits; que sur la Côte de Koromandel, par exemple, elles vinssent du Midi, & sur celle de Malabar du Couchant; parce qu'apparemment ce doivent être les Mers les plus proches qui les envoient, & que la Côte de Koromandel est plus proche de la Mer qui lui est Meridionale, & lui est mieux exposée. comme celle de Malabar l'est à son Occidentale, qui s'en va s'étendre vers Bab-el-mandel, l'Arabie & le Golfe Persique.

Enfin je me suis imaginé que si à Dchli, par exemple, l'on voit venir les pluies du côté d'Orient, il se peut neantmoins faire que leur origine soit des Mers qui lui sont au Midi; mais qu'elles doivent être obligées, à raison de quelques montagnes ou de quelques terres où l'air fera plus froid, plus condensé & plus résistant, de se détourner, & de se décharger vers un autre côté où l'air fera plus rarefié, & où elles trouvent par consequent moins de résistance.

J'oubliois à vous dire que j'ai encore observé à Dehli qu'il ne pleut jamais tout
de

de bon qu'après qu'il a passé durant plusieurs jours quantité de nuës vers l'Occident, comme s'il falloit que ces espaces d'air, qui sont au delà de Dehli vers l'Occident, fussent premierement remplis de nuës, & que ces nuës trouvant là quelque empêchement, comme quelque air moins chaud & moins rarefié, & par consequent plus condensé & plus capable de resister, ou quelques autres nuës & vents contraires qui les repoussassent, vinssent à devenir si épaissës, si chargées & si pesantes, qu'elles fussent obligées de tomber en pluie de la même façon qu'il arrive assez souvent quand le vent pousse des nuages contre quelque haute montagne.

*Réponse à la troisième Demande, qui est
sur la regularité du courant de la Mer,
& des Vents dans les Indes.*

AUssi-tôt que les pluies sont finies, ce qui arrive ordinairement vers le mois d'Octobre, on observe que la Mer prend son cours vers le Midi, & que le vent froid du Nord s'élève. Ce vent souffle quatre ou cinq mois sans aucune interruption & sans tempêtes, gardant toujours

O. 6

jours.

jours la même égalité pour la force, & pour la route, si ce n'est qu'il change ou cesse quelque jour par hazard, mais il recommence aussi-tôt; il se passe ensuite deux mois ou environ pendant lesquels les autres vents regnent sans regle; ces deux mois étant passés, qu'on appelle l'Entre-deux de Saison, ou comme les Hollandois l'ont nommé assez proprement, le Vent douteux ou du Changement, la Mer retourne sur ses pas du Midi au Nord, & le vent du Midi s'élève pour regner aussi à son tour quatre à cinq mois comme fait le courant de la Mer; il se passe ensuite deux mois ou environ qui font l'autre Entre-deux de Saison; durant ces intervalles la navigation est très-difficile & très-dangereuse, au lieu que pendant les deux Saisons elle est très-aisée, agreable & sans danger, si ce n'est sur la fin de la Saison du vent de Midi; c'est pour cela qu'il ne se faut pas étonner si vous entendez dire que les Indiens, quoi que très-craintifs & sans connoissance de l'art de la Navigation, ne laissent pas de faire des voyages de Mer assez longs & assez considérables, comme quand de Bengale ils vont à Tanassery,

Achem, Malaque, Siam & Makascar, ou à Maslipatan, Ceilan, Maldives, Moka & Bender-Abbassy, parce qu'ils prennent leur temps pour aller avec une Saison & revenir avec l'autre. Il est vrai que bien souvent ils ne laissent pas d'y être attrapez & de faire naufrage, mais c'est quand ils ne peuvent pas faire leurs affaires assez tôt, ou qu'ils manquent à prendre leurs mesures. Nos Européens s'y perdent aussi quelquefois, quoi qu'ils soient bien meilleurs hommes de Mer, plus hardis & plus entendus, & que leurs Navires soient en meilleur état & bien mieux équipés. De ces deux Entre-deux de Saison celui qui suit le vent du Midi est incomparablement plus dangereux que l'autre, & bien plus sujet aux tempêtes & aux bourasques; aussi ce Vent dans la Saison même est pour l'ordinaire bien plus impetueux & plus inégal que celui du Nord. C'est une remarque que je ne dois pas oublier ici, que sur la fin de la Saison du vent de Midi, pendant le temps de pluye; quoi qu'il y ait un grand calme en la haute Mer, ce n'est néanmoins que tempêtes & coups de vents proche des Côtes, jusqu'à la distance de quinze ou vingt

O 7 lieues ;

lieuës, d'où vient que quand les vaisseaux d'Europe ou autres qui sont en voyage, veulent approcher les Côtes des Indes, de Surate, par exemple, ou de Maflipatan, il faut qu'ils prennent bien leur temps pour arriver justement après les pluies, autrement ils courent grand risque de se perdre & de se briser à la Côte.

Voilà à peu près comme vont les saisons, ou du moins ce que j'en ai pu observer; ce que j'e souhaitterois fort seroit de vous pouvoir donner quelques bonnes raisons là-dessus; mais comment pénétrer dans ces profonds secrets de la Nature? Il m'est venu premierement en pensée que l'air qui environne le Globe de la terre en doit être censé partie comme l'eau de la mer & des rivières, entant que l'un & l'autre pesent sur ce Globe, tendent à son même centre, & lui sont ainsi en quelque façon unis & attachez, en sorte que de ces trois corps, je veux dire de l'air, de l'eau & de la terre, il en résulte comme un grand Globe. De plus, que le Globe de la terre étant suspendu & en balance comme il est dans son lieu, dans l'espace libre & sans résistance où Dieu l'a voulu placer, seroit capable d'être

d'être remué facilement si quelque corps étranger venoit à le rencontrer & à le heurter. En troisième lieu, que le Soleil après avoir passé la Ligne pour aller vers un des Poles, par exemple; vers le Pole Arctique, venant à darder ses rayons de ce côté-là, y fait assez d'impression pour faire un peu abaisser le Pole Arctique, en sorte qu'il l'abaisse toujours de plus en plus à mesure qu'il avance vers le Tropicque, & le laisse relever de même peu à peu à mesure qu'il s'en retourne vers la Ligne, jusqu'à ce que par la force de ses rayons il en fasse autant du côté du Pole Antarctique, qu'il a fait du côté de l'Arctique.

Si ces suppositions, jointes à celle du mouvement journalier de la terre, étoient véritables, il me semble que ce ne seroit pas sans raison qu'on dit ordinairement dans les Indes, que le Soleil conduit & amène avec soi la mer & le vent; car s'il est vrai qu'ayant passé la Ligne pour aller vers un Pole, il fait changer la direction de l'Axe de la terre, & abaisser le Pole de ce côté-là, il faut de nécessité que l'autre Pole s'élève, & que par conséquent la mer & l'air, comme ils sont deux corps liquides & pesans, coulent dans ce panchant,

chant, en sorte qu'il soit vrai de dire que le Soleil avançant vers un Pole, cause de ce côté-là deux grands courans réglez, savoir celui de la mer, & celui de l'air qui fait le vent de la moisson, comme il en cause deux opposez quand il s'en retourne vers l'autre Pole.

Sur ce fondement, il me semble qu'on pourroit dire qu'il n'y a que deux flux de mer principaux opposez, l'un du côté du Pole Arctique & l'autre du côté de l'Antarctique; que s'il y avoit une mer d'un Pole à l'autre qui passât par notre Europe, nous verrions que ces deux courans feroient réglez par tout comme ils sont dans les Indes, & que ce qui empêche que cette regularité de flux ne soit générale, c'est que les mers sont entrecoupées de terres qui en empêchent, rompent & diversifient le cours; de la façon que quelques uns disent que le flux & reflux ordinaire de la mer est empêché dans les mers qui s'étendent en long, comme la Méditerranée, de l'Est à l'Ouest. Il me semble de même qu'on pourroit dire aussi sur le même fondement, qu'il n'y a que deux flux d'air ou vents principaux opposez, & qu'ils feroient réglez généralement par tout, si la terre étoit

étoit parfaitement unie , égale & semblable par tout.

*Réponse à la quatrième Demande , sur la
fertilité , richesse & beauté du
Royaume de Bengale.*

Tous les siècles ont parlé de l'Egypte comme du meilleur & du plus fertile Pays du monde; nos Ecrivains ne veulent pas qu'il y ait de terre qui lui soit comparable; mais selon ce que j'ai pu reconnoître du Royaume de Bengale dans deux voyages que j'y ai faits , je crois que cet avantage lui est bien plutôt dû qu'à l'Egypte. Il porte des ris en si grande abondance que non seulement il en fournit ses voisins, mais même des Pays fort éloignez. On en fait remonter le Gange jusqu'à Patna, & il s'en transporte par mer à Massipatan & en plusieurs autres Ports de la Côte de Koromandel. On en transporte encore dans les Royaumes étrangers & principalement en l'Isle de Ceilan & aux Isles Maldives. Il abonde aussi tellement en sucre qu'il en fournit les Royaumes de Golkonda & de Karnates, où il n'en croît que fort peu ; l'Arabie & la Mesopotamie

ramie s'en fournissent encore par la voie de Moka & de Bassora ; la Perse même en fait grande traite par le Bander-Abbasi. C'est aussi le Pays des bonnes confitures , principalement dans les endroits où il y a des Portugais qui sont adroits à les faire & en font un grand trafic. Ils en font de ces gros poncires comme nous en avons en Europe ; & d'une certaine espèce de racine qui est languette comme la Sal-separeille & très-delicat ; de ce fruit ordinaire des Indes qu'on appelle Amba ; d'un autre nommé Ananas ; de petits Mirobolans qui sont excellens ; des limons & du gingembre. Il est vrai que le pays de Bengale n'a pas tant de froment que l'Egypte , mais si c'est un défaut , on le doit imputer à ses habitans qui mangent très-peu de pain , & beaucoup plus de ris que les Egyptiens ; néanmoins il en porte toujours assez pour ce qu'il en faut dans le Pays , & pour fournir d'excellens biscuits & à bon marché aux équipages des Navires de nos Européens, Anglois, Hollandois & Portugais. On y donne presque pour rien ces trois ou quatre autres sortes de legumes , qui avec le ris & le beurre sont le manger
le

le plus ordinaire du menu peuple, & pour une Roupie, qui est la valeur de vingt-neuf sols ou environ, on a vingt bonnes poules ou davantage, des oyes & des canards à proportion. Il y a aussi des chèvres & des moutons en abondance, & des porcs en si grande quantité, que les Portugais qui sont habituez dans le Pays ne vivent presque d'autre chose, & les Anglois & Hollandois en font de grandes provisions pour leurs Navires. Il en est de même du poisson de plusieurs espèces, tant de frais que de salé, & en un mot Bengale est le pays où tout abonde; & c'est pour cette abondance de toutes choses qu'il s'y est tant réfugié de Portugais, Mestices & autre Chrétiens, de toutes ces terres que leur ont prises les Hollandois; car les Pères Jésuites & Augustins, qui y ont leurs grandes Eglises où ils exercent la Religion avec toute liberté, m'assuroient que dans Ougoul seul il n'y avoit pas moins de huit à neuf mille ames Chrétiennes, & ce que je croirois assez, que dans le reste du Royaume il y en avoit plus de vingt-cinq mille, c'est aussi cette même affluence de toutes les choses nécessaires à la vie, jointe à la beauté & la belle humeur

humour des femmes qui l'habitent , qui a donné lieu au Proverbe entre les Portugais , les Anglois & les Hollandois ; qu'il y a cent portes ouvertes pour entrer dans le Royaume de Bengale & pas une pour en sortir.

Pour ce qui est des marchandises de grand prix , & qui attirent le trafic des étrangers dans le Pays , je ne fai s'il y a terre au monde qui en donne tant & de tant de sortes différentes ; car outre le sucre dont j'ai parlé , & qu'on peut mettre au nombre des marchandises de prix , il y a des cotons & des foyes en telle quantité qu'on peut dire que le Bengale en est comme le magasin général , non seulement pour tout l'Hindoustan ou Empire du Grand Mogol , mais pour tous les Royaumes circonvoisins & pour l'Europe même. Je me suis quelquefois étonné de la quantité de toiles de coton de toutes sortes , fines & autres , teintes & blanches , que les Hollandois seuls en tirent & transportent de tous côtes , & principalement au Japon & en Europe , sans parler de ce que les Anglois , les Portugais & les Marchands Indiens en tirent de leur côté. Il en est de même des foyes & des étofes de foye de toutes
for-

fortes ; on ne s'imagineroit jamais la quantité qui s'y en prend tous les ans ; car ce Pays en fournit généralement tout ce grand Empire du Mogol jusques à Lahor & à Caboul , & la plûpart des autres Pays étrangers où se transportent les toiles de coton. Il est vrai que ces foyes ne sont pas si fines que celles de Perse & que celles de Syrie , Sayl & Barut ; mais il y a bien aussi de la difference de prix ; & je fais de bonne part que qui voudroit prendre la peine de les bien choisir & de les bien faire travailler , on en feroit de très-beaux ouvrages. Les Hollandois seuls ont quelquefois sept ou huit cens hommes du Pays qu'ils y font travailler dans leur Factorie de Kassem-Bazar , ainsi que les Anglois & d'autres Marchands à proportion. C'est aussi dans le Bengale que se prend cette prodigieuse quantité de Salpêtre qui descend si commodément sur le Gange de Patna , & où les Hollandois & les Anglois en chargent des Navires pour plusieurs endroits des Indes & pour l'Europe. Enfin c'est du Bengale que la bonne Lacque , l'Opium , la Cire , la Civete se tirent , & il n'y a pas jusques au beurre qui ne s'y trouve en grande abondance ,
qu'en-

qu'encore que ce soit marchandise de grand volume, on ne laisse pas d'en transporter par mer de tous côtez.

Véritablement l'air au regard des étrangers n'y est pas trop sain, & principalement en approchant de la mer; en effet dans le commencement que les Hollandois & les Anglois s'y habituerent il leur mouroit beaucoup de monde, & j'ai vu dans Balafor deux très-beaux Vaisseaux Anglois, qui ayant été obligez, à cause de la guerre des Hollandois, de demeurer là plus d'un an, ne purent plus se mettre en mer, parce que la meilleure partie de leur équipage y avoit péri. Néanmoins depuis qu'ils ont donné ordre, aussi bien que les Hollandois, que leurs équipages ne boivent point tant de Bouleponges, & ne sortent point si souvent du Navire pour venir à terre visiter les vendeurs d'Arac & de Tabac, & les Indiennes, & qu'il ont expérimenté qu'un peu de bon vin de Grave, de Canarie ou de Schiras, est un merveilleux antidote contre le mauvais air; depuis, dis-je, qu'ils vivent avec ces précautions il n'y a pas tant de maladies, & il ne leur meurt plus tant de monde. Bouleponge est un certain breuvage

vage composé d'Arac, c'est-à-dire d'eau de vie de sucre noir, avec du suc de limons, de l'eau, & un peu de muscade rapée dessus ; il est assez agréable au goût ; mais c'est la peste du corps & de la santé.

Pour ce qui est de la beauté du Pays, il faut s'imaginer que dans tout le Bengale, à prendre près de cent lieues de longueur des deux côtes du Gange, depuis Raje-Mehale jusqu'à la mer, ce ne sont que grands canaux, qu'on a autrefois creusés & tirés du Gange avec des travaux immenses bien avant dans les terres, pour la facilité du transport des marchandises & de cette eau la plus excellente du monde, comme prétendent les Indiens ; ces canaux sont des deux côtes bordeés des Villages & des Bourgades de Gentils très-peuplés ; & de grandes campagnes de ris, de sucre & de froment ; de trois ou quatre espèces de legumes ; de moutarde & de sezame pour faire des huiles, & de ces petits meuriers de la hauteur de deux ou trois pieds pour la nourriture des vers à soie : Mais cette infinité de grandes & petites Iles, qui sont dans le milieu du Gange, & qui remplissent tout ce grand espace

d:

de six ou sept journées qu'il y a quelquefois d'une rive de ce fleuve à l'autre; c'est ce qui fait une beauté qui n'a pas sa pareille au monde; car elles sont très-fertiles, toutes bordées de bois & pleines d'arbres fruitiers, d'ananas & de verdure de toutes sortes, & entrelacées de mille canaux à perte de vue comme des mails d'eau tous couverts d'arbres. Le mal est que plusieurs de ces Iles qui sont les plus proches de la mer, sont à présent desertes & abandonnées, à cause de ces Corfaires Franguys de Rakan dont j'ai parlé ailleurs, & qu'elles n'ont plus pour habitans que des Tigres, qui quelquefois passent à la nage d'une Ile à l'autre, & des Gazellés ou des Porcs & de la volaille devenus sauvages, & c'est à cause de ces Tigres que quand on voyage entre ces Iles avec de petits bateaux à rame, comme c'est l'ordinaire, il est dangereux en beaucoup d'endroits de mettre pied à terre, & on doit bien prendre garde que le bateau qu'on attache la nuit à des arbres ne soit trop proche du rivage; car il y en a toujours quelques uns d'attrapez, & on dit qu'il s'est trouvé des Tigres si hardis qu'ils ont entré jusques dans les bateaux, d'où

d'où ils ont emporté des hommes endormis , choisissant même (si l'on en peut croire les Bateliers du Pays) les plus gros & les plus gras.

Il me souvient d'un voyage de neuf jours que je fis de Pipli à Ogouli entre ces Iles & ces canaux, que je ne saurois m'empêcher de vous raconter ici, parce qu'il ne se passa aucun jour, qui ne fût diversifié de quelque accident extraordinaire. Ma chaloupe à sept Rameurs ne fut pas plutôt sortie de la Rivière de Pipli, & nous n'eûmes pas plutôt avancé trois ou quatre lieues en mer le long de la Côte pour gagner les Iles & les canaux, que nous vîmes la mer couverte de poissons comme de grandes carpes, qu'une bande de Danfins poursuivoit; je fis ramer de ce côté-là & vis que la plupart de ces poissons étoient couchés sur le côté comme s'ils eussent été morts; que quelques uns avançaient un peu, & que les autres se débattaient & tournoient comme s'ils eussent été enyvrez; nous nous mîmes tous en devoir d'en prendre, & nous en attrapâmes vingt quatre à belles mains sans aucune difficulté. Je considérai ces poissons, & je remarquai qu'il leur sor-

toit à tous hors de la gueule une vessie comme celle qu'on trouve dans les carpes, qui étoit enflée de vent, & rougeâtre par le bout ; je m'imaginai assez que ce devoit être cette vessie qui les empêchoit de pouvoir aller à fond, mais je ne pus jamais trouver pourquoi elle leur sortoit ainsi de la gueule, si ce n'est qu'ils eussent été long-temps & violemment poursuivis par ces Dauphins, & qu'ils eussent fait de si grands efforts pour s'enfuir, que cette vessie se fût ainsi enflée, devenuë rougeâtre, & fût ainsi sortie hors de leur gueule. J'ai depuis conté la chose à cent Mariniers qui ne la pouvoient croire, & je n'ai trouvé qu'un seul Pilote Hollandois qui m'a dit que navigeant sur les Côtes de la Chine dans un grand Navire, il s'étoit trouvé en pareille occasion, qu'ils mirent incontinent le petit bateau en mer, & qu'ils prirent ainsi avec la main une très-grande quantité de poisson.

Le lendemain sur le tard nous arrivâmes entre ces Iles, & après avoir cherché un endroit où il n'y eût pas apparence de Tigres, nous mîmes pied à terre, nous fîmes du feu, & je me fis apprêter une couple de poules & de notre
pois-

poisson qui se trouva excellent. Aussitôt que tout le monde eut soupé je fis ramer jusqu'à la nuit, & de crainte de nous égarer entre ces canaux dans l'obscurité, nous nous retirâmes du grand canal & cherchâmes un bon abri dans un petit recoin, où nous attachâmes notre bateau à une grosse branche d'arbre assez loin du rivage de crainte des Tigres. La nuit que je faisois la garde il survint un accident Philosophique tel qu'il m'en étoit déjà arrivé deux dans Nehli; j'apperceus un Arc-en-ciel ou Iris de Lune, que je montrai à tout le monde, & qui surprit beaucoup deux Pilotes Portugais que j'avois receu dans mon bateau à la prière d'un de mes amis, qui n'avoient jamais vu ni oui parler de chose semblable.

Le troisième jour nous nous égarâmes entre ces canaux, & sans que nous rencontrâmes enfin des Portugais qui faisoient faire du sel dans une Ile, & qui nous remirent dans notre chemin, je ne sai ce que nous serions devenus. Mais voici un second accident Philosophique. La nuit que nous étions à l'ordinaire retirez à l'arbi dans un petit canal, mes Portugais! qui se souvenoient de l'Arc-en-ciel ou Iris de la nuit précédente, & que cette

remarque avoit rendu plus curieux d'observer le Ciel, m'éveillèrent & m'en montrèrent un autre aussi beau & aussi bien formé que celui que je leur avois fait voir. Au reste ne pensez pas que j'aye pris des Iris pour des Couronnes; je connois trop bien ces Couronnes; il n'y a presque point de mois qu'à Dehli dans le temps des pluyes on n'en voye à l'entour de la Lune, lors qu'elle est fort haute sur l'horison; car j'ai remarqué que c'est une condition absolument nécessaire, & j'en ai vu de trois & quatre nuits de suite, & quelquefois même qui étoient doubles. Ces Iris, dont je parle, n'étoient pas à l'entour de la Lune, mais à l'opposite, & dans la même disposition que se trouvent ceux que forme le Soleil; & toutes les fois que j'en ai vu, la Lune étoit vers l'Occident & les Iris vers l'Orient, la Lune étoit aussi environ son plein; ce qui est, à mon avis, bien nécessaire, parce qu'en un autre temps elle n'auroit pas assez de lumière pour les former; & enfin ces Iris n'étoient pas si blancs que les Couronnes, mais beaucoup plus colorés, & on y remarquoit même quelque foible distinction de couleurs. Ainsi vous voyez comme j'ai été plus heureux
que

que les Anciens , qui , selon Aristote , n'en avoient point observé avant lui.

Le quatrième jour au soir nous nous retirâmes à l'ordinaire en seureté hors du grand canal & dans un très-bel endroit, mais nous eumes une des extraordinaires nuits qui fut jamais : il ne faisoit pas un souffle de vent , & l'air étoit si chaud & si étouffant qu'à peine pouvions-nous respirer : les bocages qui nous entouroient étoient tellement pleins de ces petits vers qui éclairent , qu'on eût dit qu'ils eussent été en feu , & de moment en moment il s'élevoit des feux tantôt d'un côté & tantôt d'un autre ; ils étoient comme des flammes & , ils effrayoient beaucoup mes Mariniers qui disoient que c'étoit des Diables ; il s'en éleva deux entre-autres très-extraordinaires. Le premier étoit comme un gros globe de feu , qui dura , en tombant & en filant , la longueur d'un *Pater* & davantage , & le second , qui dura plus d'un quart d'heure , étoit comme un petit arbre tout enflammé.

La nuit du cinquième jour fut horrible & dangereuse tout ensemble ; il s'éleva un orage si fort , que quoi que nous fussions bien à l'arbri sous des arbres , &

que notre petit bateau fût bien attaché, le vent ne laissa pas de rompre la corde, & nous alloit jeter dans le grand canal, où nous eussions infailliblement péri, si je ne me fusse promptement jetté avec les deux Portugais à des branches d'arbres, où nous nous tinmes attachez plus de deux heures pendant l'orage; car il n'y avoit point de secours à espérer de mes Rameurs Indiens, que la peur avoit rendu incapables de nous aider dans cette occasion. Mais ce qui étoit de plus incommodé & de plus étonnant, c'est qu'il faisoit une pluie à verse qui remplissoit notre bateau, & des éclairs & des coups de tonnerre si horribles & si proches de notre tête, qu'à chaque moment nous nous croyons abîmez.

Le reste du voyage jusques au neuvième jour que j'arrivai à Ogouly, se passa fort agréablement; car je ne pouvois me rassasier de voir de si beaux Pays, mais mon coffre & toutes mes hardes étoient mouillez, mes poules mortes, mon poisson gâté, & tout mon biscuit trempé.



*Réponse à la cinquième Demande, qui est
sur l'accroissement du Nil.*

AL'égard de cette cinquième Demande, je ne fais si je m'en pourrai acquitter comme il seroit à souhaiter ; mais je vous donnerai de bonne foi ce que j'en ai écrit après avoir vu deux fois cet accroissement, & l'avoir examiné très-curieusement, & après avoir remarqué des choses dans les Indes qui m'ont donné de plus grands avantages pour cela que n'en pouvoit avoir ce grand homme qui en a si ingénieusement & si doctement écrit, quoi qu'il n'eût vu l'Egypte que dans son cabinet.

J'ai déjà dit ailleurs que dans le temps que les deux Ambassadeurs d'Ethiopie étoient à Dehli, mon Agah Danecchmend-kan, qui est extraordinairement curieux, les faisoit venir souvent chez lui en ma présence pour s'instruire de l'état & du gouvernement de leur Pays, & qu'un jour entre-autres nous les fîmes parler de la source du Nil qu'ils appelloient Abbabile, dont ils nous parloient comme d'une chose si connue que personne n'en doutoit, vu même
P 4 qu'un

qu'un de ces Ambassadeurs & un Mogol qui étoit retourné d'Ethiopie avec lui, y avoient été. Ils nous disoient qu'il a son origine dans les Pays des Agaus, & qu'il sort de terre par deux grosses sources bouillonnantes proches l'une de l'autre, qui forment un petit lac d'environ trente ou quarante pas de long; qu'au sortir de ce lac il est déjà une riviere raisonnable, & qu'à d'espace en espace il reçoit des rivières qui le grossissent. Ils ajoutoient qu'il s'en va tournant & formant une grande peninsule, & qu'après être tombé de plusieurs rochers escarpez, il se jette dans un grand lac qui n'est qu'à quatre ou cinq journées de sa source, dans le pays de Dumbia, à trois petites journées de Gonder Ville Capitale d'Ethiopie; qu'après avoir traversé ce lac il en sort chargé de toutes les eaux qui y tombent, s'en va passer par Sonnar, Ville principale du Roi des Funges ou Barberis tributaires du Roi d'Ethiopie, pour se jeter de là au travers des Catadupes & entrer dans les plaines de Messer qui est l'Egypte.

Après que nous eumes appris ces particularitez sur la source & sur le cours du Nil, je leur demandai, pour juger à
peu

peu près de l'endroit où pouvoit être la source du Nil, vers quelle partie du Monde ils croyoient qu'étoit le pays de Dumbia où est Gonder eu égard à Bab-el-mandel ; mais ils ne me sûrent répondre autre chose sinon qu'assurement ils alloient toujours vers le Couchant ; & sur tout l'Ambassadeur Mahometan, qui devoit mieux savoir & prendre garde à la position du monde que le Chrétien, parce que les Mahometans sont obligez, en faisant leur priere, de se tourner vers la Mecque, m'assuroit que je n'en devois en aucune façon douter ; ce qui m'étonnoit fort, parce que selon leur dire, la source du Nil devroit être bien en deçà de la Ligne, au lieu que toutes nos Cartes avec Ptolomée la mettent beaucoup en delà.

Nous leur demandâmes encore en quel temps il pleuvoit dans l'Ethiopie, & s'il y avoit des pluies réglées comme dans les Indes ; sur quoi ils nous répondirent qu'il ne pleuvoit presque jamais sur la côte de la Mer Rouge depuis Suaken, Arkiko, & l'Île de Masouva jusques à Bab-el-mandel, non plus qu'à Moka qui est de l'autre côté dans l'Arabie Heureuse ; mais que dans le fond du Pays, dans la

Province des Agaus , dans celle de Dumbia & dans les circonvoisines, il y pleuvoit beaucoup pendant deux mois les plus chauds de l'Eté , & dans le même temps qu'il pleuvoit dans les Indes, qui étoit aussi, selon mon calcul, le vrai temps de l'accroissement du Nil en Egypte. Ils ajoûtoient même qu'ils savoient très-bien que ce sont les pluies d'Ethiopie qui font grossir le Nil, inondent l'Egypte, & en engraisent la terre du limon qu'elles y portent; & même que c'étoit pour cela que les Rois d'Ethiopie avoient des prétensions de tribut sur l'Egypte , & que lors que les Mahometans s'en rendirent les Maîtres, maltraitans les Chrétiens du Pays , ils avoient voulu détourner le cours du Nil dans la Mer Rouge pour ruiner l'Egypte & la rendre infertile, mais que ce dessein se rompit, parce qu'on jugea que la chose étoit trop difficile, & peut-être impossible.

Toutes ces particularitez, que j'avois déjà apprises en passant à Moka de dix ou douze Marchands de Gonder qui y viennent tous les ans de la part du Roi d'Ethiopie attendre les Vaisseaux des Indes pour le trafic, sont considérables pour

pour faire juger que le Nil ne croît que par le moyen des pluies qui tombent hors de l’Egypte vers sa source ; mais les observations particulieres que j’ai faites sur deux accroissemens du Nil , le sont, à mon avis, encore davantage ; car au regard de tous ces contes qu’on en fait ; Qu’il est , par exemple , un certain jour déterminé qu’il commence à croître ; Que c’est le premier jour de son accroissement que tombe une certaine rosée qu’on appelle la Goute ; que cette Goute fait cesser la peste , en sorte que personne n’en meurt plus depuis le jour qu’elle a commencé de tomber ; & qu’il y a des causes particulieres & secretes du débordement du Nil : Au regard , dis-je , de toutes ces sortes de contes , j’ai reconnu pendant ces deux débordemens que j’ai observez, que ce ne sont que des fables imaginées & amplifiées par le peuple d’Egypte, enclin naturellement à la superstition , & étonné de voir croître un fleuve en Eté dans un pays où il ne fait point de pluies ; & j’ai trouvé qu’il n’en étoit point autrement du Nil que des autres fleuves , qui grossissent & débordent par le moyen des pluies , & sans ces fermentations de la terre toute nitreuse de l’Egypte.

Je l'ai vu accru de plus d'un pied , & déjà fort trouble , près d'un mois avant ce jour déterminé de son accroissement.

J'ai remarqué pendant son accroissement , & avant que les canaux fussent ouverts , qu'après qu'il avoit cru pendant quelques jours d'un pied ou deux , il décroissoit ensuite peu à peu , & puis se remettoit à croître tout de nouveau , & qu'ainsi il alloit croissant & décroissant sans aucune regle que celle des pluies qui tombent plus proche de sa source , & justement comme fait souvent notre riviere de Loire , selon qu'il tombe dans les montagnes , d'où elle vient , des pluies en plus grande abondance ou moins , & des jours ou des demi-jours de beau temps.

Je me suis trouvé à mon retour de Jerusalem , montant de Damiette au Caire sur le Nil , un mois ou environ avant le jour prétendu de la cheute de la Goute , que le matin nous étions tous trempés de la grande rosée qu'il avoit fait la nuit.

Je me suis trouvé dans Rossette à un souper chez Monsieur de Bermon Vice-Consul de notre Nation huit ou dix jours après ce jour de la cheute de la
Gou-

Goute , où trois personnes furent frappées de peste , dont il en mourut deux dans la huitaine , & le troisième , à savoir Monsieur de Bermon même , n'en auroit peut-être pas échappé si je ne me fusse hasardé à le traiter , & si je ne lui eusse percé sa peste , ce qui m'empesta moi-même comme les autres , en sorte que si je n'eusse aussi-tôt pris du Beurre d'Antimoine , j'aurois peut-être été aussi bien qu'eux un exemple du peu de sûreté qu'il y a dans la peste après la Goute ; mais cet Emetique dans le commencement du mal fit merveille , & je ne fus que trois ou quatre jours sans sortir , pendant lesquels il me souvient qu'un Bedouin , qui me servoit , ne feignoit point de boire en ma présence le reste de mon bouillon pour me donner courage , & pour se mocquer ; par son principe de Predestination , des apprehensions que nous avons de la peste. Ce n'est pas néanmoins qu'après le jour de la Goute la peste soit pour l'ordinaire si dangereuse qu'auparavant ; l'expérience fait voir le contraire : mais la Goute ne contribué rien à cela ; ce n'est , à mon avis , que parce que la chaleur étant devenue vchemente , elle ouvre les

porpes & donne issue à ces esprits malins & pestiferez qui étoient resserrez dans le corps.

De plus, je me suis soigneusement enquis de plusieurs Rays ou Capitaines de Barques qui avoient remonté jusqu'à la fin des plaines d'Egypte, c'est à dire, jusqu'aux Rochers & aux Catadupes, qui m'ont assuré que lors que le Nil déborde dans ces plaines d'Egypte, où est cette prétendue terre nitreuse & fermentative, il est dans le même temps gros & enflé entre ces Montagnes des Catadupes, qu'il couvre extraordinairement, où il ne doit point apparemment y avoir de cette terre nitreuse.

Je me suis encore soigneusement enquis de ces Noirs de Sonnars qui viennent servir au Caire, & dont le Pays tributaire du Roi d'Ethiopie, comme j'ai dit, est situé sur le Nil entre ces Montagnes au dessus de l'Egypte, & ils m'ont assuré que dans le temps que le Nil est gros & débordé en Egypte, il est gros & furieux chez eux à cause des pluyes qu'il fait alors dans leurs Montagnes, & plus haut dans le Pays de Habeche ou Ethiopie.

Lcs

Les Observations que j'ai fait dans les Indes sur les pluyes réglées qu'il y fait dans le même temps que le Nil s'enfle en Egypte, sont encore très-considerables sur ce sujet, & vous doivent faire imaginer l'Indus, le Gange, & tous les autres fleuves de ces quartiers, comme autant de Nils, & les terres qui sont à leurs emboucheures comme autant d'Egyptes. Ce fut la pensée qui m'en vint dans le Bèngale, & voici mot à mot ce que j'en écrivis.

Cette grande quantité d'Iles qui se trouvent dans le Golfe de Bengale à l'emboucheure du Gange, & dont les unes se joignent aux autres par succession de temps, & puis enfin avec le Continent, me font souvenir des emboucheures du Nil, où j'ai remarqué qu'il se fait à proportion la même chose, en sorte que comme on dit après Aristote que l'Egypte est l'ouvrage du Nil, ainsi pourroit-on dire que le Bengale seroit l'ouvrage du Gange; avec cette difference seulement, que comme le Gange est incomparablement plus grand que le Nil, & qu'ainsi il entraîne & charrie vers la Mer bien plus grande quantité de terre, aussi forme-t-il de plus gran-

grandes Iles & en plus grand nombre que le Nil; & que les Iles du Nil sont sans arbres, au lieu que celles du Gange s'en trouvent incontinent toutes couvertes, à cause de ces quatre mois de pluyes réglées & excessives qu'il y fait dans le cœur de l'Eté, & qui sont cause qu'il n'est pas nécessaire de tirer des canaux dans le Bengale pour arroser & engraisser la terre comme on fait en Egypte, ce qu'on pourroit neantmoins faire s'il n'y pleuvoit point; car il en est du Gange & des autres fleuves de l'Hindoustan justement comme du Nil; celui-ci & ceux-là croissent dans l'Eté par le moyen des pluyes qui reglement surviennent en ce temps-là; il n'y a que cette difference, qu'on ne voit point alors ni presque jamais de pluyes en Egypte, si ce n'est un peu vers la Mer, & qu'il ne pleut que vers la source du Nil en Ethiopie; au lieu que dans les Indes le long des Pays par où passent les fleuves on y voit les pluyes réglées; quoi que cela ne soit néanmoins pas general; car dans le Royaume de Scymdi vers le Sein Persique, où est l'emboucheure de l'Indus, il est des années qu'il ne pleut point du tout, & qu'on ne laisse pas d'y voir l'Indus gros
&

& enflé , & qu'on arrose même les campagnes par le moyen de Kalis ou canaux , tout de même comme en Egypte.

Au reste pour ce qui est de ce que souhaiteroit Monsieur Thevenot, que je vous fissè part de mes aventures de la Mer Rouge , du Suez , du Tor , du Mont Sinaï , de Gidda cette prétendue terre sainte de Mahomet à demi-journée de la Mecque ; de celles de l'Île de Kamaran & de Louhaya ; & de tout ce que j'ai pu apprendre à Moka du Royaume d'Ethiopie , & du chemin le plus commode pour y entrer , c'est ce qu'avec le temps je débrouillerai , Dieu aidant , de mes Mémoires.

F I N.

M E-



*M E M O I R E O V B L I E' à
insérer dans mon premier Ouvrage pour
perfectionner la Carte de l'Hindoustan,
& savoir les Revenus du Grand Mo-
gol.*

POur entendre plus clairement ce qui
va suivre, il faut savoir la significa-
tion des termes suivans,

1. Soubah, c'est à dire, Gouverne-
ment & Province.
2. Pragna, c'est la principale Ville,
Bourg ou Village, qui en a plusieurs
autres de sa dépendance, où on paye
les rentes au Roi, qui est Seigneur
absolu de toutes les terres de son
Empire.
3. Serkar', c'est le Bureau des Trésors
du Roi.
4. Kaziné, c'est à dire Trésor.
5. Roupie, Monnoye du Pays, de
la valeur de trente sols, ou envi-
ron.
6. Lec-

- 6 Lecque, c'est cent mille Roupies.
7. Korour, c'est cent Lecques.
1. Jehan-Abad ou Dehli est le premier Soubah; il a seize Serkars dans sa dépendance, & deux cens trente Pragnas, rend au Roi dix-neuf millions cinq cens vingt-cinq mille Roupies.
 2. Agra, autrement appelé Akberabad est le second, il a quatorze Serkars, deux cens soixante Pragnas, rend au Roi vingt-cinq millions deux cens vingt-cinq mille Roupies.
 3. Lahor a quatorze Serkars & trois cens quatorze Pragnas, donne au Roi de rente vingt-quatre millions six cens nonante-cinq mille Roupies.
 4. Hafner, qui appartient à un Raja, donne au Roi de tribut vingt-un millions neuf cens. septante mille Roupies.
 5. Gusarate, dont la Ville Capitale est Ahmed-abad, a neuf Serkars. & cent nonante Pragnas; donne au Roi de rente treize millions trois cens nonante-cinq mille Roupies.

6. Le

6. Le Royaume de Candahar appartient au Roi de Perse, mais les Pragnas qui ont resté unis à la Couronne du Grand Mogol sont quinze, & lui donnent de rente un million neuf cens nonante-deux mille cinq cens Roupies.
7. Maloüa a neuf Serkars, cent nonante Pragnas; rend neuf millions cent soixante-deux mille cinq cens Roupies.
8. Patna ou Beara a huit Serkars deux cens quarante-cinq Pragnas; rend neuf millions cinq cens quatre-vingt mille Roupies.
9. Elabas a dix-sept Serkars, deux cens soixante Pragnas; rend neuf millions quatre cens septante mille Roupies.
10. Haoud a cinq Serkars, cent quarante-neuf Pragnas; rend six millions quatre-vingt trente mille Roupies.
11. Moultan a quatre Serkars, nonante-six Pragnas; rend onze millions huit cens quarante mille cinq cens Roupies.
12. Jagannat, où est compris le Bengale

gale, a onze Serkars, douze Pragnas ; rend sept millions deux cens septante mille Roupies.

13. Kachemire a cinq Serkars, quarante-cinq Pragnas, rend trois cens cinquante mille Roupies.

14. Caboul a trente-cinq Pragnas, donne de rente trois millions deux cens septante-deux mille cinq cens Roupies.

15. Tata a quatre Serkars & cinquante-quatre Pragnas, donne de rente deux millions trois cens vingt mille Roupies.

16. Aureng-abad anciennement Daullet-abad a huit Serkars, septante-neuf Pragnas, donne de rente dix-sept millions deux cens vingt-sept mille cinq cens Roupies.

17. Varada a vingt Serkars, cent nonante-un Pragnas, donne quinze millions huit cens 75. mille Roupies,

18. Candays, qui a pour Ville principale Brampour, a trois Serkars, cent trois Pragnas ; donne dix-huit millions cinq cens cinquante mille Roupies.

19. Talengand, qui confine au Royaume
me

358

me de Golkonda du côté de Massipatan, a quarante-trois Pragnas, donne de rente six millions huit cens quatre-vingt-cinq mille Roupies.

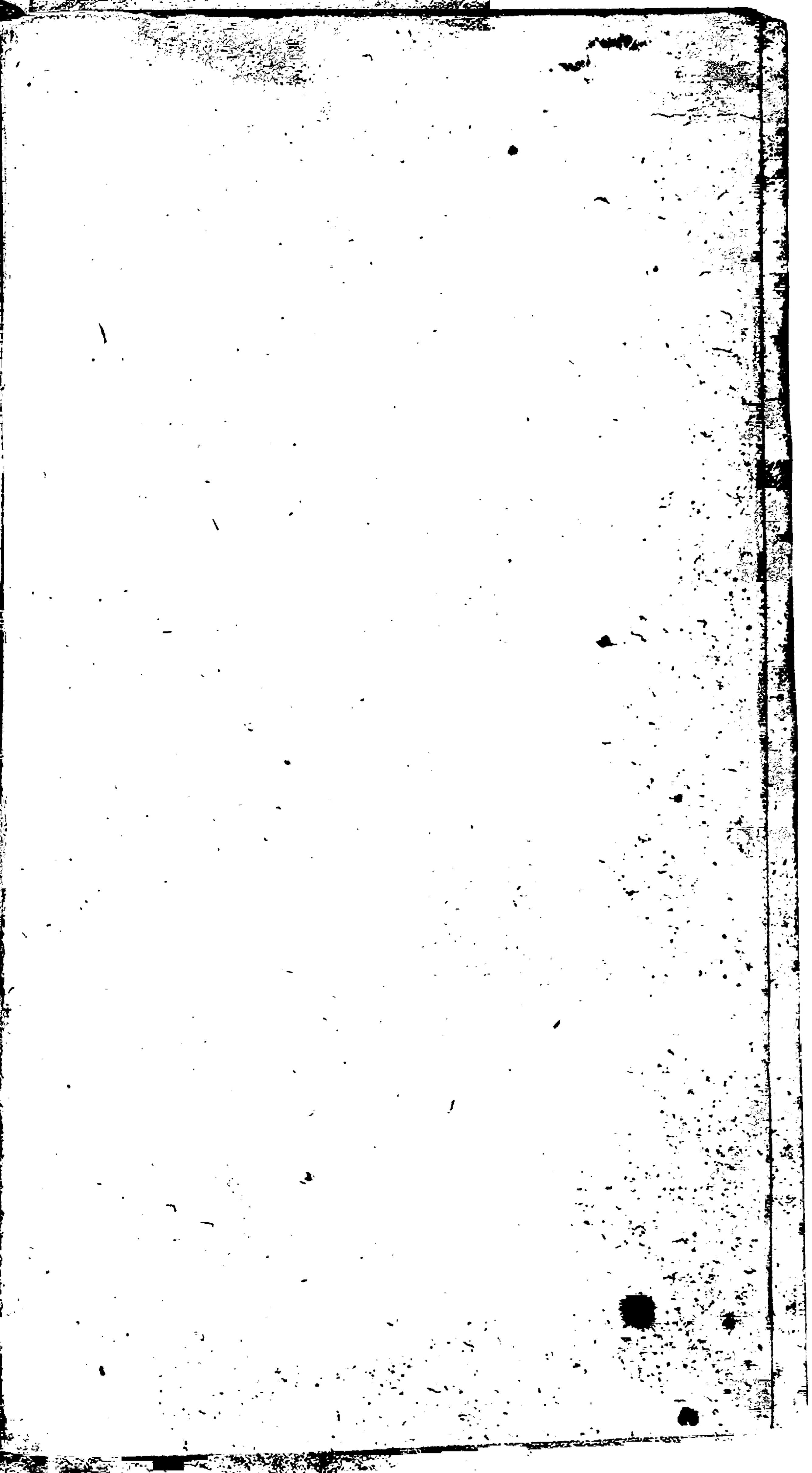
20 Bagnala, qui confine aux terres des Portugais & aux Montagnes de Seva-gi, ce Raja qui a saccagé Sourate, a deux Serkars, huit Pragnas, donne de rente cinq cens mille Roupies.

Suivant ce Memoire que je ne crois pas trop exact ni veritable, le Grand Mogol a de rente tous les ans de ses seules Terres plus de deux Kouroures de Roupies.



F I N

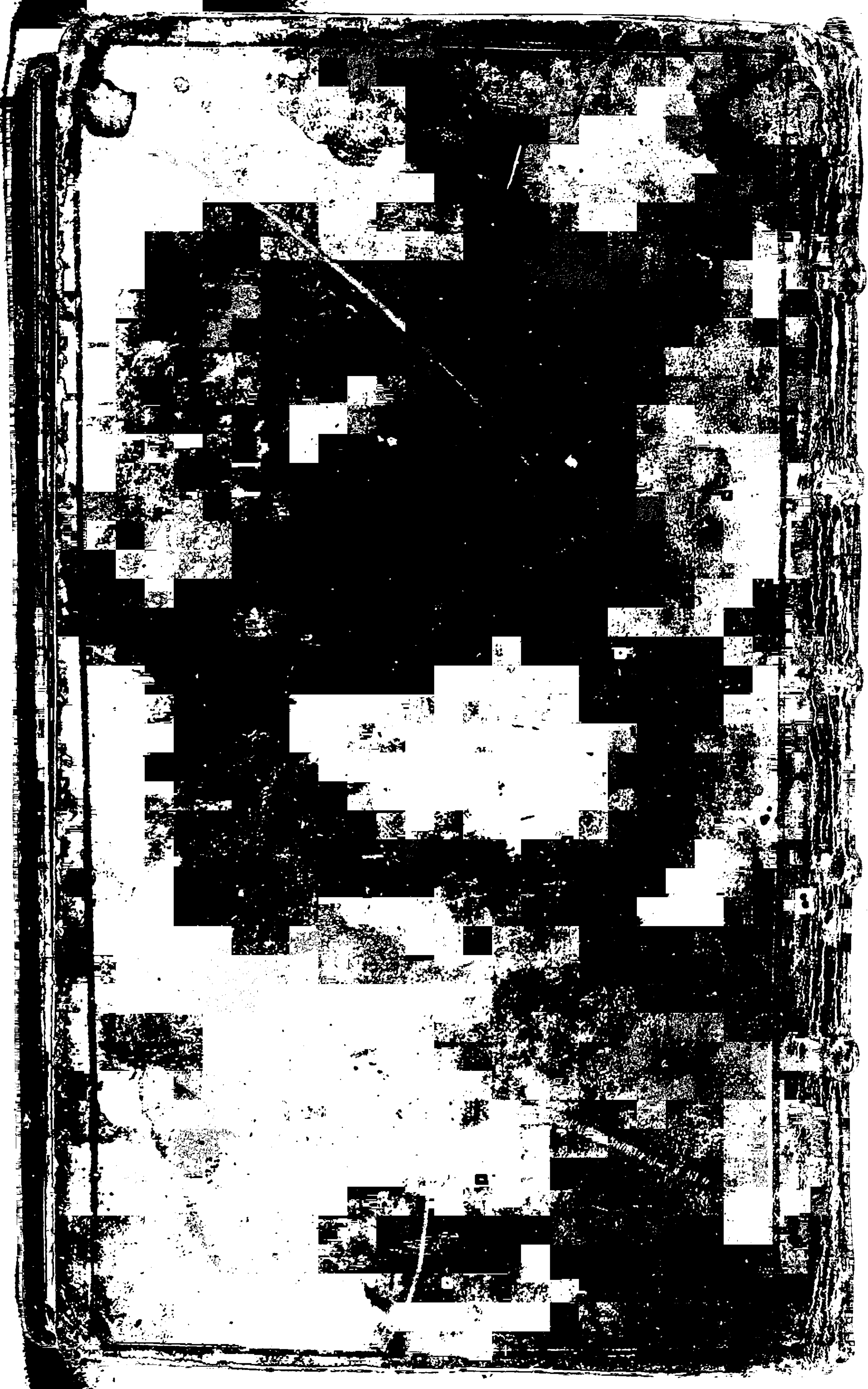
26 jan 1944











8^o 11
1,290
R

LOAC
DEN
DEN

LOAC II

